N° 321 — Tome LXXXVIII 1er Novembre 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, HENRI BERNÈS, PATERNE BERRICHON, GEORGES BOHN, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, VICTOR DOUSSY, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, INTÉRIM, PHILÉAS LEBESGUE, PIERRE LEGUAY, LOUIS MANDIN, CHARLES MORICE, MICHEL MUTERMILCH, PIERRE QUILLARD, ANDRÉ ROUVEYRE, STANISLAS RZEWUSKI, JULES SAGERET, C.-M. SAVARIT, SKITALETZ (Mme VÉREL *trad.*), JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 321 — 1er NOVEMBRE 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

RIMBAUD EN 1870-71

NOTES INÉDITES

—

A Edmond Picard.

I

Pour la rentrée de l'année scolaire 1869-70, un nouveau professeur, venu de Douai, occupait la chaire de rhétorique au collège de Charleville. C'était un jeune homme de vingt ans, à l'esprit éveillé, d'une culture toute fraîche, qui lisait les journaux d'opposition à l'Empire et se complaisait dans des idées politiquement subversives. Il s'appelait Georges Izambard.

Les élections de 1869, amenant Gambetta sur la scène du Corps législatif, avaient mis en effervescence les espoirs républicains. Le meurtre de Victor Noir, l'arrestation de Rochefort et d'autres événements de moindre retentissement devaient bientôt, à travers le clairon de la *Marseillaise* et sur le tambour du *Rappel*, sonner et battre l'assaut au gouvernement de Napoléon III. La jeunesse universitaire s'émouvait. On rêvait la chute du tyran, le retour des « géants de 93 » et des « héros de 48 », le coup de force populaire qui rétablirait la République. Et si, en province, les « nouvelles couches » ne conspiraient pas vraiment, elles se donnaient à tout le moins des attitudes de conspirateurs.

M. Izambard, bien que façonné par l'université impériale, n'avait pas laissé de s'éprendre fortement des nouvelles propagations idéales. Sa jeunesse, à Charleville, épousa avec ardeur les doctrines républicaines. Cautionnait-il ainsi l'avenir ? Nous ne nous permettrons pas de l'affirmer. En tout cas, si,

dans le présent, à cause de la surveillance dont il se sentait l'objet de la part des séminaristes suivant son cours, il ne fit point en classe étalage de ses sentiments jacobins, du moins au particulier, et dès qu'une sympathie littéraire l'eut rendu en quelque sorte l'ami d'Arthur Rimbaud, les versa-t-il sans mesure dans la généreuse conscience de l'enfant qui s'en enivrait. La République — dira l'ami Forain — était si belle sous l'Empire !

Durant la plus grande partie de cette année scolaire, M. Izambard et Rimbaud, pour ainsi dire, ne se quittèrent pas. Leurs rapports, a écrit lui-même le professeur de rhétorique, étaient surtout de camarade à camarade; et il faut bien en inférer que si le jeune pédagogue n'abolit pas de ses propres mains l'Empire, il attisa, par des prêts de livres et des entretiens, la révolution dans l'âme illuscescente de son élève.

Aussi, à partir du commencement de 1870, l'enfant qu'on a connu « modèle » l'année précédente devient-il un écolier bizarre et révolté. Il se livre à des écoles buissonnières et, les jours de congé, quand M. Izambard est absent de Charleville, tandis que sa mère le croit à la bibliothèque municipale, il commence à arpenter par tous les temps les sites sauvages et pittoresques de la vallée de la Meuse. Déjà transparaît que les notions convenues du bien et du mal sont repoussées par son esprit.

En 1866, la famille, à cause de modifications apportées par le propriétaire à l'immeuble du Cours d'Orléans, avait émigré rue Forest (aujourd'hui avenue de la Gare). Ce dernier logement, étant incommode, avait été à son tour quitté à la Saint-Jean de 1869. L'on habitait à présent quai de la Madeleine, non loin du collège, un appartement dont les fenêtres s'ouvraient en regard de la Meuse, face au joli rocher du Mont-Olympe, au pied duquel se voyait un chantier de construction de bateaux.

Mme Rimbaud, dans le souci où elle était de maintenir l'éducation de son fils dans la voie de morale et de religion où elle l'avait engagé, ne s'apercevait pas sans chagrin qu'il se plongeait dans des lectures telles que *le Contrat social* ou *la Confession d'un Enfant du siècle*. Elle fit, un jour, sévir le principal du Collège contre le camarade prêteur du volume

de Musset. Mais, à l'endroit de M. Izambard, le principal artisan de la démoralisation d'Arthur, elle était sans défiance. Elle n'aurait osé supposer qu'en sa qualité de professeur, d'éducateur diplômé, il pût détourner un jeune homme des bons principes. Son opinion était d'ailleurs si fermement établie sur ce point qu'elle laissait le maître et l'élève à volonté fréquenter ensemble. M. Izambard venait quelquefois à la maison; et cette mère, dont le foyer était si jalousement tenu à l'écart des importuns, le recevait volontiers, s'imaginant sans doute que les attentions du pédagogue ramèneraient son enfant dans le chemin de vertu dont elle le voyait s'éloigner avec une indicible angoisse.

Elle devait être, sous peu, convaincue de son erreur. Alors, elle reprochera amèrement au licencié républicain les incartades de son fils Arthur.

De même que l'éducation de l'enfant-poète va en s'indisciplinant, de même sa tenue extérieure devient moins correcte. Par les rues de la ville, il n'est plus aussi « convenable ». Il commence à prendre envers les notables caropolitains des airs narquois. A la maison, les « tics noirs » se sont multipliés. Des plaintes sur sa conduite arrivent du collège à sa mère déjà inquiète, qui l'admoneste sévèrement, mais sans trop de rigueur toutefois, car ses études n'ont pas souffert, et puis — réfléchit-elle — il faut attribuer ces inégalités d'humeur à l'âge ingrat.

Avec sa franchise habituelle, excessive comme tout lui-même, Rimbaud nous a tracé son portrait de ville dans ce poème, datant précisément de 1870 :

A LA MUSIQUE

Place de la Gare à Charleville.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

L'orchestre militaire, au milieu du jardin,
Balance ses shakos dans la valse des fifres ;
Autour, aux premiers rangs, parade le gandin,
Le notaire pense à ses breloques à chiffres ;

Des rentiers à lorgnon soulignent tous les couacs ;
Les gros bureaux bouffis traînent leurs grosses dames,
Auprès desquelles vont, officieux cornacs,
Celles dont les volants ont des airs de réclames.

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme
Fort sérieusement discutent les traités,
Puis prisent en argent et reprennent : « En somme... »

Etalant sur son banc la rondeur de ses reins,
Un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande,
Savoure son onnaing d'où le tabac par brins
Déborde, — vous savez, c'est de la contrebande.

Le long des gazons verts ricanent les voyous ;
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,
Très naïfs et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes.

Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,
Sous les marronniers verts les alertes fillettes :
Elles le savent bien et tournent, en riant,
Vers moi leurs yeux tout pleins de choses indiscrètes.

Je ne dis pas un mot ; je regarde toujours
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles ;
Je suis, sous leur corsage et les frêles atours,
Le dos divin avec la courbe des épaules ;

Je cherche la bottine, et je vais jusqu'aux bas ;
Je reconstruis le corps, brûlé de belles fièvres.
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas.
Et je sens des baisers qui me viennent aux lèvres...

Juste retour des choses d'ici-bas ! Il se trouve que le monument élevé, en 1901, à la gloire de Rimbaud se dresse sur cette place de la Gare où, plus que jamais, les habitants de Charleville vont écouter, le jeudi, la musique militaire; et c'est aussi la musique militaire qui, à l'inauguration du monument, exécuta transposée la symphonie d'Emile Ratez sur *le Bateau Ivre*.

II

La guerre franco-allemande venait d'être déclarée. Les journaux d'opposition, en attaquant de plus en plus le régime impérial, chauffaient le patriotisme. De plus en plus, notre jeune rhétoricien s'émouvait de républicanisme. Tout cela ne l'empêcha pas de remporter, cette année encore, les premiers prix de sa classe, et un premier prix de discours latin au concours

académique sur ce sujet : *Sancho Pança à son Ane.* Disons, d'après MM. Bourguignon et Houin, que, dans le temps donné pour ce concours, il avait trouvé moyen non seulement d'écrire une parfaite composition latine en prose, mais encore de traiter le sujet en vers latins, ainsi qu'en prose et en vers français.

Laissant son élève avec ses nouvelles idées, M. Izambard, aussitôt la distribution des prix, regagna Douai.

Le 1er septembre 1870, Napoléon III, en Sedan tout proche, rendait son épée aux Prussiens.

Mme Rimbaud, pendant les vacances scolaires, avait l'habitude d'aller promener ses enfants dans la prairie qui séparait alors Mézières de Charleville, et où chacun, sous la surveillance maternelle, s'ébattait selon son goût. Les garçons, ordinairement, profitaient de la présence de barques amarrées au bord de la Meuse pour se livrer à une navigation n'allant pas plus loin que le bout de l'amarre ; à moins que, en l'absence de son frère, Arthur ne préférât s'étendre sur le fond d'une de ces petites nefs ballottantes pour y faire quelque lecture ou pour s'y plonger dans une longue rêverie.

Du quai de la Madeleine, quand on avait franchi Charleville et atteint le viaduc séparant les deux cités, on accédait à la prairie par une ouverture ménagée à l'extrémité de la balustrade de ce viaduc, au point de sa jonction avec le pont-levis rabattu sur le fossé des fortifications de Mézières, et après avoir suivi le long du fossé un terrain en pente planté de peupliers. Arrivés dans la prairie, on jouissait, à gauche, de la vue des ouvrages assez formidables de Vauban ; en face, c'était la rivière; à droite, la prairie s'étendant vers Warcq ; derrière soi, on avait le viaduc construit sur un pré, et, au loin, fermant l'horizon, trouée par le tunnel du chemin de fer, la colline du Bois-en-Val bordant la Meuse à sa sortie de Mézières.

L'après-midi du 3 septembre, la famille Rimbaud se trouvait dans cette prairie. Il faisait chaud. Le ciel s'envahissait de nuages. On était, en outre, assez angoissé par les mauvaises nouvelles des opérations militaires. Arthur, en particulier, par des rougeurs et des pâleurs successives, marquait sur son visage de l'inquiétude et de l'agitation. Tout à coup, il déclara vouloir retourner à la maison pour y prendre un livre.

Il partit. Mais il ne revint pas.

C'est en vain que sa mère, dont le souci se lassait d'attendre, retourna quai de la Madeleine pour l'y retrouver ; en vain que, la clef étant restée sur la porte et faisant ainsi supposer son fils dans le voisinage, elle alla s'enquérir ; en vain qu'elle courut ensuite aux endroits qu'il avouait fréquenter. Personne ne put la renseigner.

La nuit venue, Arthur n'était pas encore rentré. L'anxiété de Mme Rimbaud devint de l'affolement. Entraînant ses fillettes avec elle, elle passa une grande partie de la nuit à parcourir les rues de Charleville et de Mézières dans un indescriptible état d'angoisse, interrogeant les cabarets, questionnant les groupes de jeunes gens qui allaient avec enthousiasme s'enrôler comme volontaires, scrutant les salles de la gare du chemin de fer et les bords de la Meuse. Et la nouvelle du désastre de Sedan était, au cours de cette nuit, officiellement annoncée en ville. Quand cette mère si énergique, trop énergique peut-être, à bout de recherches, rentra chez elle avec ses petites filles tremblantes d'effroi, son fils n'était toujours pas à la maison.

Il avait vendu ses livres de prix, et était parti en chemin de fer pour Paris.

Dans un poème qu'il écrira en 1872 et dont l'inspiration est d'une tristesse fille de celle du *Bateau Ivre*, Arthur Rimbaud, avec des mots « hallucinés » et selon le procédé ultra-subjectif et symboliste des *Illuminations*, a évoqué cet épisode de sa vie. Transcrivons ici l'éblouissement de ces vers, en les faisant suivre d'une glose qui peut-être en précisera le contour.

MÉMOIRE

I

L'eau claire ; comme le sel des larmes d'enfance ;
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes ;
La soie, en foule et de lys pur, des oriflammes
Sous les murs dont quelque pucelle eut la défense ;

L'ébat des anges, — non... le courant d'or en marche
Meut ses bras, noirs et lourds et frais surtout, d'herbe. Elle,
Sombre, ayant le ciel bleu pour ciel de lit, appelle
Pour rideaux l'ombre de la colline et de l'arche.

II

Eh! l'humide carreau tend ses bouillons limpides ;
L'eau meuble d'or pâle et sans fond les couches prêtes ;
Les robes vertes et déteintes des fillettes
Font les saules, d'où sautent les oiseaux sans brides.

Plus pure qu'un louis, jeune et chaude paupière,
— Le souci d'eau — ta foi conjugale, ô l'Epouse !
Au midi prompt, de son terme miroir, jalouse
Au ciel gris de chaleur la sphère rose et chère.

III

Madame se tient trop debout dans la prairie
Prochaine où neigent les fils du travail ; l'ombrelle
Aux doigts ; foulant l'ombelle ; trop fière pour elle
Des enfants lisant dans la verdure fleurie

Leur livre de maroquin rouge. Hélas ! Lui, comme
Mille anges blancs qui se séparent sur la route,
S'éloigne par delà la montagne ; Elle, toute
Froide et noire, court ! après le départ de l'homme !

IV

Regrets des bras épais et jeunes d'herbes pures !
Or des lunes d'avril au cœur du saint lit ! joie
Des chantiers riverains à l'abandon, en proie
Aux soirs d'août qui faisaient germer ces pourritures !

Qu'elle pleure à présent sous les remparts : l'haleine
Des peupliers d'en haut est pour la seule brise.
Amis, c'est la nappe, sans reflets, sourde, grise ;
Un vieux dragueur, dans sa barque immobile, peine.

V

Jouet de cet œil d'eau morne, je n'y puis prendre,
O canot immobile ! ô bras trop courts ! ni l'une
Ni l'autre fleur ; ni la jaune qui m'importune,
Là ; ni la bleue, amis, à l'eau couleur de cendre.

Ah, la poudre des saules qu'une aile secoue !
La rose des roseaux dès longtemps dévorée !...
Mon canot toujours fixe ; et sa chaîne tirée
Au fond de cet œil d'eau sans bords — à quelle boue ?

Mémoire : *Vision réflexe ou miroir de souvenirs.*

(C'est la Meuse, par une après-midi d'été, dans la prairie entre Charleville et Mézières.)

1. — L'eau est claire ; comme est transparent le chagrin des enfants. La lumière dans la chaleur semble danser, et les vapeurs montent dans l'atmosphère, éblouissantes et ondoyantes ainsi que des formes féminines. Aux murs du rempart reflété par la rivière,

la reverbération solaire fait s'agiter des blancheurs soyeuses, pareilles à des oriflammes guerrières. Dans la Meuse, la réflexion des moires lumineuses donne l'impression d'un enchevêtrement joyeux de corps sans tache, ou plutôt d'une coulée incandescente qui fait par son mouvement s'agiter, comme des bras, la fraîcheur de bandes compactes d'herbes aquatiques. Elle (la Meuse, l'eau, l'humidité, principe femelle de génération), mélancolique malgré son éclat, désire l'ombre, ou plutôt va fatalement vers l'ombre que projetteront tout à l'heure sur son flot le pont [d'Arches à Mézières] et les collines [qui bordent le cours de la Meuse, passé Mézières].

2. — Et les transparences humides invitent à s'aller coucher entre deux eaux, dans l'or pâle dont la rivière par le soleil est meublée ! Les deux petites sœurs du poète, dans leurs robes vert-passé, couleur de saule, et babillant comme des oiseaux fous, sont assises sur la berge et se mirent dans l'onde génératrice ; cependant que, tel un œil aux paupières ouvertes, un nénuphar émergé et d'un jaune d'or mat — couleur des discords matrimoniaux — regarde et voudrait, dans le ciel de midi, ivre de chaleur, rivaliser de force fécondante avec le soleil [facteur mâle de génération].

3. — Dans la prairie, où scintille la blancheur des fils de la Vierge, la mère de famille, ombrelle aux doigts, foulant l'ombelle, se promène de sorte fière, et trop glorieuse de ses enfants quand, parmi la verdure et les fleurs, ils lisent leurs livres de prix. Elle va être punie de son orgueil : car le poète [qui s'assimile au soleil] s'éloigne par delà la montagne [le Bois-en-Val percé par le tunnel du chemin de fer] et crée par sa fuite un déclin de bonheur comparable à l'évanouissement des blancheurs pures qui, tout à l'heure, s'ébattaient. Alors, la mère en deuil [semblable à la Meuse qui se couvre d'ombre] court. Il est parti.

4. — A présent, la mère, la Meuse, pleure sous les remparts. Elle regrette de n'avoir plus les effusions de son fils, du soleil. Puisqu'il est parti, qu'il a disparu, elle maudit les rêves de sa jeunesse, de son printemps, alors qu'elle dormait chaste dans son lit virginal ; elle maudit sa joie, quand, aux soirs de moisson, elle voyait s'accumuler les richesses qui lui permettraient d'abandonner le travail champêtre pour s'élever, par un mariage brillant, au-dessus de sa condition de paysanne. Mais ses malédictions, ses regrets, ses pleurs sont vains, comme est vain le soupir des peupliers qu'au-dessus d'elle emporte le vent. Et cette douleur, ô mes amis, est comparable à la nappe d'eau sans reflets, morne, grise, sur laquelle un dragueur expérimenté, dans une barque immobile, travaillerait à extraire ce qui est au fond de la vie.

5. — Le poète [il s'assimile à présent au dragueur] s'émeut de cette noire tristesse. Il déplore son impuissance ; sa situation est

toujours la même; il est incompris, et il ne saurait étreindre cette douleur d'épouse sans époux, sans appui, qui l'apitoie, ni ces remords de maternité dont la couleur est celle des choses consumées... Son canot, sa destinée, restera peut-être toujours au même point; des forces malignes ne vont-elles pas [à Paris qui l'attire] le faire sombrer dans la boue de la misère et de la calomnie, troublant ainsi jusqu'au fond ce chagrin maternel devenu sans bornes?

III

Dans quel but le jeune rossignol, à la voix de lumière, quittait-il son Ardenne forestière pour aller vers ce miroir à alouettes : Paris? Il a pris soin de nous le clamer.

Le matin même du 3 septembre 1870, il avait lu dans le journal *le Pays* un article de Paul de Cassagnac où se trouvait formulé cet appel aux armes : « Français de soixante-dix, bonapartistes, républicains, souvenez-vous de vos pères de 92 ! » Et il avait aussitôt improvisé ce sonnet :

Morts de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt treize
Qui, pâles du baiser fort de la liberté,
Calmes, sous vos sabots brisiez le joug qui pèse
Sur l'âme et sur le front de toute humanité;

Hommes extasiés et grands dans la tourmente,
Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous les haillons,
O soldats que la Mort a semés, noble amante,
Pour les régénérer dans tous les vieux sillons;

Vous dont le sang lavait toute grandeur salie,
Morts de Valmy, morts de Fleurus, morts d'Italie,
O million de Christs aux yeux sombres et doux,

Nous vous laissions dormir avec la République,
Nous, courbés sous les rois comme sous une trique :
— Messieurs de Cassagnac nous reparlent de vous!

Puis son ingénuité patriotique avait décidé d'aller aider à la proclamation de la République.

Son arrivée à Paris, le matin du 4 septembre, a été diversement racontée. A Charleville, était-il monté dans le train sans avoir, au préalable, pris un billet? Avait-il, craignant l'indiscrétion d'un témoin de son départ, ou tout bonnement le bavardage de l'employé au guichet, pris son billet seulement pour Mohon, la première station après Charleville? Nous pensons aujourd'hui qu'avec le produit de la vente de ses livres

de prix, s'élevant à une vingtaine de francs, il avait bien payé le parcours entier, mais que son émoi lui avait fait perdre en route le ticket justificateur; et la preuve en serait dans ceci, qu'il arriva sans le sou dans la capitale.

Aussitôt débarqué sur le quai de la gare du Nord, il n'en fut pas moins mis par l'administration du chemin de fer entre les mains de la police. Sa fierté native, son exaltation républicaine du moment lui firent prendre de haut la chose. On le traitait de « gamin», de « morveux ». Il répondit par des injures et des menaces révolutionnaires à l'adresse des représentants de l'autorité impériale. Ceux-ci l'arrêtèrent. Et c'est, on le sait, au Dépôt de la préfecture de police, au milieu des mendiants, des vagabonds, des souteneurs, des voleurs, qu'il alla proclamer la République... Car, en effet, à cet instant précis, la République était proclamée dans Paris.

Le gouvernement de la Défense nationale ne devait pas, envers l'enfant-poète, être plus indulgent que celui de l'Empire. Nous avons raconté, en 1898, comment et pour quelles raisons d'Etat il l'envoya à Mazas, et comment le prisonnier, après quinze jours d'encellulement, consentit à livrer son nom à la justice. Depuis qu'il était arrêté, l'invasion allemande avait intercepté les communications avec l'Est. On lui demanda d'autres références. Il donna celle de M. Izambard, à Douai. « Et — écrira plus tard le professeur de rhétorique — c'est à moi qu'on l'expédia, me laissant l'ingrate mission de lui faire réintégrer le giron maternel. Ce qu'il y fut reçu dans le giron, l'enfant prodigue ! Et moi donc ! Moi qui, terre-neuve naïf, avais fait tout exprès le voyage avec lui pour faciliter les expansions... Très au vinaigre, à son habitude, la maman Rimbaud flanqua comme de juste une pile monstre à son prodigue de fils et m'admonesta pour mon compte en termes si âpres que j'en restai d'abord tout ébervigé et bientôt m'enfuis sous l'averse. »

C'est que cette mère, ô écrivain mal humoristique, avait, dans sa douleur, réfléchi aux causes possibles du changement d'allures de son cher fils. Elle voyait en vous, à présent, le corrupteur. Si son indignation de femme nerveuse, devant le rapt moral de son enfant, vous admonesta en termes violents, avouez, maintenant que, père de famille, vous avez plus d'expérience et une conscience mieux assise, avouez la légitimité

de sa colère envers vous, avouez aussi votre tort, votre faute d'avoir, par ces propos journalistiques, nié le devoir, vous incombant strictement, de ramener cet enfant de quinze ans au giron maternel, dont votre imprudente propagande l'avait évidemment sorti. Il faut dire du vrai le vrai. Certes, Mme Rimbaud n'était de complexion à jouer les pères d'enfant prodigue. Cette fois, d'ailleurs, l'escapade de son fils n'avait aucun rapport avec les faits de la parabole évangélique. Peut-être, pendant l'absence d'Arthur, s'était-elle reproché de n'avoir pas été encore assez sévère envers lui. De plus, toute sa fierté, toute sa probité se dressaient contre des idées considérées par sa morale aristocratique comme malfaisantes. Sous son orgueilleuse volonté, sous son autoritarisme obstiné, il y avait bien, à la vérité, de profondes tendresses cordiales; mais elle employait à les voiler une farouche pudeur.

Et la discipline se resserra davantage à la maison. Si bien que, une semaine à peine s'écoulant, Arthur, dont la conscience, en dépit de la leçon de Mazas, se sentait mûre pour l'indépendance, s'enfuyait de nouveau.

Nous avons dit, dans la première édition de la *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, les péripéties, à travers le Hainaut, de cette seconde fugue. Exténué de fatigue, après de longues journées intrépidement vécues en un vagabondage famélique, il se replia vers Douai et alla frapper à la porte de M. Izambard.

Le professeur n'était pas là. Il était parti excursionner dans l'Est français envahi. Rimbaud accepta d'attendre — on l'y invitait — le retour de son « ami » ; et, pour tromper l'attente aussi bien que pour laisser un gage, il se mit à rimer ses impressions de route : *Au Cabaret vert*, *la Maline*, *l'Eclatante victoire de Sarrebruck*, *le Dormeur du Val*, *le Buffet*, etc. Entre sa sortie de Mazas et sa fuite en Belgique, il avait composé, soit à Douai, soit à Charleville, *les Effarés* et *Roman*.

Son inspiration, dans ces poèmes, s'humanise. Il va avoir seize ans. Ses sens s'éveillent; et, comme ils sont riches de vibrations et très délicats, il s'y abandonne avec joie, oubliant ainsi la ferveur de républicanisme qui l'a ignoblement victimé. La Nature, qu'il vient de parcourir comme un bohémien, l'a, par cet automne, grisé. Et son âme dans cette ivresse lui paraît plus intéressante que les débats politiques. Il la raconte avec

ingénuité, mais non sans orner cette ingénuité d'un ton goguenard et pince-sans-rire, non sans l'accentuer de cette amertume d'un déchirement si spécial qu'on trouvera désormais dans ses œuvres.

Lorsque M. Izambard, au retour de son excursion patriotique, rentra à Douai, il trouva chez lui, en même temps que son élève attablé à écrire des vers, une lettre de Mme Rimbaud « annonçant » qu'Arthur était de nouveau parti de Charleville. « Elle voulait bien admettre cette fois — dit le pédagogue — que je n'y étais pour rien, et m'adjurait de faire le possible pour le retrouver... Mais comme, en dépit de ses vers, je ne me souciais pas d'encourir une fois de plus les malédictions de sa chère maman, j'écrivis à celle-ci qu'elle eût à aviser, et le commissaire de police fut chargé par elle, pour éviter les frais, de le ramener à Charleville de brigade en brigade. C'est dur à conquérir l'indépendance ! »

Tout au moins dans la dernière partie de cette « humoristique » tirade, M. Izambard se trompe. Voici les faits :

Au reçu de la réponse du professeur de rhétorique, Mme Rimbaud, craignant l'interception des objets postaux par les envahisseurs allemands, avait, en surcroît de précaution, dans la crainte qu'il arrivât de nouveau malheur honteux à son fils, couru à Bouillon, ville belge de la frontière, et y avait déposé à la poste l'argent nécessaire au voyage. La lettre contenant le mandat ne fut-elle pas mise en route? Arthur était-il parti de Douai, lorsque le pli y arriva ? Toujours est-il que, à quelque temps de là, l'expéditrice reçut de Bouillon avis d'avoir à venir se faire rembourser le mandat-poste. Le transfuge était déjà rentré à la maison. Il y avait été, dit M. Izambard, ramené administrativement. Or, il est impossible que cette mère, si fière « pour elle » de son enfant, ait jamais voulu employer pour le récupérer des procédés dont elle aurait eu elle-même à rougir ; il est peu vraisemblable, d'autre part, qu'Arthur, à ce moment, soit allé se reposer à la gendarmerie du soin de le reconduire à Charleville. Alors ?... A moins que la police, à laquelle, dans son désespoir de ne pas recevoir du professeur absent de Douai réponse à sa lettre, Mme Rimbaud s'était peut-être adressée pour rechercher le fugitif, n'ait cru devoir prendre sur soi de le ramener. En tout cas, nous

savons qu'à Douai les tantes de M. Izambard s'impatientaient du séjour prolongé d'un hôte n'ayant, dans son extérieur, rien d'un dandy.

IV

De fin octobre 1870 à février 1871, Arthur Rimbaud supporta de demeurer à Charleville.

La guerre, dans la région, battait son plein. L'hiver allait être particulièrement rude. Mme Rimbaud, tremblante en elle-même à la pensée d'un nouveau départ de son fils, le laissait maintenant agir à peu près à sa guise. D'ailleurs, le collège n'avait pas rouvert ses portes ; et tout le monde, à cause des opérations militaires, était, comme on dit, sens dessus dessous. Arthur, non sans impatience de séjour, occupait son temps dans la lecture d'ouvrages modernes de sociologie et d'esthétique, que lui prêtaient des professeurs du collège. Il faisait aussi de longues stations à la bibliothèque de la ville, où — disent tous ses biographes — il dévorait de vieux bouquins d'alchimie et de cabale, ainsi que des « contes orientaux et libretti de Favart ». « Le bibliothécaire d'alors — ont écrit MM. Bourguignon et Houin — était M. Jean Hubert, ancien professeur de rhétorique au collège, auteur de divers travaux d'érudition locale; il n'aimait guère se déranger pour chercher les volumes demandés. » Rimbaud, appuie M. Louis Pierquin, « faisait le désespoir du vieillard, ainsi que des trois ou quatre retraités qui formaient le groupe des habitués du palais municipal. Il venait troubler continuellement la quiétude de ces braves gens par des demandes de livres étranges... Le grave conservateur, forcé de se lever pour servir le solliciteur, n'en revenait pas, et vous prenait des airs de pion fâché qui finirent par irriter le « gamin » et lui inspirèrent *les Assis*, ce chef-d'œuvre de truculente ironie.

Entre temps, il ne laissait pas de lire les journaux et de s'intéresser aux incidents révolutionnaires de Paris assiégé. Allait-on enfin bouter hors ce gouvernement de la Défense nationale qui l'avait emprisonné et ces Prussiens qui barraient la route de la cité des Lettres?

Le 31 décembre, Mézières fut bombardé. Rimbaud assista à ce spectacle d'écroulements et d'incendie.

Il ne laissait pas non plus de satisfaire son impérieux besoin

de marche, en parcourant dans tous les sens les forêts rocheuses des environs, cela en compagnie quelquefois d'un camarade macérien de son âge, Ernest Delahaye, dont la candeur de soumission et le babil le reposaient des propos compassés des cuistres. A la maison, aux heures des repas et durant la veillée, il se montrait d'humeur plutôt gaie et avait, pour ses petites sœurs, de toutes délicates attentions. Puis, comme, à partir de la prise de Mézières, on logeait des soldats allemands, sa mère le vit avec bonheur, avec espoir, s'intéresser aux choses du foyer, s'empresser aux démarches administratives nécessitées par l'occupation et, par ainsi, aider à la protection des fillettes.

Cependant le milieu social carolopolitain l'offensait de plus en plus par sa médiocrité prétentieuse et sa malveillance. Du calme et de l'assiduité familiale, Rimbaud n'avait que les apparences. Tant et si bien que, aussitôt le siège de Paris levé, il vend sa montre et prend le train.

Hélas! il ne parvint, sait-on, dans la capitale que pour s'y voir éconduit par André Gill et pour y traîner, durant de trop longs jours, la misère à travers l'indifférence des rues, où il ne connaissait personne, jusqu'à ce que, mourant littéralement de faim, il se résignât à reprendre la route de son pays natal.

A Charleville, où il arriva presque nu, de nuit, et atteint d'une grosse bronchite, on le trouve, après cette seconde tentative malheureuse vers Paris, dans un état, avons-nous dit, d'inquiète exaspération. Sa mère, effarée, l'a rhabillé et soigné. Il n'en est pas moins sombre et comme honteux de son insuccès. Toutefois, en même temps que ses lectures, il reprend ses interminables promenades dans l'Ardenne.

Puis, le collège rouvre ses portes. Mme Rimbaud voudrait que son fils terminât ses études secondaires. Il s'y refuse absolument. Il préférerait vivre en ermite, au creux d'un rocher.

D'ailleurs, on ne sait quelle force subconsciente le pousse, et le poussera toujours, à s'en aller ; et, s'il stagne encore dans les Ardennes, ce n'est que pour fort peu de temps. On croirait qu'il a pris goût à la vie d'aventures, malgré les souffrances que cette vie lui a déjà fait endurer ; on croirait qu'il recherche le malheur.

Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se

referme toujours le bagne; je visitais les auberges et les garnis qu'il aurait sacrés par son séjour; je voyais *avec son idée* le ciel bleu et le travail fleuri de la campagne; je flairais sa fatalité dans les villes. Il avait plus de force qu'un saint, plus de bon sens qu'un voyageur — et lui, lui seul! pour témoin de sa gloire et de sa raison (1)!

Et, en attendant la possibilité d'un nouveau départ, il recherche la solitude et le silence. Son rire, au contact des morales qui l'entourent, se convulse jusqu'à la douleur. On voudrait qu'il fît sa classe de philosophie!

Nous avons raconté comment, sous la Commune, il arriva pour la troisième fois à Paris. Enrôlé dans les « tirailleurs de la Révolution », il fut logé à la caserne de Babylone. C'était en mai 1871. Le désarroi régnait à l'Hôtel-de-Ville. On négligea d'équiper la foule de déserteurs versaillais et autres nouveaux adhérents qui devaient former ce corps de tirailleurs. Rimbaud, à son grand chagrin, ne put assister qu'en acteur caserné à l'effroyable fantasmagorie de la guerre civile. Durant une quinzaine de jours, à Babylone, il ne vit guère, de ses yeux de chair, que des « scènes de saouleries qui l'amusaient beaucoup », disent MM. Bourguignon et Houin, et dont cependant il souffrait singulièrement dans sa délicatesse sensorielle, témoin *le Cœur volé*, inspiré par ces scènes :

Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal :
Ils lui lancent des jets de soupe.
Mon triste cœur bave à la poupe,
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal.

Ithyphalliques et pioupiesques,
Leurs insultes l'ont dépravé.
A la vesprée, ils font des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques.
O flots abracadabrantesques,
Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé!
Ithyphalliques et pioupiesques,
Leurs insultes l'ont dépravé.

Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé?

(1) *Une Saison en enfer.*

Ce seront des refrains bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques;
J'aurai des sursauts stomachiques
Si mon cœur triste est ravalé.
Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé?

Enfin, l'armée de « l'ordre » étant rentrée dans Paris, où elle extermine tout ce qu'elle rencontre de suspects, et la défaite de la Commune étant certaine, Rimbaud obéit à un mot d'ordre de « sauve-qui-peut » parcourant sinistrement les rues et quitte la caserne de Babylone. Après avoir jeté un regard sur ce carnaval de la tuerie et de l'incendie, en dépit de la présence aux fortifications des postes versaillais, il réussit à s'esquiver. Et c'est parmi des dangers de toutes sortes, se hérissant au cours des premières étapes, qu'il parvient à regagner pédestrement Charleville.

Il semble bien que ce séjour dans Paris insurgé, qui ne l'arma pas, lui, et le laissa en compagnie d'ignobles soudards dans une caserne, doive lui faire prendre en mépris la guerre sociale; car, écrira-t-il dans *la Saison en Enfer*, au ressouvenir de ces choses :

Dans les villes la boue m'apparaissait soudainement rouge et noire, comme une glace quand la lampe circule dans la chambre voisine, comme un trésor dans la forêt. Bonne chance! criai-je, et je voyais une mer de flammes et de fumée au ciel; et, à gauche, à droite, toutes les richesses flambant comme un milliard de tonnerres. — Mais l'orgie et la camaraderie des femmes m'étaient interdites. Pas même un compagnon. Je me voyais devant une foule exaspérée, en face du peloton d'exécution, pleurant du malheur qu'ils n'aient pu comprendre, et pardonnant! — comme Jeanne d'Arc! — « Prêtres, professeurs, maîtres, vous vous trompez en me livrant à la justice. Je n'ai jamais été de ce peuple-ci; je n'ai jamais été chrétien; je suis de la race qui chantait dans le supplice; je ne comprends pas les lois; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute : vous vous trompez. »

Cependant, dans Charleville, à son retour de la Commune, Rimbaud montre un sauvage enthousiasme pour les actes des révolutionnaires parisiens : sans doute parce que les gens qu'il voit les réprouvent avec bêtise; et, lorsqu'il apprend la victoire de Thiers et le rétablissement de l'ordre, sa colère

contre les vainqueurs se traduit par ce poème terrible : *l'Orgie parisienne* ou *Paris se repeuple.*

V

Epave de la Commune, Arthur Rimbaud, le cœur désemparé, va demeurer jusqu'en septembre dans son pays natal.

Un jour, sa mère reçoit d'un industriel voisin une lettre lui signalant, en termes d'ailleurs fort aimables, les allures incorrectes de son fils, qu'elle devrait surveiller plus attentivement. Voici ce à quoi faisait allusion le bourgeois :

Arthur, au sortir de chez lui, voyant souventes fois derrière les rideaux entr'ouverts d'une fenêtre du quai de la Madeleine une brune aux yeux bleus dont les regards ne se baissaient pas trop au croisement des siens, en était tombé amoureux et avait osé envoyer à la belle une déclaration anonyme de bon ton lyrique et donnant rendez-vous. Les parents, ainsi qu'il convient, avaient lu l'épître, et, comme la teneur en était sympathique et révélait un jeune homme fort instruit, ils avaient, curieux, décidé de laisser leur fille aller au rendez-vous. En présence de son « âme » triomphante dans ses atours et flanquée d'une servante, la timidité physique de l'amoureux s'était incendié le visage et paralysé la langue, cependant que la demoiselle, reconnaissant son voisin et dépitée sans doute de sa confusion, le toisait d'un air impertinent et que la servante éclatait de rire.

L'austérité de Mme Rimbaud ne s'émut pas beaucoup du rapport paternel. Elle était intelligente ; elle savait son fils chaste physiquement et la jeune fille de bonne éducation et de bonne maison. Dans la crainte perpétuelle où elle vivait d'une nouvelle fugue d'Arthur, elle envisagea plutôt comme une bénédiction cette circonstance amoureuse, capable peut-être de le rendre plus sédentaire. Puis, quoique la demoiselle fût d'un âge de quelques années plus avancé, un mariage, dans l'avenir, était possible, qui fixerait près d'elle à jamais son fils. Aussi, ne lui fit-elle d'observations que pour le mettre en garde contre des imprudences pouvant abolir cette souriante perspective.

Mais le poète avait reçu, de l'attitude de la demoiselle et du rire de la servante, une humiliation profonde. Désespérant d'être jamais compris du beau sexe, il fit sur ses joies amou-

reuses « le bond sourd de la bête féroce (1) » en rimant cette invective :

MES PETITES AMOUREUSES

Un hydrolat lacrimal lave
Les cieux vert-choux,
Sous l'arbre tendronnier qui bave
Vos caoutchoucs.

Blancs de lune particulières
Aux pialats ronds,
Entrechoquez vos genouillères,
Mes laiderons !

Nous nous aimions à cette époque,
Bleu laideron :
On mangeait des œufs à la coque
Et du mouron !

Un soir tu me sacras poète,
Blond laideron :
Descends ici que je te fouette
En mon giron !

J'ai dégueulé ta bandoline,
Noir laideron :
Tu couperais ma mandoline
Au fil du front.

Pouah ! nos salives desséchées,
Roux laideron,
Infectent encor les tranchées
De ton sein rond.

O mes petites amoureuses,
Que je vous hais !
Plaquez de fouffes douloureuses
Vos tétons laids !

Piétinez mes vieilles terrines
De sentiment :
Hop donc, soyez-moi ballerines
Pour un moment !...

Vos omoplates se déboîtent,
O mes amours !
Une étoile à vos reins qui boitent,
Tournez vos tours !

Est-ce pourtant pour ces éclanches
Que j'ai rimé ?

(1) *Une Saison en Enfer.*

Je voudrais vous casser les hanches,
D'avoir aimé !

Fade amas d'étoiles ratées,
Comblez les coins !
Vous crèverez en Dieu, bâtées
D'ignobles soins !

Sous les lunes particulières
Aux pialats ronds,
Entrechoquez vos genouillères,
Mes laiderons !

A partir de cette mésaventure galante, les allures de Rimbaud s'accentuèrent d'étrangeté. On le vit se promener à travers les rues de Charleville dans une tenue systématiquement négligée, la pipe à la bouche, les cheveux longs et en désordre. Son masque assumait une expression audacieusement narquoise : défi, sans doute, à sa timidité !

De temps à autre, il fréquentait avec divers personnages républicains beaucoup plus âgés que lui, professeurs nouveaux du collège, journalistes ou autres grands hommes de province à prétentions artistes et bohêmes. Son ironie, devenue blasphématoire, s'amusait à stupéfier ces braves gens, qui l'admiraient, mais à qui pourtant il n'était pas sans causer quelque stupeur. C'est le moment où son esprit est le plus excessivement révolté ; et plus ses auditeurs lui marquent d'étonnement pour ses idées, plus, avec une manie baudelairienne de mystification, il s'ingénie à les dérouter.

Il ne faudrait pas, toutefois, croire qu'il fût devenu un bavard. Non. Ses paradoxes, ramassés sur eux-mêmes, ne s'élançaient qu'en boutades, dans les instants où son habituel silence, son isolement étaient poussés hors de soi par un ressassement de lieux communs.

Cette époque de son développement intellectuel est aussi celle de la crise physiologique de sa puberté ; et, si son âme est pleine d'orages, son système nerveux est trépidant. Quand il est à la maison, on le trouve trop sombre, trop irascible. Ses gestes sont saccadés, ses manières grossières. A sa mère, retombée à son sujet dans le désespoir, il apparaît si singulier que, un moment, elle le croit devenu fou. Mais elle réfléchit qu'il est dans l'âge critique, pense qu'il s'est surmené l'esprit

par l'étude, qu'il a été trop impressionné par la guerre et la Commune, et espère que, la crise physiologique passée, il redeviendra plus raisonnable. Ses petites sœurs elles-mêmes ne sont pas sans s'attrister des façons d'être nouvelles du grand frère dont elles aimaient tant la distinction. Les délicates attentions d'autrefois sont à présent très rares. Il ne s'intéresse plus à leurs jeux, présidés naguère par lui avec une si ingénieuse initiative. Ce n'est pas sans effarement que, dans leur candeur, elles l'observent devenir violent dans ses gestes, acariâtre dans ses paroles prononcées d'une voix tout autre que celle dont la musique leur agréait auparavant, de cette voix de la mue alternativement trop aiguë et trop grave. Elles s'étonnent aussi de sa carrure et de sa taille, qui, de jour en jour, se développent ; de son teint hâlé, qui, rapporté de son dernier voyage à Paris, remplace les roseurs et les pâleurs si jolies d'antan. Mais ce qui les émeut par-dessus tout, c'est le dédain que lui, autrefois si pieux, affecte pour les jeunes dévotions.

Parmi les gens qu'il voyait à Charleville, il y avait un bohême nommé Charles Bretagne, employé aux contributions indirectes, vague dessinateur à ses moments perdus, entomologiste et joueur d'alto. A cause de son âge avancé, on le surnommait le « père Bretagne ». Très barbu, très anticlérical, prenant des airs d'augure, gras, gros buveur de bière, grand culotteur de pipes, sa physionomie ressemblait assez, en grotesque, au personnage du *Bon Bock* de Manet ; bon garçon au demeurant et heureux de vivre, il tenait ses assises dans un estaminet, qu'il emplissait de sa vaste et prétentieuse personne. Il était originaire de l'Artois, avait connu les ascendants maternels de Paul Verlaine et connaissait même l'auteur des *Fêtes galantes* pour l'avoir rencontré à Lécluse ou à Fampoux. De concert avec un certain Deverrière, journaliste radical, il jouait, vis-à-vis de Rimbaud, les Mécène ; et, en échange des prêts de livres et de journaux, des promenades aux maisons closes, des bocks et du tabac dont on le gratifiait, le jeune poète, pour ne pas demeurer en reste d'amabilités, donnait des vers manuscrits dont la truculence transportait d'aise l'anticléricalisme de ces messieurs, sans blesser leur républicanisme à la Gambetta.

Les seuls échantillons qui nous aient été conservés de ces

poèmes antireligieux auxquels Rimbaud, pour étonner ces fantoches, exerçait sa verve dès alors géniale, sont : *les Pauvres à l'Eglise*, *les Poètes de Sept ans* et *les Premières Communions*, où ce vers :

> Christ, ô Christ ! éternel voleur des énergies,

condense toute la doctrine anti-chrétienne sur laquelle Nietzsche, dans quelques années, et jusqu'à en devenir fou, ratiocinera abondamment.

Rimbaud, lui, ne s'attardera pas longtemps à ces envolées de polémique réjouissant trop les petits esprits mal compréhensifs qu'il fréquente à Charleville. Un subjectivisme d'une grande profondeur et d'une extraordinaire acuité d'expression en son ampleur se discerne déjà dans ses vers. L'aigle va prendre son vol pour planer bien au-dessus des contingences morales et politiques, dans les régions supérieures de la poésie absolue vers lesquelles palpite son aile immense et impatiente de mysticisme total, tout en gardant dardé sur la terre, sur la nature, son regard incomparable d'éclat et de fascination. La poésie, pense-t-il, tout en étant l'intense expression de l'intense sensation, doit être créatrice et propagatrice de rêves ; le poète se doit d'être un visionnaire et un prophète ; il lui faut entendre dans le silence, voir dans les nuits, noter l'inexprimable, fixer du vertige.

Et de fait, ainsi volontairement auto-suggestionné, dans les rues de Charleville on le voit marcher du pas automatique des hallucinés, ses beaux yeux d'azur noyés dans de l'extase.

Il a rejeté loin de lui les philosophies des Helvétius, les sociologies des Rousseau. Lamennais lui-même, le Lamennais des *Paroles d'un croyant*, ne le passionne déjà plus. Baudelaire, en lequel il voit un précurseur, l'intéresse ; Gérard de Nerval, le Gérard d'*Aurelia*, l'inquiète. Aussi, dès septembre, tout entier replié sur lui-même, fait-il, dans les sphères altières de son idéal d'aujourd'hui, le bond formidable du *Bateau Ivre*.

Nous ne croyons pas nécessaire d'analyser ici l'émotion puissamment scientifique qui est tapie derrière le lyrisme de ce merveilleux poème. L'époque où se développait le génie de Rimbaud est celle de la fin du second Empire et du commencement de la troisième République. On sait qu'à ce moment

les sciences biologiques commençaient à se répandre, passionsant les esprits studieux. La linguistique, l'histoire et la doctrine comparées des religions étaient à la mode. Notre affamé de connaissance s'était, à coup sûr, assimilé, en outre, Darwin, Buchner, aussi bien que les philosophes allemands. Et, de même que, dans sa douzième année, il avait poussé jusqu'au mysticisme sa ferveur de catholicisme, à seize ans, après avoir blasphémé éperdûment, il devait pousser le matérialisme jusqu'au mysticisme.

Combien est déplorable la perte du manuscrit intitulé *la Chasse spirituelle*, produit dans le même temps que *le Bateau Ivre* et confié par Rimbaud à Verlaine, en la fin de 1871! Sa publication, croyons-nous, en nous renseignant de façon peut-être explicite sur l'état des connaissances acquises par l'auteur du sonnet des *Voyelles*, comblerait la lacune que, dans son œuvre classé chronologiquement, on sent exister entre *les Chercheuses de Poux* et *Est-elle almée?* (*les Corbeaux* doivent être antérieurs), lacune troublante et qui, si l'on n'était averti, donnerait au processus du rêve rimbaldien, rêve de sincérité et de logique absolues, un caractère de soudaine déraison et même de mystification.

Nonobstant, le jeune poète métaphysicien, héritier aussi par sa mère d'une grande activité physique, s'impatientait de plus en plus dans ce milieu dormeur et étriqué de province. L'ennui, un ennui de stagnation désormais impossible à tromper par des promenades dans l'Ardenne connue et archiconnue, l'avait ramené au désir d'aller se produire à Paris. Convaincu toujours que là il rencontrerait des âmes correspondantes à la sienne, il se préoccupait des moyens d'y partir et surtout d'y arriver dans des conditions meilleures qu'autrefois. Il ne visait plus au martyre pour le bonheur du peuple; il voulait simplement aller prendre rang dans la phalange armée pour le « combat spirituel».

Il va de soi qu'après l'expérience des trois précédents voyages Mme Rimbaud n'aurait pas sans terreur envisagé, et consenti de sa bourse, un nouveau départ de son fils pour la capitale. Celui-ci le savait bien. Aussi ne s'ouvrit-il pas aux siens de ses intentions, et préféra-t-il en parler à Bretagne et à Deverrière.

Bretagne offrit une recommandation pour Verlaine, et Rimbaud, sous cette égide, s'enhardit à écrire à l'auteur des *Fêtes galantes*. Nous avons dit, dans « Verlaine héroïque », l'accueil fait à la démarche du poète carolopolitain. Ce fut Deverrière, quelque peu redevable à Rimbaud d'une collaboration à son journal, qui fournit, sans plus, les vingt francs nécessaires au trajet en chemin de fer.

Et, par un rutilant après-midi d'automne, Rimbaud, ayant malgré tout, dans l'âme, de sombres pressentiments, quitta Charleville.

Il allait, à Paris, préparer son calvaire.

PATERNE BERRICHON.

POÈMES

—

LES AILES INTIMES

LES DIVINES CAPTIVES

L'Amour, qui m'a donné sa gorge féminine,
Pour qu'à sa double fleur mes abeilles butinent,
L'Amour dans son beau corps a renfermé ses ailes,
Comme pour être sûr de me rester fidèle.
Mais des soyeuses, des tremblantes messagères,
Il a gardé la grâce et craintive et légère,
L'essor qui radieux dans ses gestes renaît,
La sensibilité douce comme un duvet,
Et ce rien si divin que j'y baise les cieux,
Dans sa chair ce palpitement délicieux.
Les ailes vivent, plus touchantes et meilleures
De s'être ainsi pour moi faites intérieures.

NOMBRE

Non, même en t'admirant, ils ne se doutent pas
Qu'il est tant d'ailes sous ta robe et dans tes pas.
Moi seul je les entends, et mon désir les voit, les touche,
Les baise dans le pli souriant de ta bouche,
Dans le soulèvement paisible de tes seins,
Dans ta noble démarche et tes gestes mutins,
Dans le rythme léger de tes jambes harmonieuses,
Dans l'élargissement dont ta hanche est si glorieuse,
Et dans tes yeux, et dans tout ton corps, je les vois,
Et même dans la foule, et même loin de toi,
Je les entends vibrer parmi les secrets de ta chair
Où, par un soir d'été plein de félins éclairs,
Mon baiser, énervé par le ciel sombre, et chaud et lourd,
Eveilla, déchaîna toutes ces ailes de l'Amour.

LES AILES DE L'OISEAU BLEU

Les ailes de l'Amour ? Quand dans ta chair je les devne,
Je vois en elles les ailes de l'Oiseau Bleu,
Que l'enfant et que l'homme — hélas! les fous — s'obstinent
A croire enseveli dans l'au-delà des cieux.

Et moi, je connais mieux mon trésor : mais je tremble.
J'ai peur en te baisant, car je sais que toujours
Dans l'oiseau, si femme qu'il semble,
La fuite est au fond de l'amour.

Et lorsque dans mes bras je te tiens enlacée
Et frémissante sous mes caresses, j'ai peur,
O chair pure, en sentant tes ailes élancées
Si doucement battre mon cœur.

Mais, hélas ! j'aime tant cette adorable peur !

SOMMEIL

Tu dors, et je te tiens sur mon cœur embrassée,
Et je sens tes seins blancs se soulever vers moi,
Comme un désir inconscient d'être baisée
Qui parle encore et bat de l'aile en toi.

Ainsi, toujours ta tendresse voluptueuse
Sait me poursuivre et me charmer,
Et, quand nous sommes las de la lutte amoureuse,
Pour toi, dormir est une autre façon d'aimer.

J'aspire ton sommeil, je le goûte à petites doses,
Et je crois m'enfoncer dans sa jeune fraîcheur,
Comme glisse une abeille au fond caressant d'une rose,
Où le soupir doré de son vol s'enferme et se meurt.

L'AURORE DU SOIR

DANS LE PARADIS PERDU

Comment donc suis-je entré dans ce paradis triste et rose,
Plein de parfums et de sèves au vent,
Et plein de jeune grâce et de lueurs mi-closes,
Et plein d'oiseaux blessés, qui très doux chantent en mourant ?

De longues et perçantes flèches
Sont dans leurs petits cœurs, d'où parmi le coucher du jour
Tombent, tièdes rubis, dans les feuilles vertes et fraîches,
Lentement, des gouttes d'amour.

Leur voix semble, dans l'air, l'ardent adieu du soleil, songe
Là-bas saisi par l'horizon,
Et qui dans le sommeil nocturne déjà plonge,
Mais baigne encor le soir, ma chair et mon âme, où s'allonge
L'ombre qui, pour dormir, descend des arbres au gazon.

Et dans cette ombre où sont des frissons d'or, moi-même
Je m'étends sous un arbre où les oiseaux chantent toujours,
Chantent, en expirant dans le soir, ce doux chant que j'aime,
Qui, rose et pâle, en moi s'éparpille en notes d'amour.
Il tombe et coule en moi, lentement, des gouttes d'amour.



Ces oiseaux que jamais on n'avait entendus
Et qui chantent encor
Quand le soleil depuis longtemps n'est plus,
Ces oiseaux sans doute sont morts,

Morts dans les feuilles, dans la nuit
Où court le souffle d'un invisible au-delà,
Morts ainsi que l'espoir, qui blessé, saignant, s'est enfui,
Quand tout mon être l'appela.

Les oiseaux et l'espoir, morts, invisibles dans la nuit,
Chantent, hélas ! un doux et si funèbre alleluia !...

Moi qui fus mort comme eux, mort d'un cœur sans espoir et lourd,
Pourtant je chante aussi, parmi ce paradis perdu,
Des chants qui battent des ailes et crient l'amour,
Des chants de volupté, qu'on n'avait jamais entendus.

En moi, même la mort se dissout en rêves d'amour.



Les espoirs morts, les oiseaux morts, les anges morts,
Chantent l'alleluia...

« Heureux ceux-là qui sont tendres et forts,
Et qui respirent le bouquet d'Ophélia
Au paradis perdu d'extase et d'amour, et de mort !

« Alleluia !... Heureux les altérés de poésie,
Qui marchent dans le sable ardent,
Et dont la soif de vie,
Hélas ! n'a rien trouvé que la citerne du Néant !

« Heureux ceux qui sont purs et brisés dans leur espérance,
Qui sont tombés dans l'ombre où les Christs mêmes tombent,
Et dont le cœur, pour de sublimes renaissances,
Bat dans la tombe !

« Les seuls vivants sont ceux qu'on cloua sur les croix,
Et qui succombent, puis ressuscitent dans les cercueils,
Et, pleins d'un paradis auquel ils ne croient pas,
Le nourrissent pourtant de leur sang et de leur orgueil.

« Les seuls vivants sont ceux qui de leurs cendres se redressent
Et savent marier le Néant et l'Ivresse.
Les seuls vivants sont ceux dont le rêve aux tristes rayons

Garde les paradis, ainsi qu'une promesse,
Les grands paradis morts, où les cœurs que le monde blesse,
Crucifiés, tués, dans un miracle renaîtront.



Les oiseaux morts, les anges morts et mon cœur mort
Chantent l'alleluia.



CHEMIN DE FER

LES TRAINS PASSENT

Sur le pont du chemin de fer,
Sous qui s'étend la voie et le talus d'arbustes clairs,
Je suis le rêve,
Immobile et muet comme l'éternité,
Le rêve qui s'accoude et sent à lui monter la fièvre
Des grands trains emportés,
La chaude vapeur de la vie,
La trépidation grondante des secondes,
Tout cela qui n'est rien qu'une vitesse épanouie,
Mais qui, frappant mon rêve en mon âme profonde,
Si tressaillante dans mon immobilité,
Evoque et fait en moi surgir ces entités
Qui sont tout le secret du monde ;
Le Temps, l'Eternité.

Et la vitesse et l'immobilité
Font, se mêlant en moi, crier le mystère du monde.

IL EST LE MOUVEMENT

Il est le Mouvement de l'immobile paysage,
Ce train qu'on ne voit pas encore,
Mais dont le souffle accourt du fond vert des ombrages.

Il est l'âme et l'élan des fleurs soudain sonores,
Qui parsèment de clairs sourires les prairies.
Il est l'âme et l'élan des arbres et des eaux,
Et des roseaux
Dont il fouaille de feux la noyante mélancolie.
Il est, prises en tourbillon, toutes ces âmes
Qui rôdent sous le sol, autour du sol et qui se pâment
Dans la muette rêverie,
Et qui s'ennuient
Dans la monotonie.
Il est leur éveil sourd, leur ardente vibration,
Le désir s'envolant vers les auréoles des villes,
Et le Mouvement, et la Palpitation,
Tout le Cœur bondissant de ce paysage immobile.

Mais il passe comme un sursaut, il fuit en trombe.
Et maintenant que son bourdonnement dans l'air s'éloigne,
On écoute dans la campagne
Un cœur qui s'éteint et retombe.

LA NUIT SUR LA LIGNE

La pluie et la nuit !
Et sur les rails, sur les trains en marche, la pluie
Est un glissement de lumières,
Un éparpillement d'âmes jusqu'aux là-bas,
Ames pourpres, âmes blanches qui loin se mêlent,
Ames dont les vrillantes étincelles
Dansent devant mes yeux, entrent dans mes nerfs vifs et las,
Comme des papillons aux électriques ailes.
Et mon âme éblouie erre et vole avec elles,
Se noie aux disques, en ruisselle,
Flamme de pluie. Et j'ai marché dans le soir las.
Je rêvais tout à l'heure en un rouge triangle en fuite.
Je voudrais m'endormir dans les fleurs du talus,
Au sombre roulement dont frissonnent les marguerites.
Et je ne les vois plus,
Mais je les sens pousser parmi la nocturne verdure.

Et dans les bras du printemps nu,
Je voudrais m'endormir, abrité sous les feuilles pures,
Auprès des convois fous qui fouettent la nature.
Et tu pourrais, ô Nuit,
Avec la voie, et l'ombre et les feux dans la pluie,
Et ces éclairs dans ces formidables sursauts
Qui font, comme la foudre, au fond de nos cerveaux
Eclater l'inconnu des forces,
Et tu pourrais, ô Nuit,
Tandis que le printemps entr'ouvre ses écorces,
Faire avec ces élans, avec cette vapeur
Qui de son souffle chaud presse, étonne, poursuit
Le rythme secret de mon cœur,
Oh! tu pourrais, ô Nuit,
Avec ces tourbillons qui s'élancent en nous,
Et cette vie en tonnerres qui nous secoue,
Et cette démence des roues,
Tu peux, ô Nuit,
Pour une aube à venir faire de mon sommeil

La naissance embrasée et dynamique d'un soleil.
Car la terre est comme une chair,
Et sans cesse, jusqu'au profond de ses entrailles,
Il gronde un sourd besoin d'enfantement qui la tenaille
Et, ténébreux instinct, veut éclore en éclairs
De sensations, de pensées,
Au rêve immobile ou vertigineux des rails.
Car trop de forces, hurlantes, se sont dressées
Et, comme des dieux durs, rédempteurs et farouches,
Ont, d'une haleine chaude et d'une magnétique bouche,
Baisé, mordu cette épiderme vive,
Cette terre dont nous sommes la conscience.
Trop de fluides où la foudre en lueurs danse
Ont, jaillissant de nos volontés intensives,
Léché, fait tressaillir les fleurs, les eaux, les rives.
Et ces eaux et ces fleurs, avec ces forces qui s'élancent,
Tout cela, retourné vers nos chairs sensitives,

S'y réverbère, y luit, s'y galvanise, et songe et pense,
Tout cela, tout un monde, éveil dans nos chairs sensitives.
Et les braises, tombant du noir vol des locomotives,
Emeuvent de leur rouge et flambante semence
La terre dont le sein veut enfanter des astres
Qui, nés d'elle et de nous, et des forces qui nous proclament,
Sortiront du vieux sol, où tant de prisons les encastrent,
Scintilleront en nerfs et brûleront en âmes...

Faites, ô Rêve, ô Nuit, que je les féconde, ces âmes !

LOUIS MANDIN.

M. SEIGNOBOS ET L'HISTOIRE

Une fois par semaine, le flot des étudiants étrangers qui envahissent aujourd'hui la Sorbonne est plus dense qu'à l'ordinaire. C'est, le long de l'escalier de la Faculté des lettres, une véritable procession où dominent les femmes. Anglaises, Américaines, Russes, Roumaines et Polonaises s'entassent dans une petite salle située au troisième étage et qu'elles ont tôt fait de remplir. A bout de bras, l'appariteur apporte des chaises qui ne suffisent bientôt plus. On s'assied sur les tables et jusque sur les marches de la chaire. L'atmosphère remplie des émanations de tant de femmes devient vite parfaitement irrespirable. C'est un brouhaha où se mêlent toutes les langues de l'Europe. Enfin, se faisant jour péniblement, un petit homme, vêtu comme un pasteur protestant, redingote et cravate noires, petit col rabattu, gilet fermant haut, parvient à gravir les degrés qui mènent au fauteuil professoral. Un silence religieux s'établit, troublé seulement par les vains efforts de retardataires qui ne peuvent forcer la consigne.

Etalant ses notes sur son bureau, le professeur dicte, pendant un quart d'heure environ, des titres d'ouvrages étrangers dont ses auditrices inscrivent pieusement le nombre de tomes et le format sans qu'aucune peut-être en ait jamais ouvert un seul. Puis, d'une voix brève, saccadée, la plus désagréable du monde, avec des paquets de mots espacés par des trous subits, il commence à débiter son cours. Et si vous demandez quel est ce professeur qui parle si mal et dont les étrangères semblent tant raffoler, on vous répondra que c'est l'historien français le plus célèbre en Europe, M. Charles Seignobos.

En France, ses livres semblent moins connus du public lettré. Aussi n'est-il pas inutile, peut-être, d'en présenter ici les idées maîtresses. L'œuvre de M Seignobos se prête bien à un exposé de ce genre. Elle est, malgré les apparences, d'une grande unité. On pourrait la résumer d'un mot : M. Seignobos a toujours visé à l'utile et au pratique. *Pratiquement :* c'est

un adverbe qui revient sans cesse sous sa plume. A quoi sert l'histoire? A quoi servent les historiens ? De très bonne heure, M. Seignobos s'est posé cette question. On verra les solutions diverses qu'il en a données.

I

M. Seignobos est né le 10 septembre 1854, à Lamastre, dans l'Ardèche, d'une vieille famille huguenote, mais libérée déjà, à cette génération, de toute religion positive. On ne le peut dire protestant. Son grand-père siégeait à la Montagne, dans l'Assemblée législative de 49, et son père fut député du centre gauche en 1871. Malgré cette ascendance toute républicaine, M. Seignobos confesse qu'il n'avait, dans sa jeunesse, aucune sympathie de ce côté. Le parti républicain lui apparaissait « sous la forme vulgaire et superficielle du gambettisme » ; il inclinait à l'orléanisme aristocratique. C'est une preuve singulière de l'influence de Taine sur cette génération que M. Seignobos n'y ait point échappé.

Elève de l'Ecole normale de 1874 à 1877, M. Seignobos y eut pour maîtres Fustel de Coulanges et Lavisse; sa thèse de doctorat leur est dédiée : *le Régime féodal en Bourgogne jusqu'en 1360* (1). Beaucoup d'universitaires restent toute leur vie l'auteur de leur thèse. Ce n'est pas le cas de M. Seignobos, il s'en faut du tout. Elève de Fustel de Coulanges, il débutait par une étude sur les institutions du Moyen-Age. Toutefois, le caractère général de ce travail, la longueur de la période qu'il embrasse, — de l'époque romaine jusqu'au plein milieu du moyen-âge, — indiquaient déjà que M. Seignobos ne serait point l'homme de l'érudition menue. Le moyen-âge même ne lui pouvait suffire et sa thèse latine porte sur l'histoire de l'antiquité : *De Indole plebis romanæ apud Titum Livium*.

Après un séjour en Allemagne, M. Seignobos était nommé maître de conférences à la Faculté des lettres de Dijon : il y enseigna de 1879 à 1882. Professeur libre à la Sorbonne depuis 1883, maître de conférences en 1890, aujourd'hui professeur, il n'a jamais appartenu à l'enseignement secondaire : circonstance curieuse chez un maître qui s'est tant occupé de

(1) Paris, Thorin, 1882, in-8.

pédagogie et a fabriqué tant de manuels scolaires. M. Seignobos déclare qu'il a comblé cette lacune de son expérience « par l'observation et la réflexion... ».

En Sorbonne, M. Seignobos ne s'est point spécialisé. Sa thèse semblait le destiner à enseigner les institutions du moyen-âge. Sur cette période encore il a donné deux chapitres dans l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud (1); il y expose le régime féodal et raconte les Croisades. Nous ne connaissons guère celles-ci que par les récits d'hagiographes ou de pieux écrivains : *Gesta Dei per Francos*. Il est d'autant plus intéressant de les entendre exposer et expliquer du point de vue rationaliste, comme fait M. Seignobos.

Ses goûts ne le portaient point vers les recherches spéciales d'érudition, comme la plupart de ses collègues, mais vers l'étude de l'histoire générale. En même temps, une évolution s'était faite en lui, qui devait le détourner à jamais des travaux de détail. Fustel de Coulanges lui avait appris que l'histoire ne sert à rien. Doué d'un esprit à la fois philosophique et positif, M. Seignobos n'a pu se résoudre à exercer un métier aussi superflu ; il a voulu se persuader que sa profession était « légitime ». S'il n'en était pas certain, on peut croire que M. Seignobos aurait cherché un autre emploi de son activité.

De l'utilité de l'histoire, la première explication qu'on puisse donner est qu'elle sert à faire comprendre le présent. Mais cette raison ne justifie guère que l'étude détaillée des tout derniers siècles. Il n'est pas besoin de connaître le *witangemot* anglo-saxon à qui veut se rendre un compte exact de l'Angleterre contemporaine, mais il est indispensable d'avoir étudié les grandes lois électorales des quatre-vingts dernières années. C'est parce qu'il le sentait que M. Seignobos, abandonnant le moyen âge, a d'abord écrit une *Histoire politique de l'Europe contemporaine* (2).

II

C'est à ce livre, en partie, que M. Seignobos doit le succès qu'il a rencontré auprès du public cosmopolite. L'histoire contemporaine, celle, semble-t-il, qui nous devrait le plus intéresser, est au contraire fort négligée, et pour beaucoup de raisons

(1) Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. II.
(2) Paris, Colin, 1897, in-8.

dont M. Seignobos a énuméré quelques-unes. L'abondance même des documents est un premier obstacle. On ne peut songer à les voir tous ni à faire de chacun la critique exacte. Les érudits, ne pouvant appliquer à cette période leurs méthodes habituelles, ont préféré n'y point toucher, réduisant le public à l'ignorer parce qu'on a, dit M. Seignobos, trop de moyens de la connaître. Mais si les documents sont nombreux, quelques-uns cependant des plus essentiels font défaut. Jusqu'à ces dernières années, le ministère des Affaires étrangères refusait toute communication de pièces postérieures à la Restauration. Il est des pays, la Russie, par exemple, où les difficultés sont encore plus grandes à écrire l'histoire contemporaine. Aussi est-ce souvent auprès de nos professeurs, eux-mêmes mal renseignés, que les Russes s'en informent.

Dans un volume gros de plus de 800 pages, M. Seignobos a présenté le récit des événements qui se sont passés en Europe de 1815 à nos jours. Lecture austère, assurément, et sans aucun charme, mais singulièrement instructive. Que savent, en France, les hommes même les plus cultivés de l'histoire du Danemark ou de la Norvège au XIXe siècle ? L'ouvrage de M. Seignobos nous apprend à la connaître et nous explique en même temps pourquoi nous avons pu l'ignorer si longtemps avec sérénité. S'il est honorable pour un pays d'avoir acquis de bonne heure un gouvernement représentatif, il n'est rien, par contre, d'aussi parfaitement insipide que l'histoire parlementaire. On suit sans intérêt les évolutions de ces partis qui se combattent ou se coalisent, de ces majorités qui deviennent des minorités, de ces groupes qui se nouent et se dénouent, de ces ministères qui tombent et se relèvent pour tomber encore. Nous préparons à nos petits-neveux une histoire d'un ennui mortel, à moins qu'ils ne possèdent des habitudes intellectuelles qui nous manquent encore. Pour nous, ce qui nous attire le plus souvent dans l'histoire parlementaire, ce sont les luttes de tribune, les discours, tout ce côté « littéraire » de la politique. C'est ce qui nous fait nous intéresser à l'histoire de la Restauration, de la Monarchie de Juillet, à celle même de l'Angleterre. Mais on n'a point le même plaisir à lire l'histoire de la Serbie, les orateurs en étant un peu moins connus. C'est la première remarque suggérée par la lecture du livre de M. Seignobos. Non qu'il n'ait fait effort

pour nous exposer clairement et nous expliquer, en les rattachant à des principes généraux, les oscillations de la politique intérieure des divers états européens ; il n'en reste pas moins vrai, en dépit de l'auteur et par la force, peut-être, de nos habitudes, que les chapitres où nous prenons le plus d'intérêt sont ceux précisément consacrés à des pays ou à des périodes qui n'ont pas d'institutions parlementaires, la Russie ou la France des premières années du second Empire. Or, ce sont ces pays et ces périodes que dédaigne M. Seignobos. A l'histoire du second Empire il ne donne que 15 pages. De sa brièveté sur la Russie il s'excuse, disant que l'histoire politique de ce pays « est surtout celle de la cour et du gouvernement, comme pour les monarchies du XVIIIe siècle », histoire pour nous en partie secrète.

N'exposant point les guerres, M. Seignobos s'est encore interdit un moyen d'intéresser son public. En quelques pages seulement, et avec une incuriosité visible, il a résumé l'histoire des relations extérieures. « Je me suis écarté, dit-il, de l'usage, traditionnel depuis les historiens antiques, de faire entrer dans l'histoire politique le récit des faits de guerre et des négociations diplomatiques. Ces détails, indispensables dans les histoires techniques de l'art militaire et de la diplomatie écrites pour les spécialistes, hommes de guerre et diplomates, m'ont semblé hors de place dans une histoire générale ; ils sont inutiles pour comprendre l'évolution politique. » M. Seignobos s'interdit pour les mêmes raisons d'exposer l'histoire de l'indépendance grecque, passant rapidement, comme il l'écrit, tous ces faits « très pittoresques, très épiques, très dramatiques, chantés par les plus grands poètes du siècle, mais de peu de portée politique ».

Ce n'est point non plus que M. Seignobos ait une conception générale et comme philosophique de l'histoire, à quoi on se puisse intéresser, soit qu'on l'admette, soit qu'on la discute. La théorie même du *progrès* lui semble « une hypothèse métaphysique ». Le nez de Cléopâtre, le grain de sable de Cromwell lui paraissent souvent la meilleure et plus plausible explication. M. Seignobos tient en histoire pour la théorie dite de *l'accident* (1). Il la formule expressément à la dernière page

(1) Ailleurs, M. Seignobos écrit : « Le coup de lance de Montgomery est cause de la mort de Henri II, et cette mort est cause de l'avènement des Guises au pou-

de son livre et en guise de conclusion. Trois événements, assure-t-il, dominent l'histoire du XIXe siècle : la Révolution de 1830, d'abord, « qui a détruit l'alliance de l'Europe contre la Révolution, implanté dans l'Ouest le régime parlementaire et préparé l'incubation des partis catholique et socialiste » ; la Révolution de 1848, ensuite, « qui a fait passer dans la pratique le suffrage universel, préparé l'unité nationale de l'Europe centrale, organisé les partis socialiste et catholique » ; la guerre de 1870, enfin, « qui a créé l'Empire Allemand, l'a rendu prépondérant en Europe, a détruit le pouvoir temporel du pape, a changé le caractère de la guerre et établi le régime de la paix armée ». Or, chacun de ces trois événements aurait pu tout aussi bien ne pas arriver. « La Révolution de 1830 a été l'œuvre d'un groupe de républicains obscurs servis par l'inexpérience de Charles X ; la Révolution de 48 l'œuvre de quelques agitateurs démocrates et socialistes aidés par le découragement subit de Louis-Philippe ; la guerre de 1870 l'œuvre personnelle de Bismarck préparée par la politique personnelle de Napoléon III. A ces trois faits imprévus, on n'aperçoit aucune cause générale dans l'état intellectuel, politique et économique du continent européen. Ce sont trois accidents qui ont déterminé l'évolution politique de l'Europe contemporaine. »

L'agrément du style ne relève pas ce livre, où manque l'intérêt que donne à l'histoire le récit d'événements pittoresques et l'exposé d'idées générales. M. Seignobos professe pour la « littérature » en histoire une violente répulsion. C'est un chapitre sur lequel il s'est exprimé souvent et avec toute la netteté désirable. L'histoire, à son gré, fut trop longtemps un *genre* littéraire, comme l'épître ou la satire. Elevée enfin à la dignité de science, après s'être dégagée peu à peu de la littérature, elle ne doit pas entretenir avec celle-ci plus de rapports que ne fait l'histoire naturelle, par exemple. Au XVIIIe siècle encore, Buffon pouvait faire à la fois œuvre de savant et d'écrivain ; dès les premières années du XIXe siècle, c'eût été impossible. Renan, de même, a écrit des livres d'histoire qui sont aussi des livres d'art : phénomène, assure M. Seignobos, qui, sans doute, ne se reproduira plus ; l'histoire proprement dite

voir, qui est cause du soulèvement du parti protestant. » — *Introduction aux Etudes historiques*, p. 258.

n'aura point de place dans l'histoire littéraire du xxe siècle. Aussi, dès aujourd'hui, a-t-il adopté pour ses livres « la forme d'un manuel de science ». Ennemi des métaphores « qui éblouissent sans éclairer », visant surtout à être compris et avec le moins d'effort, il a cherché toujours l'expression la plus brève et la plus simple, quelquefois même la plus familière. L'historien, a-t-il dit, ne doit jamais s'endimancher.

Et cependant, sans aucune prétention d'art, dépourvue d'idées générales, traitant d'un sujet qui intéresse difficilement, cette *Histoire Politique*, pour qui ne se laisse point rebuter ni dégoûter, est vraiment une œuvre curieuse et nouvelle. Des conclusions se dégagent et s'imposent au lecteur.

M. Seignobos a, en plusieurs endroits, admirablement montré pourquoi les émeutes, les révolutions qui naissent dans la rue et autour d'une barricade, si nombreuses dans la première moitié du xixe siècle, sont devenues impossibles aujourd'hui. La topographie même de Paris s'y oppose; elle facilita au contraire singulièrement la Révolution de 1830 et les émeutes des années qui suivirent. « Le Paris de ce temps, surtout les quartiers de l'Est, où opéraient les insurgés, était un labyrinthe de ruelles étroites et tortueuses ; on pouvait en quelques instants y construire, avec les pavés larges et lourds de ce temps, une barricade suffisante pour arrêter une troupe, et les officiers n'avaient aucune expérience de la guerre des rues. » Les grands travaux de l'Empire, à Paris, eurent, en partie, un but stratégique. On dégagea l'Hôtel de Ville, premier objectif des insurgés; par la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine, les garnisons de Vincennes et de Courbevoie pouvaient y atteindre rapidement. « Les vieux quartiers à barricades étaient démolis ou traversés par de larges boulevards sans pavés, ouverts à une charge de cavalerie ou à une décharge d'artillerie. Aucune insurrection ne pouvait plus lutter contre la garnison de Paris pourvue d'armes perfectionnées; la guerre des rues, qui avait fait jadis le succès du parti républicain, était devenue impraticable. » — « Une insurrection ne peut plus s'improviser avec des armes de rencontre ou en pillant des armuriers ; un combat n'est plus possible entre des fusils de chasse et des fusils de guerre; aucune barricade ne résisterait aux nouveaux canons. Ce n'est sûrement pas une simple coïncidence que les révolutions et les insurrections, si fréquentes en Eu-

rope jusqu'en 1848, aient entièrement cessé depuis la transformation des armes. Un socialiste allemand, Bebel, en a donné la raison (1890) : « J'ai déjà dit ce qu'il adviendrait d'une révolution faite au maximum par 200.000 individus, en ce temps de fusil à répétition et de canon Maxim ; nous serions tous fusillés misérablement comme de moineaux. » Il n'y a plus aucun moyen de renverser un gouvernement légal... » D'avance, M. Seignobos répondait à la question posée par *l'Action française* : Si le coup de force est possible ?

Comme aux émeutes, la perfection de l'armement a mis fin aux guerres dans l'Europe occidentale. Celle de 1870 a eu du moins cette conséquence heureuse. C'est parce qu'on a trop de moyens de la bien faire, et trop sérieusement, qu'on ne fait plus la guerre. Les gouvernements n'exposent pas de gaîté de cœur leurs armées à de pareils massacres. Ce ne sont plus d'ailleurs, en Occident, les souverains, mais les assemblées qui la décident. Au temps où les pauvres seuls servaient à l'armée, la bourgeoisie libérale, en France, était volontiers belliqueuse, rêvant guerres et conquêtes, parlant de « déchirer les odieux traités de 1815 » et de reprendre les « frontières naturelles », le Rhin et les Alpes. Il s'en fallut de peu, en 1840, au temps où M. Thiers était ministre, que la guerre n'éclatât. Mais depuis que les fils de la bourgeoisie sont astreints aux mêmes obligations militaires que les ouvriers, sans qu'aucun même de ceux-ci puisse y échapper par le tirage au sort désormais aboli, les assemblées sont d'une merveilleuse prudence de parole et d'action. Ce n'est certainement pas non plus une « simple coïncidence » si la fin des grandes guerres correspond à l'établissement du service militaire universel et obligatoire. Les exceptions que signale M. Seignobos confirment cette règle générale. En effet, « c'est en Orient seulement, dans les pays restés en dehors des conditions de la vie contemporaine, avec des souverains absolus et des armées mal exercées, qu'ont continué les guerres ».

Privée de « son seul procédé d'action efficace, le recours à la guerre », la diplomatie est devenue un jeu assez vain. Ce sont de stériles manifestations de sympathie ou d'antipathie, des groupements plus ou moins artificiels, élaborés soigneusement par les diplomates, et qui se font équilibre. Périodiquement, le bruit court d'une guerre prochaine et d'une conflagration

générale sans que jamais, depuis quarante ans, l'événement ait confirmé ces pronostics.

Impossibilité des révolutions par l'émeute, impossibilité des guerres dans l'Europe occidentale et vanité de la diplomatie, il suffirait que M. Seignobos ait mis en pleine lumière ces trois points pour assurer l'originalité de son livre. Mais on y trouve autre chose encore. Sur bien des faits il a modifié la doctrine traditionnelle. La petite note consacrée à cette fameuse dépêche d'Ems, dont on répète toujours, et sans preuve, que Bismark a *falsifié* le texte, en fournit un assez bon exemple. C'est enfin une page très forte, la meilleure peut-être de tout l'ouvrage, celle où M. Seignobos oppose l'un à l'autre le *gouvernement* et l'*administration* de la France contemporaine. Le gouvernement, issu du suffrage universel, est démocratique ; l'administration, héritière des traditions de l'ancienne monarchie, recrutant par cooptation un personnel aux fonctions viagères, indépendante de l'opinion, est autoritaire et hiérarchique. Les Français sont pour le gouvernement des électeurs qu'il faut satisfaire, pour les fonctionnaires des administrés « qu'il faut maintenir dans la soumission due aux règlements et à l'autorité ».

Ce n'est pas la seule fois que M. Seignobos a marqué une certaine appréhension de la tyrannie administrative. Individualiste et libéral, il est partisan d'un régime démocratique et laïque.

Il laisse transpirer, à plus d'un endroit, un anticléricalisme assez vif. Il écrira que l'érection d'une basilique à Montmartre, « au lieu où saint Ignace avait rassemblé ses premiers compagnons », est le « symbole de la prise de possession de Paris par les jésuites ». Il note qu'une apparition avait ordonné à Polignac de débarrasser la France des ennemis de l'intérieur et que don Carlos, en 1836, avait nommé la Vierge des Douleurs « généralissime des armées royales ». En Espagne surtout, M. Seignobos s'est donné carrière. Il y dépeint avec complaisance la *camarilla* dont s'entourait la reine Isabelle : « Le favori Marfori, le Père Cirile, franciscain devenu archevêque de Tolède, le Père Claret, ancien soldat devenu évêque, et la sœur Patrocinio, condamnée par les tribunaux pour avoir simulé les stigmates de la Passion. » En ces rares occasions seulement, le style de M. Seignobos s'égaie un peu. Il souriait, écrivant, à

propos du dogme de l'infaillibilité : « Le rapporteur, Mgr Pie, de Poitiers, conclut à la promulgation ; il apportait un argument nouveau : saint Pierre a été crucifié la tête en bas, sa tête portait le poids de tout le corps, de même le pape porte toute l'Eglise ; or, c'est celui qui porte qui est infaillible, non celui qui est porté. » Le chapitre consacré par M. Seignobos à l'Eglise et aux partis catholiques est, d'ailleurs, parmi les plus intéressants de son livre. Il y donne de larges extraits du *Syllabus* ou des décisions des conciles condamnant les idées modernes, et montre que Léon XIII, bien loin d'être aussi « avancé » qu'on l'a dit souvent, n'a fait, sur plus d'une question, que continuer Pie IX. Rappeler ces faits et la doctrine du Vatican, n'est-ce point, sous le pontificat de Pie X, faire comprendre le présent ?

III

Puisque raconter l'histoire contemporaine c'est faire œuvre utile et pratique, M. Seignobos aurait pu, en toute sécurité de conscience, s'y consacrer exclusivement. Pour beaucoup, M. Seignobos est seulement l'historien du XIX[e] siècle. Il a écrit, dans l'*Histoire générale*, un fort bon chapitre sur *la Révolution de 1848 et la réaction en France* (1) de 1848 à 1852, un autre, plus terne, comme il était fatal, sur *la Troisième République* (2).

Est-ce à dire que les travailleurs qui ont fait de siècles plus éloignés l'objet de leurs études ne soient pas d'une utilité plus grande à la cité que des montreurs d'ours ou des joueurs de boules ? M. Seignobos, pour l'honneur de la corporation, ne l'a pas voulu croire. L'histoire même de Séleucus II Callinicus peut être profitable si elle est écrite avec méthode. Théoricien de l'histoire, M. Seignobos a consacré une grande partie de son temps à poser les règles qu'on y doit suivre, à préciser les conditions qu'on y doit remplir pour faire œuvre vraiment scientifique. De bonne heure la Méthode l'a préoccupé. Dès 1887 il écrivait sur ce sujet un article dans la *Revue de Philosophie*. Ce fut longtemps l'objet de ses méditations. Après avoir professé un cours sur la matière, il a publié, en colla-

(1) Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. XI.
(2) *Ibid.*, t. XII.

boration avec M. Ch.-V. Langlois, une *Introduction aux Etudes historiques* (1).

Le titre semble annoncer un ouvrage spécial, d'un intérêt très restreint, d'une lecture malaisée, quelque chose comme un *Lehrbuch* ou un *Grundriss* allemand. Il n'en est rien. Le livre est accessible à tout le monde. Est-ce à M. Langlois ou à M. Seignobos qu'il le doit? Il se lit et se relit avec intérêt. Quiconque se plaît aux livres d'histoire ne peut être indifférent à la manière dont ils se font : c'est ce qu'on apprend ici.

Laissant à son collaborateur, ancien chartiste, érudit de métier en même temps qu'historien, le soin de tracer les règles de la critique externe, M. Seignobos s'est réservé la critique interne et la synthèse. M. Langlois montre comment on cherche les matériaux, M. Seignobos comment on les emploie. Sans entrer dans le détail de ce livre, dont toutes les pages sont intéressantes, on ne peut se défendre de présenter au moins l'une des conclusions auxquelles il aboutit. Episode de la grande controverse, assez vaine, au fond, mais toujours ouverte : L'histoire est-elle un art ou une science ?

Fustel de Coulanges avait comparé l'histoire à la chimie. L'historien, disait-il, n'a « d'autre ambition que de bien voir les faits et de les comprendre avec exactitude. Ce n'est pas dans son imagination ou dans sa logique qu'il les cherche ; il les cherche et les atteint par l'observation minutieuse des textes, comme le chimiste trouve les siens dans des expériences minutieusement conduites ». Qu'il y ait là une confusion, c'est ce que M. Seignobos a très bien vu. L'historien, au rebours du chimiste, n'observe absolument rien directement que du papier noirci. Les faits lui échappent; il ne connaît que des récits sur des faits. On pourrait dire, en exagérant à peine la pensée de M. Seignobos, que toute histoire est une histoire littéraire, à prendre le mot littérature au sens large. En effet, à part les cas, assez rares, où l'historien peut observer directement un objet ou un monument, le point de départ est, pour lui, toujours de l'écriture qu'il lui faut comprendre et interpréter. Aussi le raisonnement, la logique, en dépit qu'en ait Fustel de Coulanges, sont-ils essentiels, indispensables en histoire. C'est une « science » non objective, mais subjective et psychologique. D'où sa difficulté et son incertitude. « Des

(1) Paris, Hachette, 1897, in-16.

faits que nous n'avons pas vus décrits dans des termes qui ne permettent pas de nous les représenter exactement, voilà les données de l'histoire (1). »

Mais c'est précisément parce que l'histoire est une science minutieuse et difficile, parce qu'aucune n'exerce comme elle la critique et le jugement, qu'elle constitue pour l'esprit, pour celui des jeunes gens surtout, un excellent exercice et très hygiénique. Rien, assure-t-on, ne guérit mieux de la crédulité naturelle. Aussi lui faut-il faire dans l'enseignement supérieur la plus grande place. L'histoire est un instrument de culture : ainsi s'en trouve justifiée l'étude. Si M. Seignobos, professeur plus encore qu'historien, s'est occupé passionnément, comme il a fait, de la méthode historique dans l'enseignement supérieur, c'est qu'il a vu là un des moyens les plus assurés de « légitimer » l'histoire même des temps les plus reculés (2).

Elle est indispensable aussi à l'achèvement des sciences politiques et sociales. Autre solution du problème. Grâce à l'histoire, en effet, les phénomènes sociaux peuvent être étudiés non plus à l'état statique, mais en mouvement et dans l'ordre de leur développement chronologique. « Voilà pourquoi toutes les sciences de l'homme (linguistique, droit, science des religions, économie politique, etc.) ont pris en ce siècle la forme des sciences historiques. » Entre l'histoire et la sociologie, chacune ayant besoin de l'autre, c'est une alliance nécessaire et profitable aux deux parties. Mais l'éducation des sociologues n'est pas achevée : M. Seignobos, dans un cours professé, en 1901, au Collège libre des sciences sociales, a essayé de leur montrer comment on pouvait adapter la méthode historique à la sociologie (3). Elle lui est nécessaire, non seulement parce qu'une étude sociale, pour être complète, doit comprendre celle d'une évolution, c'est-à-dire d'un passé, d'une histoire, mais aussi parce que les matériaux des sciences sociales, même lorsqu'il s'agit de faits contemporains, ne sont pas des observations scientifiques, mais des documents analogues à ceux dont on se sert en histoire et soumis comme eux à la critique. Il ne suffit pas au sociologue de pratiquer

(1) *Op. cit.*, p. 190.
(2) Cf. *le Régime de l'Enseignement supérieur des Lettres ; analyse et critique.* Paris, Colin, 1904, in-8.
(3) *La Méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, Alcan, 1901, in-8.

la méthode ; il doit savoir ce qui, des lois ou des religions du passé, par exemple, a influé sur les faits sociaux : le porc et l'eau-de-vie n'ont pas la même valeur dans les pays où la religion interdit ces aliments ; s'il peut ignorer la biographie de Napoléon, il est tenu de connaître le Blocus Continental.

Si M. Seignobos croit, avec tous les auteurs, à l'influence des événements historiques sur les phénomènes économiques, il n'est point de ceux, au contraire, qui expliquent les faits historiques par des influences économiques. L'interprétation *matérialiste* ou économique de l'histoire, imaginée d'abord, semble-t-il, par Saint-Simon, reprise par Karl Marx et ses disciples, est une erreur à son sens ; la démonstration qu'il en donne paraît convaincante.

IV

Instrument de culture pour les étudiants de l'enseignement supérieur qui s'y exercent et font, sous les maîtres, l'apprentissage de la science, l'histoire l'est aussi pour les élèves de l'enseignement secondaire. Longtemps elle fut enseignée aux lycéens sans qu'on sût précisément pourquoi. Un honnête homme était tenu de connaître du passé un certain nombre de faits ; mais la liste, à la vérité, en était fort incertaine et dressée sans méthode aucune. A la question ainsi posée : Pourquoi enseigner l'histoire aux élèves ? M. Seignobos répond : Parce qu'elle sert à leur éducation politique.

Par l'histoire ils apprendront ce qu'est une société, un peuple, un parlement, une armée, un gouvernement. Sans doute, ces notions, ils les pourraient acquérir par l'examen non des sociétés mortes, mais des sociétés actuelles et vivantes. On concevrait, écrit M. Seignobos, qu'on leur montrât la vie actuelle de la France et même qu'on les fît voyager au dehors : « La connaissance serait plus directe et l'impression bien plus forte... Mais cette méthode, qui serait logiquement plus rationnelle, exigerait un déplacement continuel et des visites en des lieux variés où il ne serait guère commode de mener l'élève, des salles d'assemblée, des cours, des cabinets de prince, des lieux d'exécution, chez des civilisés, chez des barbares et même sur des champs de bataille (1). » Concédons à M. Sei-

(1) *L'Enseignement de l'histoire comme instrument d'éducation politique*, dans les *Conférences du musée pédagogique*, Paris, Imprimer e Nationale, 1907, in-16, pp. 8-9.

gnobos qu'il ne serait « guère commode », en effet, de mener l'élève dans tous ces lieux. L'histoire y supplée.

Elle donne en même temps le sens de la diversité. Elle montre que les sociétés, loin d'être immobiles et figées, sont en perpétuelle évolution. Elle familiarise l'élève « avec l'idée de la transformation continuelle des choses humaines, elle le garantit de la frayeur irraisonnée des changements sociaux ... » Habitué à voir des révolutions dans le passé, il ne s'effraiera point outre mesure de celles qu'il verra se préparer sous ses yeux. Connaissant par l'histoire le mécanisme d'une société, il n'y verra plus, comme Rousseau, un chaos incohérent, ou, comme Taine, « un arrangement mystérieux et providentiel » auquel il se faut bien garder de rien changer. Il comprendra quelle erreur c'est de comparer une société à un édifice dont on peut dire, s'il penche, qu'il va s'écrouler. Les pays les plus prospères aujourd'hui ne sont-ils pas ceux qui ont subi quelques révolutions depuis le XVIIe siècle? Cela seul suffit à guérir l'élève « du conservatisme opiniâtre à la façon des tories anglais ».

Enfin, même dans l'enseignement secondaire, l'histoire peut rendre un service analogue à celui qu'en attendent les professeurs de Faculté. On ne la peut point exposer aux enfants sans leur raconter des légendes, Thésée, le Minotaure et Romulus enlevé au ciel. Par là, sans aucun terme technique, on leur montre ce qu'est la critique. Ils comprennent qu'un récit peut être imprimé et cependant fabuleux; que, sur un même fait, il peut exister deux récits contradictoires dont l'un, par conséquent, est nécessairement faux... Toutes habitudes qu'il est bon de faire prendre à des gens qui, plus tard, se formeront une opinion dans les journaux.

A cette conception nouvelle de l'histoire devait correspondre une pédagogie historique nouvelle. On en trouve l'expression dans le programme de 1902, inspiré des idées de M. Seignobos. Il a déclaré qu'un des grands bonheurs de sa vie était d'avoir contribué à cette transformation (1).

L'histoire, jusqu'à cette date, et telle que nous l'avons tous apprise, était un exercice machinal. L'élève écrivait un résumé sous la dictée du maître, prenait des notes, toujours fort mal, pendant qu'on lui faisait un cours, apprenait des leçons qu'il

(1) *L'Histoire dans l'enseignement secondaire*, Paris, Colin, 1906, in-16.

récitait par cœur. Sa mémoire était toujours en jeu, son intelligence jamais. Il n'avait point d'occasions à la faire travailler ni à procéder seul à des applications pratiques. Il n'y avait point, en histoire, d'exercices analogues aux thèmes et aux versions pour les langues, aux problèmes pour les mathématiques. Les recueils entre les mains des élèves, — mementos, précis, manuels ou cours d'histoire, — ne leur offraient guère que des séries de noms propres ou de dates, des mots et non des faits. On leur donnait des résultats, des conclusions sans leur montrer par quels procédés ils étaient obtenus, sur quoi elles s'appuyaient. D'autres livres, écrits cependant pour eux, leur étaient, assure M. Seignobos, incompréhensibles. C'était la matière même de l'histoire qui manquait. Le professeur d'histoire était dans la situation d'un professeur de latin qui n'aurait ni textes ni dictionnaires. M. Seignobos a eu l'ambition, il dit même « l'audace », de faire « un recueil de matériaux historiques pour les exercices historiques des élèves, comme un dictionnaire est un recueil de matériaux linguistiques pour les exercices de traduction ; sauf que les faits y sont rangés, non par ordre alphabétique, mais dans les cadres naturels de l'histoire, suivant l'ordre des pays et des temps ».

A la première lecture, ces livres (1), qui d'ailleurs ne sont pas faits pour nous, ne laissent pas de produire une impression désagréable. Point de composition ni de transitions. Les récits sont juxtaposés, comme il convient dans un dictionnaire. Toutes les abstractions et toutes les métaphores sont soigneusement expulsées, celles mêmes auxquelles nous sommes tellement habitués que nous n'y prenons plus garde, — le Sénat, la Royauté, l'Eglise, — les plus dangereuses, puisque ce sont des abstractions personnifiées et presque des entités scolastiques. M. Seignobos n'emploie jamais que des mots concrets : les sénateurs, le roi, les prêtres. Ces changements, qui semblent médiocres, peut-être, mais qui sont cependant considérables, le style, d'une simplicité enfantine voulue, les illustrations mêmes, qui n'ont plus rien de com-

(1) M. Seignobos s'était d'abord fait la main en écrivant, sur le plan de l'ancien programme, des histoires « narratives et descriptives » de l'Orient, de la Grèce et de Rome. — Depuis il a écrit, conformément au nouveau programme, neuf manuels pour les deux « cycles ». M. Métin a collaboré au volume destiné à la classe de 1re. — M. Seignobos a également donné des livres d'histoire pour l'enseignement primaire. Tous ces ouvrages ont été édités par Armand Colin.

mun avec celles dont *s'ornaient* nos livres scolaires, vignettes explicatives et non plus « œuvres d'art », tout cela nous déroute. Des hommes habitués à l'enseignement secondaire ont eu une minute d'effarement : tous n'en sont pas encore remis.

L'absence de souci littéraire est ce qui les choque le plus. Mais M. Seignobos est convaincu « que la révolution dans la conception et la méthode de l'histoire doit être accompagnée d'une révolution dans le style historique ». Bien informé des travaux d'Angleterre et d'Allemagne, il sait, qualités et défauts, comment s'est écrite l'histoire en Europe depuis plus d'un siècle. On trouve épars dans ses livres les linéaments d'une histoire de l'histoire ou, comme on dit, d'une histoire de l'historiographie : discipline d'un intérêt considérable et trop peu pratiquée en France. Aussi était-il le mieux qualifié pour tracer, dans la grande *Histoire de la langue et de la littérature française* publiée sous la direction de Petit de Julleville, le chapitre consacré aux historiens dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. Renan, Taine et Fustel de Coulanges y ont chacun une pleine étude.

Si son jugement sur Ernest Renan, malgré quelques réserves, est en somme favorable, il est curieux de noter que, dès 1899, bien avant l'apparition du livre de M. Aulard, alors que le culte de Taine était inébranlé et presque universel, M. Seignobos lui consacrait des pages infiniment dures : « Taine est probablement le plus inexact des historiens français du siècle. » « En voulant frapper fort, il a souvent frappé faux. Son œuvre historique est un monument puissant déjà à demi ruiné ; l'architecte, ignorant le métier de maçon, n'a pas su choisir des matériaux solides. » Tout le réquisitoire que dressera dans la suite M. Aulard est ici en substance.

Pour son vieux maître Fustel de Coulanges, M. Seignobos n'est point davantage indulgent. En Allemagne, on ne fait plus aucun cas de *la Cité antique*. Très circonspect vis-à-vis des modernes, Fustel était, pour toutes les affirmations des anciens, d'une crédulité singulière. « Un bon tiers de *la Cité antique* est rempli par des récits légendaires ou des fabrications de basse époque sur les révolutions des cités grecques et les troubles intérieurs de Rome... Il lui est même arrivé de décrire les sentiments des Romains du IV[e] siècle d'après les discours composés par Tite-Live et de chercher les pensées

de Clovis dans les paroles que lui prête Grégoire de Tours ». Les propos de Varron et de Verrius Flaccus lui sont textes d'évangile. Il a pris en bloc toute l'antiquité gréco-romaine. « La suite des temps s'est si complètement confondue que des usages cités dans les deux premiers livres pour prouver l'empire des croyances sur les âmes se trouvent exactement contemporains (v^e et ive siècles) des guerres civiles attribuées à la ruine de ces mêmes croyances. » M. Seignobos ne lui laisse même pas la gloire d'avoir été un admirable écrivain : l'exemple de Fustel lui sert à démontrer que les qualités requises chez un bon historien ne suffisent plus aujourd'hui à faire un artiste. Est-ce d'avoir été si chaudement adopté par l'Institut d'Action française, dont une chaire porte son nom, que Fustel de Coulanges doit cette mauvaise presse en Sorbonne ? Ne doutons point que quelque jeune universitaire, en province, ne travaille à faire sur Fustel un livre parallèle au *Taine historien de la Révolution française*, de M. Aulard.

Sans avoir montré tout ce que contiennent les livres de M. Seignobos, on pense en avoir donné ici une idée générale peut-être suffisante et impartiale. Il faudrait, à les discuter et à les juger, sans doute autant de place. Ce n'est point notre affaire. Mais à supposer même qu'on n'admît point, comme il est possible, telle des idées de M. Seignobos sur l'histoire contemporaine, qu'on trouvât superflues et procédant trop de La Palice certaines de ses théories sur la méthode, qu'on estimât tendancieuse au premier chef sa conception de la pédagogie historique ou discutables ses idées sur la manière d'écrire l'histoire, on ne peut que respecter l'effort d'un homme qui a toujours eu le plus scrupuleux souci du vrai et presque la hantise du pratique et de l'utile. Point dilettante le moins du monde, c'est un des rares professeurs de Sorbonne qui jamais, musique ou peinture, ne se sont occupés d'art. Parlant mal, il lui manque les qualités de charme et de gaîté heureuse dans l'expression qui sont traditionnelles chez nous. La littérature qu'il méprise s'est vengée. D'en trop manquer il doit de n'avoir pas, auprès du public lettré de France, ami ou ennemi, tout l'accès qu'il mérite.

PIERRE LEGUAY.



HENRI BAÜER

LES LIMITES DE LA POÉSIE LIBRE

LE RYTHME ET LE MÈTRE SELON LA LINGUISTIQUE

Les poètes et les professeurs d'esthétique ont écrit sur le rythme les plus étranges choses. Les uns, le confondant avec un mètre confus, l'ont défini comme « s'appliquant à toute cadence poétique ». Les autres, se contentant de définitions plus vagues encore, l'ont dénommé : « l'âme de la poésie », « la musique du vers », « cette chose mystérieuse », « cette qualité indéfinissable de la poésie », etc... Le plus grand nombre sans doute s'est contenté, sans tant de préoccupations, d'ignorer le rythme, en ruminant ses douze pieds.

Les Symbolistes, qui firent les plus nobles efforts — efforts qui sont à continuer — pour la conquête de la liberté poétique, tentèrent une détermination plus profonde du rythme : mais l'un de leurs maîtres, Stéphane Mallarmé, ne parvint qu'à confondre la poésie et la prose : « Le vers est partout dans la langue où il y a rythme... Dans le genre appelé prose, il y a des vers, quelquefois admirables, de tous rythmes. Mais en vérité il n'y a pas de prose; il y a l'alphabet, et puis des vers plus ou moins serrés, plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification. »

On ne pouvait faire une confusion plus complète entre la prose et la poésie. Et il faut bien dire qu'on reviendra toujours à cette confusion tant qu'on s'obstinera à ignorer le « mètre organisé » et le véritable rythme, qui est créé par un accent spécial à la poésie.

C'est cette même confusion, qui a fait écrire à une infinité de bons esprits que certaines proses, comme celles de Fénelon et de Chateaubriand, avaient leurs rythmes. La prose n'a pas, et ne peut pas avoir de rythme, comme la Linguistique va nous le démontrer. Lorsque la prose possède un accent organisé, c'est un accent oratoire, fort différent, comme nous le verrons, de l'accent poétique, générateur du rythme. La prose n'a pas davantage de « mètre organisé », c'est-à-dire de nombres de syllabes qui soient constamment en rapports harmoniques.

Et, pour revenir aux Symbolistes, ils firent par un de leurs innovateurs et de leurs plus remarquables théoriciens, Gustave Kahn, une autre grande confusion entre la forme prosodique et la pensée : « Qu'est-ce qu'un vers? écrit Gustave Kahn. C'est un arrêt simultané de la pensée... » C'est-à-dire que le vers s'arrête avec la proposition logique ou avec une partie bien définie de cette proposition.

Or, dans la philosophie, ou le style de la connaissance, la forme est absolument déterminée, c'est le Syllogisme, dont les propositions s'enchaînent rationnellement. Dans ces propositions, chaque mot a sa place aussi absolument déterminée; et chacun de ces mots, sujet, verbe, substantif ou épithète est propre, c'est-à-dire qu'il ne peut être remplacé par aucun autre. L'intelligence domine par ses accents spéciaux, et principalement par l'accent tonique, le Syllogisme tout entier, où il n'y a plus place pour les accents et les formes poétiques.

Ce qu'avait senti profondément Gustave Kahn, c'est que l'intelligence, tant par la construction que par ses accents particuliers, domine la langue française, qu'elle s'assujettit même l'accent poétique — lequel est ordinairement attiré par l'accent tonique. — Mais il ne s'ensuit aucunement qu'elle fasse disparaître l'accent et les formes poétiques, l'accent et les formes du sentiment.

M. Francis Vielé-Griffin, dans la préface de *Joies*, ne parvenait pas à une définition plus réelle du rythme, qu'il abandonnait entièrement à l'individu : « ...Désormais comme toujours, écrivait-il, mais consciemment libre, cette fois, le poète obéira au rythme personnel, auquel il doit d'être, sans que M. de Banville ou tout autre « législateur du Parnasse » ait à intervenir... »

Henri de Régnier, tout en sentant que l'élément essentiel dans la poésie, c'est plus encore le rythme que le mètre, ne craignait pas de séparer ces deux éléments inséparables. Il répondait à « l'Enquête de *l'Echo de Paris* » :

« La liberté la plus grande : qu'importe le nombre du vers, si le rythme est beau ? L'usage de l'alexandrin classique suivant les besoins... »

Et il fallait Remy de Gourmont, analyste subtil et magistral, pour apporter à la définition du rythme un élément décisif : « Le rythme du vers, écrit-il dans son *Livre des Mas-*

ques, est indépendant de la phrase grammaticale ; il place ses temps forts sur des *sons* et non sur des *sens*. »

Tout le problème du rythme, l'élément vital de la poésie, en effet, est là.

§

Il faut remonter à l'époque purement sentimentale de l'humanité et du langage, aux Grecs antiques, pour retrouver le rythme dans toute sa force et toute sa pureté.

Sur cette terre et dans cette langue qui furent plastiques par excellence, le rythme, qui n'était qu'en virtualité dans le sanscrit et l'hébreu, éclot tout à coup, comme une magnifique expression de l'âme grecque, par la création, la succession et l'organisation de l'accent fort ou « thésis ».

Benlœw, dans sa savante « Accentuation des langues indo-européennes », définit très clairement le rythme : « Le mètre, écrit-il, est une succession déterminée de longues et de brèves...Le rythme est une succession déterminée de thésis et d'arsis ou de syllabes fortes et de syllabes faibles. Il fixe l'ordre des valeurs prosodiques, le mouvement du mètre, il l'organise, il lui confère la qualité qui lui manquait. »

Or, quelle que soit la profonde différence des deux langues, le mètre et le rythme grecs, avec leurs éléments essentiels profondément modifiés, existent encore dans la poésie française. Et ce sont ces éléments mêmes qui font la poésie.

La poésie, en effet, est dans le temps. La création comme la diction du vers se font dans l'unité vivante du temps, c'est-à-dire dans le temps d'un mouvement respiratoire complet.

Certes ! notre langue, dominée par l'intelligence, ne supporte plus la création, par le génie poétique, de longues et de brèves qui soient entre elles en des rapports simples de durée. Mais sur nos syllabes moyennes ou brèves (1) — et longues — celles qui supportent la tonique, la poésie peut encore apporter son accent particulier, sa thésis, qui renforce et allonge ces syllabes. Ainsi, dans ces vers de Raccine, l'accent poétique tombe sur les syllabes soulignées :

De cette *nuit*, Phé*nice*, as-tu *vu* la Splen*deur* ?
Tes *yeux* ne sont-ils *pas* tout *pleins* de sa gran*deur* ?

Toutefois, ces syllabes n'ayant pas entre elles de rapports

(1) Les très brèves, celles qui se terminent par un e muet, ne peuvent supporter l'accent poétique.

de temps déterminés, on peut dire que dans la poésie française la véritable unité de mesure prosodique, c'est l'ensemble même du vers, unité essentiellement vivante, physiologique, puisque c'est le temps d'un mouvement respiratoire complet pendant lequel le vers est dit.

Mais quel est le vers-type, le vers normal base de la poésie française ? Une grande majorité des poètes, par l'emploi qu'ils en ont fait, ont pensé que ce module était le vers de 12 pieds.

Il faut bien reconnaître que l'alexandrin, par son temps de prononciation, qui est d'un peu plus de 4 secondes (1) rentre bien dans la respiration normale, qui est de 14 à 18 mouvements par minute, soit 4″28 à 3″33 par mouvement respiratoire (2).

Mais il faut aussi admettre que le vers de dix pieds, avec son temps moyen de 3″42, reste dans les limites de la respiration normale, donc est une des normales de notre poésie.

On en pourrait dire autant du vers de 11 pieds, avec son temps moyen de 3″77, si son nombre premier n'empêchait tout rapport harmonique avec les vers d'autres nombres (3).

Et pour revenir aux deux normales françaises usuelles, l'alexandrin et le décapode, on doit ajouter que le temps de la respiration peut être allongé ou abrégé ; mais pour toutes les raisons physiologiques qu'il est inutile de rapporter ici — et parce que les mouvements respiratoires sont liés physiologiquement à ceux du cœur — cet allongement ou cette abréviation ne peuvent être soutenus longuement, et ils le peuvent d'autant moins qu'ils sont plus éloignés du temps normal.

De ces diverses considérations, on déduit la règle générale suivante :

(1) Des expériences de diction nous ont donné les temps suivants pour la diction normale des poèmes correspondants : « Don Juan » (Baudelaire) 20 vers, en 80″. — « La Bohémienne » (Baud.,) 14 vers, en 57″. — « La Vie antérieure » (Baud.), 14 vers, en 56″. — « Le Voyage » (Baud.), 144 vers, en 588″. — « Ah ! Cruel »... (Phèdre, Racine), 18 vers, en 75″. — « Oui, prince »... (Phèdre), 11 vers en 45″. — « Green » (Verlaine), 12 vers, en 52″. — « Songe d'Athalie », 7 vers, en 31″. — « Mon père » (Hugo), 12 vers, en 52″. Ce qui donne un total de 252 vers en 1306″, soit, en moyenne, un vers en 4″11.

Ce temps nous donne, pour un pied moyen, 0′ 34″25, résultat très proche de celui obtenu par l'abbé Rousselot, Collège de France, avec son enregistreur : 0″36 par syllabe tonique moyenne.

(2) Dans le sanscrit, c'est-à-dire chez les premiers Aryens, hommes à la respiration plus lente, plus puissante, le vers normal était de seize syllabes. C'est une indication pour les physiologistes.

(3) Ce qui, à cause du rythme, n'interdit pas entièrement son emploi.

Dans la poésie française, autour des deux mètres normaux — alexandrin et décapode — tous les autres mètres sont possibles ; mais ils ne peuvent être soutenus qu'à la condition que des vers brefs compensent des vers longs, ou inversement.

Quant à la suite et à l'organisation de ces vers brefs et longs, elles sont régies par les lois générales de l'harmonie, les vers les plus harmonieux étant ceux qui sont dans les rapports les plus simples avec l'unité.

La réunion des conditions physiologiques et des règles harmoniques donne pour les vers les plus harmonieux autour de l'alexandrin, par exemple : 6 pieds (rapport 1 : 2), 8 pieds (2 : 3), 16 pieds (4 : 3), 9 pieds (3 : 4), 15 pieds (5 : 4), 10 pieds (5 : 6) — n'oublions pas que le décapode forme une autre normale — 14 pieds (7 : 6), etc. (1)...

Quant à la succession des vers de différents nombres, elle est régie par les mêmes lois générales de l'harmonie. Ainsi un vers de 10 pieds (normale 12) suivant un vers de 8 pieds est avec celui-ci dans le même rapport (4 : 5) qu'un vers de 15 pieds suivant un vers de 12, avec cette correction constante, découlant de la règle générale énoncée précédemment, qu'en *rapports identiques les suites les plus harmonieuses sont celles dont l'un des éléments se trouve dans le rapport le plus simple avec la normale choisie par le poète* (2).

§

Le mètre n'est en quelque sorte que la forme extérieure, l'enveloppe du vers. Sa qualité intérieure, essentielle, c'est le rythme, c'est-à-dire, dans le français moderne, l'ordre de succession des faibles, des moyennes et des fortes.

Or, cet ordre n'existe, et ne peut exister, que par un accent particulier à la poésie, la thésis, que nous avons trouvée à l'état rudimentaire dans la poésie de toutes les langues, où l'accent final du vers n'est en réalité qu'une thésis particulièrement forte. Seul, à l'origine de la poésie, l'accent fort final était déjà la virtualité du rythme. Il faut d'ailleurs remarquer que l'accent final fait l'unité concrète, vivante, du vers,

(1) Il est bien évident que ces déductions ne sont que théoriques et qu'elles ne prétendent pas indiquer au poète l'emploi des différents vers, selon les besoins des sentiments à exprimer. Elles seront d'ailleurs modifiées profondément par l'introduction du rythme, comme nous l'allons voir.

(2) Cette normale se dénonce par son emploi plus fréquent dans le poème.

puisqu'il achève à la fois le mètre et le rythme, en les réunissant en lui (1).

Nous avons retrouvé la thésis à l'état développé dans le grec et d'une manière très apparente dans le français dès les poètes de la Pléiade (2).

Mais le rythme n'a pas seulement une base théorique et traditionnelle ; il a une base physiologique, vivante. Comme le mètre est lié indissolublement au mouvement respiratoire, le rythme est lié au mouvement du cœur, qui est avec le premier dans le rapport d'environ 4 à 1. L'accent poétique normal se produit comme les pulsations du cœur, c'est-à-dire quatre fois, dans un temps de respiration, dans le vers normal de douze pieds :

> L'au*r*ore se le*vait*, la *mer* battait la *pla*ge,
> Ain*si* parla Sap*ho* de*bout* sur le *rivage*...

On ne saurait donc trop répéter que ce fut une intuition profonde, et d'ailleurs constante, que celle qui rattache la poésie aux mouvements de la respiration (inspiration) et du cœur. C'est bien, on le voit, par le cœur que l'homme est poète. Le rythme est surtout une extériorisation sensible du cœur, comme le mètre est une extériorisation sensible de la respiration.

Le cœur et la respiration étant, d'ailleurs, soustraits physiologiquement à la volonté de l'homme, le poète n'est pas seulement poète d'une manière gracieuse, mais nécessaire et comme fatale. Tous ses efforts ici ne peuvent tendre qu'à dominer cette fatalité par l'intelligence.

Et pour revenir à l'accent poétique, comme il est nécessaire que les syllabes qui le reçoivent soient déjà fortes pour pouvoir le supporter, on peut poser cette règle générale : *Les thésis se portent naturellement sur les fortes, c'est-à-dire sur les syllabes toniques. Les faibles (muettes) ne peuvent supporter cet accent. Les moyennes ne peuvent le recevoir que par*

(1) Et c'est pourquoi l'accent final ne peut être affaibli par l'enjambement. Un vers de 12 pieds enjambé de 4 pieds, par exemple, est en réalité un vers de seize pieds mal construit.

(2) Robert de Souza, qui a fait, dans le domaine de la poésie, de remarquables efforts d'analyse (*le Rythme poétique. Où nous en sommes, etc...*) a fort bien senti toute la valeur de l'accent, base du rythme. C'est ainsi qu'il écrit : « Le vers libre restitue à l'accent, base constitutive originelle de notre vers, où la syllabe n'a qu'un rôle d'impersonnelle unité, la force expressive dont cette syllabation et les césures mécaniques la dépouillent. » (*Où nous en sommes*, p. 57.)

la volonté expresse du poète de les relever. Tels sont *pas* et *fait* (moyennes) dans les exemples suivants :

> Et *toi*, ne veux-tu *pas*, voyag*eu*se indo*len*te....
> (ALF. DE VIGNY)

> Et qui n'*est*, chaque *fois*, ni tout à *fait* la *même*,
> Ni tout à *fait* une *au*tre....
> (P. VERLAINE)

Les thésis, succédant aux faibles ou moyennes, tendent à se répéter selon des figures déterminées, comme les figures poétiques grecques. Ce qui n'est d'ailleurs qu'une conséquence de la loi biologique du moindre effort. *En français, les thésis se portent toujours sur la dernière syllabe de la figure poétique, sauf lorsque cette syllabe est très faible (muette)*, comme *que* dans l'exemple suivant :

> (o o o —) (o —) (o o — o) (o —)
> Le soir tombait, un soir équivoque d'automne...
> (P. VERLAINE)

Le vers normal de douze pieds comprenant normalement quatre thésis, c'est-à-dire quatre figures, *la figure prosodique normale est formée de deux moyennes ou faibles suivies d'une forte*, soit (°° —) comme dans les vers suivants :

> (o o —) (o o —) (o o —) (o o —)
> Son regard est pareil au regard des statues
> (P. VERLAINE)

> (o o —) (o o —) (o o —) (o o —)
> Et sortit, souriante, et les yeux insensés...
> (F. DARGET.)

Le domaine de la poésie, comme tous ceux de l'esprit, étant essentiellement le domaine de la liberté, autour de la figure prosodique normale, toutes les figures sont possibles, sauf les limites déjà posées et les limites suivantes :

Deux accents prosodiques ne peuvent se suivre.

L'accent étant un effort à la fois physiologique et intellectuel ne peut se répéter sans être suivi au moins d'une moyenne qui sépare les deux accents et les rend distincts. Quicherat a justement posé ce principe général dans ses « Mélanges de philologie classique ». Il en donne ces exemples sur lesquels il n'est pas nécessaire d'insister :

> Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas...
>
> Il fera demain jour, et la nuit porte avis.
> (P. CORNEILLE)

Comme conséquence de ce principe général, la figure prosodique minimum est la figure de deux syllabes (o —) :

(o —) (o o o —) (o o o —) (o —)
O toi qui fus l'enfant que sa jeunesse a fui...
(H. DE RÉGNIER)

La figure formée d'une seule forte est absolument exceptionnelle. Elle ne peut d'ailleurs exister, selon le principe des deux accents, qu'au commencement d'un vers :

(—) (o o o —) (o —) (o o o —)
Où, sur le mont Sina, la loi nous fut donnée...
(RACINE)

La formation des figures prosodiques reposant sur les mouvements du cœur — qui n'obéit pas à la volonté, et d'une manière beaucoup plus rigide que la respiration — de même que les figures ne peuvent se simplifier qu'exceptionnellement, elles ne peuvent se compliquer jusqu'à cinq pieds, comme dans l'exemple précédent qu'aussi exceptionnellement. Quant à la figure de six pieds, ce serait une double normale avec une seule forte, c'est-à-dire une figure poétique réelle, précédée ou suivie d'une partie sans accent, donc sans rythme, donc non poétique. Les méchants poètes font beaucoup de ces figures sans rythme.

§

Dans les limites du mètre, qui ont été posées précédemment, et dans celles du rythme, qui viennent d'être énoncées, selon le principe de liberté qui régit les domaines de l'esprit, toutes les combinaisons de figures, à l'intérieur des vers, sont possibles :

(o o o —) (o —) (o —) (o — (o —)
Et, pour sa voix lointaine, et calme, et grave, elle a
(o o o —) (o o — o) (o o o —)
L'inflexion des voix chères qui se sont tues...
(P. VERLAINE)

On remarquera que le premier vers composé de cinq figures est compensé par le second qui n'en a que trois.

Dans le vers même, les combinaisons les plus harmonieuses sont évidemment les combinaisons équilibrées :

Par répétition :

(o o — o) (o —) (o o — o) (o —)
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse...
(BAUDELAIRE)

Par symétrie :

(o —) (o o o o —) (o o o —) (o —)
Descends, fière amoureuse, avec le bruit des flots !
(F. DARGET)

Par masse :

(—) (o o —) (o —) (o o — o) (o —)
Vous, ô mes sœurs, je vois vos mémoires perdues...
(H. DE RÉGNIER)

Les deux premières figures, quoi que moins longues, équilibrent les deux dernières, à cause de la force du sentiment, donc des accents, qui se posent sur elles.

L'intensité compense ici la durée. C'est un équilibre de totalité, de masse. Même équilibre dans les vers suivants :

En allant vers la ville où le pavé des places
(—) (o o o o —) (o o —) (o o o o —)
Vibre au soir rose et bleu / d'un silence de danses lassées.
(H. DE RÉGNIER)

(o o o —) (o —) (o o —) (o o o —)
De hauts palais d'or fauve / et des flèches de cathédrales.

Cet équilibre de masse — qui a reçu de nombreuses applications en peinture, en sculpture, en décoration, dans ce qu'on a nommé « l'art nouveau » — est l'équilibre le plus profond de l'art, le plus apte à exprimer l'intériorité du sentiment, donc de la poésie moderne. Les combinaisons sont susceptibles d'une nouvelle et très grande beauté.

Quant au nombre des figures que peut contenir un vers, nous allons tenter d'en montrer les limites nouvelles, selon le rythme, qui, comme nous l'avons dit, vient limiter la forme un peu vide du mètre. Si, en effet, la respiration, base du mètre, est plus ou moins extensible, les mouvements du cœur, base du rythme, sont beaucoup plus rigides. Or, par la réaction physiologique qu'on connaît, tout ce qui trouble la respiration tend à troubler les mouvements du cœur, lequel réagit immédiatement. Le rythme apporte donc de nouvelles limites au mètre.

Nous avons vu que le vers normal contient normalement quatre fortes, et par suite quatre figures prosodiques :

(o — o) (o o —) (o o —) (o o —)
Chantonne lentement et très bas... Mon cœur pleure...
(G. KAHN)

(o o —) (o —) (o o —) (o —)
Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères...
(BAUDELAIRE)

(∠) (o—) (oo—) (o—)
Toi de rêve et de roses parée...
(F. VIELÉ-GRIFFIN)

(— o) (o —) (o —) (o —)
Race d'Abel, dors, bois et mange...
(BAUDELAIRE)

Mais *le vers ne peut avoir moins de trois fortes*, car s'il n'en avait que deux, il n'aurait plus que le contenu d'un demi-vers normal avec une double rime. C'est ainsi que les vers de six pieds qui terminent nombre de strophes sont, non pas des vers de six pieds, mais des demi-alexandrins. C'est encore ainsi que la plupart des vers de huit pieds de Lamartine ne sont que des demi-vers de seize pieds, écrits par erreur sur deux lignes. Ils n'ont, en effet, que deux fortes :

Et son *cœur*, qu'une lampe *éclaire*,
Réson*nait* comme un sanctu*aire*
Où reten*tit* l'hymne éter*nel*...
(LE PASSÉ)

Au contraire, ces vers M. F. Vielé-Griffin sont de vrais vers de huit pieds, avec trois fortes :

Je t'ai chanté, tout bas, ces choses,
Entre les blés, au mois des gerbes...

Tout vers devant avoir au moins trois fortes, il en découle que le vers de six pieds, qui, selon le mètre, apparaît dans un rapport simple avec l'alexandrin, ne peut plus avoir que cette forme unique (o — o — o —). Par conséquent, c'est un vers absolument exceptionnel, presque inusitable. Quant aux vers de moins de six pieds, ils ne peuvent satisfaire aux principes élémentaires du rythme. Ce ne sont point des vers. Ce ne sont que de simples jeux prosodiques.

D'autre part, le vers de trois figures étant fort usité, un autre vers ne peut contenir six figures, car il apparaîtrait comme un double vers. Un vers de seize pieds, par exemple, avec six fortes serait en réalité un double vers de huit pieds avec une seule rime. Donc, un vers ne peut contenir plus de cinq figures, cinq fortes. Il faut d'ailleurs remarquer que l'al-

longement du vers tend à faire allonger les composantes rythmiques :

(o o — o) (o o o —) (o o — o) (o o o —)
Et si tendres avec leurs voix de colombes indicatrices...
(H. DE RÉGNIER)

Mais si ce vers de seize pieds se compose très harmonieusement avec 4 figures (nombre normal) de 4 pieds, on obtiendrait des vers harmonieux de quinze pieds avec 5 figures de 3 pieds (figures normales). Et d'une manière générale, comme la mesure et le rythme sont les seuls éléments essentiels de la poésie, éléments qui ne subsistent véritablement que par leurs normales, on doit dire que *si le poète s'écarte de la norme de mesure, il doit se rapprocher de la norme de rythme* (1), *et réciproquement ;* soit par l'emploi de figures normales — figures de trois pieds, — soit par l'emploi du nombre normal de figures — 4 figures.

La liaison intime et concrète des deux génératrices de la poésie, qui se soutiennent toujours l'une l'autre, se retrouve encore, plus efficiente s'il est possible, dans le passage des vers aux suivants, dans la composition poétique.

Comme dans la peinture, où les plus grandes difficultés ne viennent pas de l'établissement des plans successifs, mais de leur liaison, des « passages » de l'un à l'autre, dans la poésie, au moins dans la poésie libre, vivante, les plus grands obstacles viennent des passages.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter aux vers de même nombre, qui se suivent comme des moutons, et où la suite des figures prosodiques est pour ainsi dire indifférente, ou tout au moins très simple.

Au contraire, lorsque le nombre change, le rythme doit venir fortifier la poésie, faciliter le passage, par l'identité de la dernière figure du vers et de la première du vers suivant, ou par les rapports harmonieux de ces deux figures, comme dans les exemples suivants :

Si l'on te disait : maître !
(o —)
Le jour se lève

(1) Il faut encore remarquer ici que la norme absolue, c'est la norme de rythme (o o —) qui correspond aux pulsations du cœur, et qui, par cela même, est la norme la plus involontaire, la plus rigide.

(o —)
Voici une aube encore la même pâle...
(F. VIELÉ-GRIFFIN)

(o —)
Elles erraient, sentant trembler leurs ailes,
(— o)
Noces d'argent...
(F. DARGET)

(o o o —)
Un songe de beauté s'accroît dans les cœurs purs
(o o o —)
Ainsi qu'on voit, le soir venu...

Cette identité des figures de passage s'applique évidemment aux passages des alexandrins où l'on emploie des figures de nombres différents. Et d'une manière générale : *les rapports des figures de passage* (*rythme*) *doivent être d'autant plus simples que les rapports des vers* (*mesure*) *sont plus complexes*.

§

A la fin de cette étude, où sont déterminées les règles essentielles du mètre et du rythme libres, c'est-à-dire de la poésie, il nous faut répéter que la distinction qu'on peut faire entre le mètre et le rythme ne sont que des distinctions analytiques, qui n'existent pas dans la poésie vivante, où le rythme et la mesure ne vont jamais l'un sans l'autre, où ils se complètent, se compénètrent, et trouvent même leur unité expressive dans l'accent final, qui est à la fois l'achèvement du mètre et de la dernière figure rythmique.

Où cette unité essentielle — unité qui constitue absolument la poésie — manque, il n'y a plus de poésie, mais prose rythmée, prose simplement mesurée, ou prose plus ou moins bonne, comme on le voit dans tant de lignes de douze pieds qui prétendent abusivement être des vers.

Toutefois la poésie étant essentiellement le domaine de la liberté sentimentale, les exceptions aux règles y sont libres, à la condition que ces exceptions soient expressément voulues.

Robert de Souza écrit à ce propos (*Où nous en sommes*, *56*) que les lois en art sont « de simples déterminantes générales non immuables, bien qu'à peu près constantes, dont la violation s'autorise facilement de raisons passagères. Une loi en art n'est organique que si elle est souple ».

L'art étant le domaine de l'absolu individuel, le poète reste

libre en effet de violer les lois; mais il ne doit pas le faire « facilement », ni pour des « raisons passagères ». Les lois réelles ayant une valeur générale, et une grande valeur, et de fortes raisons, le poète ne doit les violer que pour des raisons profondes, des raisons supérieures à celles des règles. Autrement il tomberait dans une fantaisie sans raison, et par suite, sans valeur poétique.

Il faut bien dire encore que ces violations, ces exceptions, qui ont leurs raisons, comme par exemple dans les effets voulus de brisure, de heurt, de chaos, etc... — raisons qu'on pourrait montrer selon les cas — ces exceptions, écrivons-nous, ne se produisent, et ne prennent toute leur valeur, que par opposition à l'harmonie générale; et ainsi elles restent soumises à leurs contraires, aux règles. Les exceptions n'existent, et ne peuvent exister que par les règles.

Ces règles de la poésie libre, de la poésie vivante sont-elles actuellement appliquées? On ne peut guère le croire en voyant les milliers de poètes qui refont avec une inlassable ardeur les vers de leurs aïeux du temps du Roi Soleil. Il n'y eut guère que les Symbolistes pour rechercher à la fois la substance réelle et la forme libre de la poésie.

Cette substance, elle est placée entre la connaissance commune ou rhétoricienne et la connaissance philosophique ou scientifique. Là se trouve un immense domaine, qui nous est révélé par des sensations, des sentiments ou des intuitions, mais dont les lois ne sont pas encore déterminées :

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers...

C'est ce domaine qui est le domaine propre de la poésie. Et c'est précisément parce qu'il est encore inconnu ou confus que le poète peut y entrer avec sa propre manière de connaître, la comparaison et le symbole.

Ce restera l'une des gloires les plus incontestables et l'une des plus certaines preuves de vitalité du Symbolisme que d'avoir cherché à pénétrer ce domaine, dans une forme qui lui fût propre. Mais nombre de Symbolistes, et non des moindres, considèrent eux-mêmes que leur mouvement est loin d'être achevé : « On ne peut considérer, écrit Gustave Kahn, l'évo-

lution du vers libre comme terminée, mais seulement comme à ses débuts. » Robert de Souza et quelques autres abondent dans le même sens.

Le Symbolisme en effet ne fut que l'aurore de la poésie libre, dont, malgré les apparences passagères, le grand jour viendra, car la raison, les lois vivantes, dans le monde, finissent toujours par triompher.

C.-M. SAVARIT.

JOSEPH KAINZ

—

I

Kainz a été, sans aucun doute, un comédien de génie dans toute l'acception de ce mot dont on fait souvent un si étrange abus. Certes, de graves défauts altéraient l'impression produite par son jeu, mais le génie n'implique nullement la notion de la perfection. Quel est le grand poète, le musicien inspiré ou le peintre célèbre chez qui l'on ne puisse signaler de regrettables lacunes, de fréquentes défaillances? Kainz déplaisait quelquefois; il eut des détracteurs, des adversaires acharnés. L'emphase de sa diction, l'exagération de certains procédés, l'inégalité même de son interprétation, variant à chaque spectacle, appelaient de sérieuses réserves.

Mais que signifient ces erreurs, ces fautes de goût ou de mesure quand un artiste parvient à nous octroyer la sensation si rare du sublime atteint et réalisée? Le comédien qui, par la magie de son talent, évoque vraiment une de ces impérissables figures poétiques où quelques traits éternels de la nature humaine sont fixés à jamais, quand il les fait revivre en toute leur plénitude, cet acteur peut revendiquer notre admiration et notre gratitude, au même titre que le créateur du chef-d'œuvre dont il est l'interprète.

Kainz était un de ces collaborateurs des poètes et des dramaturges, malgré les défauts que nous avons cru devoir signaler.

La noblesse de son jeu, la fierté et la beauté de ses attitudes, le lyrisme intense dont il revêtait chaque rôle, son art du costume, sa science de composition, sa profonde compréhension de l'esthétique des ouvrages, de leurs tendances et de leur coloris, toutes les qualités essentielles qui caractérisent, en général, les grands comédiens de tous les temps et de tous les pays, brillaient d'un vif éclat chez cet acteur dont la maîtrise savante rivalisait avec les dons les plus rares d'inspiration spontanée.

Mais le domaine d'émotion dramatique et de labeur profes-

sionnel où Kainz excella de tout temps, ce fut le pathétique, la violence et la force tragique.

Dans ces épisodes d'épouvante, de désespoir, d'amour invincible ou de haine implacable, qui semblent résumer l'œuvre entière des grands tragiques, l'illustre comédien était vraiment inimitable.

Personne n'interpréta comme lui ces passions véhémentes, parvenues à leur apogée d'intensité et d'éclat, où le fond de l'âme humaine, son essence profonde, se dévoile à nos yeux, et où la Beauté fatale des orages de l'âme tout entière palpite et frissonne.

II

Non, certes, personne n'exprima mieux que Kainz l'angoisse du prince Hamlet interrogeant le spectre de son père aux terrasses d'Elseneur, alors que le doute éternel et l'incertitude devant le problème du Mal triomphant pénètre dans cette âme si grande et si faible pour la première fois — personne ne versa, au chevet funéraire de Desdémone, de la bien-aimée disparue, de la créature adorée évanouie pour jamais dans l'éternité, de larmes aussi pathétiques, — ceux qui les ont entendus n'oublieront jamais les sanglots déchirant la poitrine d'Othello vengé au delà de ses vœux; aucun acteur ne se dressa devant la mère coupable qu'il frappera plus tard sans pitié avec cette intensité de haine vengeresse et farouche où Eschyle aurait retrouvé, si son ombre revenait ici-bas, l'accent même et la rage d'Oreste, nul comédien allemand ne sut rendre avec plus d'éloquence et de flamme les monologues immortels de Franz Moor, de Faust ou de Wallenstein, alors que leur âme se brise, leur destin se décide, et que les ombres de la nuit éternelle les environnent déjà de toutes parts. Les spectateurs ayant admiré Kainz dans ces vastes et grandioses chefs-d'œuvre de la dramaturgie germanique s'en souviendront toujours.

L'Art tragique ne va pas au delà et le génie d'un tel interprète nous oblige à le suivre jusqu'aux dernières profondeurs de l'épouvante de la révolte ou de l'extase, celle de la vertu ou du crime, peu importe, après tout.

Et ce tragédien inspiré, capable de traduire les paroxysmes les plus aigus de la destinée et de la douleur humaine, les élans

les plus magnanimes ou les plus funestes de l'âme, dominés par quelque rêve despotique, quelque passion invincible, bienfaisante ou néfaste, ce tragédien modèle, et qui savait si bien émouvoir l'auditoire le plus sceptique, cet interprète idéal des créations les plus fortes, les plus difficiles du théâtre tragique, était aussi, au besoin, un comédien d'une rare finesse, d'un tact parfait, d'un réalisme ironique et sagace, harmonieux et pondéré. Admirateur et traducteur fidèle de Molière, qu'il appréciait peut-être mieux que certaines célébrités de nos théâtres parisiens, où l'auteur du *Misanthrope* est parfois si singulièrement compris, Kainz fut un Alceste merveilleux, profond, sincère, et humain, un Tartuffe effrayant, un don Juan charmant de jeunesse, d'impertinence, de confiance en son étoile, de séduction et de méchanceté. Et l'on sait aussi que l'éminent comédien allemand créa Cyrano de Bergerac au Burgteater, qu'il y obtint le plus retentissant et le plus légitime succès. Un des derniers rêves de Kainz fut celui de jouer un jour l'héroïque protagoniste de cette pièce célèbre devant M. Rostand, qui, certes, eût été satisfait. Ce rêve ne se réalisa pas, comme bien d'autres rêves; il prouve toutefois en quelle haute estime Kainz tenait nos lettres et notre art dramatique. Mais les beaux vers, où palpite la flamme d'un grand amour trompé, d'une immense tendresse inconnue, bafouée, brisée, quand même reconnaissante et fidèle, ne s'élevèrent jamais de l'abîme des nuits d'été vers le balcon de Roxane avec de plus nobles et de plus tendres accents.

Kainz fut donc un artiste dramatique génial, un parfait comédien, dont le tempérament d'homme de théâtre émerveillait la foule par la variété de ses facultés multiples, autant que par leur plénitude, leur ampleur et leur intensité.

III

Et cependant, malgré l'hommage enthousiaste et sincère, que nous rendons à cette illustre mémoire, à ce grand et pathétique artiste, sa célébrité, à nulle autre pareille, demeure une énigme.

Il y eut, dans l'extraordinaire fortune de Joseph Kainz, une part de mystère, d'imprévu et de hasard, celle que l'on retrouve d'ailleurs dans toute destinée éclatante et prospère, dans le sort de tous les vainqueurs, de tous les conquérants,

mais dont la déconcertante ironie apparaît plus agressive encore lorsqu'il s'agit d'une de ces éphémères royautés de théâtre si vite évanouies au souffle de l'oubli. Les progrès réalisés par l'art dramatique dans les pays germains sont absolument extraordinaires, et il serait puéril de les nier et d'en discuter l'importance.

C'est peut-être la seule suprématie que l'on puisse accorder à l'Allemagne contemporaine, mais elle est évidente et certaine.

Les grandes réformes accomplies depuis un quart de siècle dans cette région d'activité esthétique, dans cet art admirable, le plus complexe, le plus profond mais aussi le plus difficile, puisqu'il doit être la synthèse de toutes les formes diverses de création artistique, les réformes inaugurées au pays de Kant et de Hegel, de Schiller et de Wagner, par le théâtre des Meininger, auquel Kainz appartint d'ailleurs pendant quelques années à l'époque des débuts, en ont réformé, bouleversé l'aspect extérieur, l'esthétique, les procédés et l'organisation professionnelle. Dans l'architecture théâtrale aussi bien que dans l'application de nombreuses innovations techniques, dans l'agencement des coulisses aussi bien que dans la mise en scène, dans l'art du décor, du costume et du détail pittoresque, dans tous les procédés qui contribuent à l'illusion dramatique, l'Allemagne contemporaine a fait des progrès inouïs, presque invraisemblables. Pour résumer la question, en toute impartialité, les théâtres germaniques, allemands ou autrichiens, sont aujourd'hui, si l'on considère l'ensemble de leur activité et des résultats acquis, les premiers théâtres du monde.

IV

Les comédiens de talent, de grand talent, ne sauraient être des exceptions dans un pays où l'art dramatique a pris un tel développement et joue un rôle aussi considérable dans la vie nationale; l'art du comédien dépend toujours, en une certaine mesure, de la prospérité générale d'une société, constatation qui ressemble à un simple lieu commun, mais qu'il convient de formuler une fois de plus, car elle ne s'impose nullement lorsqu'il s'agit, par exemple, des rapports qui existent entre l'éclosion des talents littéraires ou des génies poétiques et la

fortune publique de leur temps et de leur pays. Des périodes de misère nationale, de détresse profonde, de calamités tragiques telles que le commencement du dix-neuvième siècle en Pologne, par exemple, n'y ont nullement empêché l'épanouissement admirable d'une école romantique inspirée et parfois sublime. Mais au théâtre, symbole du plaisir, du luxe et de la joie de vivre, une atmosphère de bien-être général, de richesse, de sécurité et de prospérité matérielle semble indispensable à la formation de grandes personnalités artistiques. L'essor extraordinaire de progrès industriels, d'enrichissement, d'éclat et de force un peu insolente qui se manifesta en Allemagne au lendemain de l'unité nationale, reconquise après la reconstitution du nouvel empire germanique, cet essor coïncida avec le développement des nombreuses cités modernes d'outre-Rhin et aussi avec celui du théâtre.

Aussi, quoi que prétendent les apologistes du passé, jamais il n'y eut autant d'excellents comédiens en Allemagne et en Autriche. Le théâtre actuel de ces pays possède non seulement une cinquantaine de compagnies dramatiques de premier ordre, d'un ensemble parfait, d'une homogénéité rare, mais aussi de nombreux talents individuels, d'une originalité et d'une valeur absolument remarquable. Kainz ne fut donc, en aucune manière et à aucun point de vue, une exception, un phénomène, ainsi que l'ont toujours prétendu ses admirateurs. Tandis que chez nous en France, par exemple, l'art de la tragédie, essentiellement national cependant, est en pleine décadence et que pas un théâtre de province ne saurait s'enorgueillir d'une troupe tragique simplement convenable, de sorte qu'un talent hors ligne d'interprète tragique, tel que M. Mounet-Sully ou M. Silvain apparaît vraiment exceptionnel, en Allemagne, rien de pareil. La tragédie y est toujours florissante comme aux jours de Weimar. Même parmi la génération à laquelle appartenait Kainz, plusieurs acteurs célèbres avaient très certainement autant de talent que lui et pouvaient prétendre à une notoriété non moins retentissante.

V

Adalbert Matkowski déployait dans les chefs-d'œuvre des maîtres suprêmes, des Shakespeare et des Schiller, des Gœthe et des Calderon, des Kleist et des Victor Hugo autant d'ardeur,

de flamme, de lyrisme et d'enthousiasme, Ernest Possart, qui vit encore et qui fut le camarade de Kainz au théâtre Royal de Munich dont il devait devenir plus tard le surintendant, manifesta toujours dans son jeu impeccable une intelligence, une force âpre et incisive qui pouvaient rivaliser avec la fougue, la violence, le pathétique de Kainz. Mitterwurzer, que l'auteur de ces lignes considère comme le plus parfait comédien allemand de notre époque, Mitterwurzer, qui tint pendant de longues années, à ce théâtre du Burg où Kainz acheva sa carrière, le même emploi, lui était supérieur par l'harmonieuse perfection de son jeu, l'égalité de son inspiration, la possession sagace de toutes les ressources de son art et de son métier.

L'illustre italien Salvini, seul, atteignit lui aussi à cette réalisation intégrale et complète d'un idéal technique. Et remarquez bien que Matkovski, Possart et Mitterwurzer, eux aussi, possédaient ce je ne sais quoi, cette étincelle indéfinissable d'inspiration personnelle et ardente qui nous procure le frisson de l'au-delà, qui nous donne l'impression très belle du génie.

Les comédiens éminents dont nous venons de citer les noms encore célèbres en Allemagne ont eu évidemment eux aussi de bruyants succès ; ils furent applaudis, acclamés, gagnèrent de beaux appointements et obtinrent tous les suffrages de la critique et du public ; aucun cependant n'occupa dans la vie artistique et sociale une place seulement comparable à celle dont Kainz bénéficia pendant un quart de siècle. Au jugement unanime de la société allemande et autrichienne, le grand premier rôle du Burg était le représentant en quelque sorte officiel du théâtre national ; son nom était presque un symbole, il personnifiait le triomphe de l'art dramatique allemand.

Une popularité à nulle autre pareille s'attachait à ses moindres faits et gestes, ils étaient racontés, commentés avec une fébrile et respectueuse indiscrétion. Les histoires les plus extravagantes circulaient sur son compte. Et tout ce bruit d'assez mauvais aloi, cette curiosité puérile de la foule, le caractère presque légendaire que sa personnalité avait fini par acquérir, tout ceci, en prouvant une fois de plus que la sottise et la badauderie humaines sont insondables, ne parvenait pas à rendre Kainz antipathique. Sa gloire trop bruyante, trop tapageuse, demeurait quand même digne de sympathie et d'admiration.

Nous ne faisons pas allusion ici au souvenir, pourtant assez appréciable, des recettes extraordinaires réalisées par Kainz — depuis un quart de siècle son nom sur l'affiche suffisait à attirer une affluence anormale de spectateurs ; dans n'importe quelle ville et n'importe quel moment de la saison, on refusait des milliers de personnes, on ne trouvait plus une place la veille du spectacle et le bon public allemand consentait même à payer des prix exorbitants pour entendre son artiste favori, lequel gagnait d'ailleurs des appointements que nul comédien tudesque ne connut jamais. Le dernier engagement signé par Kainz avec la direction du Burgteater lui garantissait cent mille francs pour six mois d'activité à Vienne et aussi avec l'autorisation de réserver la seconde moitié de l'année à de fructueuses tournées dans les grandes villes d'Allemagne, où les imprésarii imploraient tous le concours du célèbre comédien.

Hélas ! l'ère des tournées était terminée à jamais pour le pauvre Kainz au moment où il signa cet ultime contrat, mais pendant plus de vingt ans il gagna des sommes presque aussi considérables et connut vraiment toutes les joies, toutes les victoires que le théâtre peut donner à ses élus.

VI

Ceci n'est que l'aspect extérieur, le côté matériel de la gloire, nous le savons fort bien. Mais il n'est point à dédaigner, surtout pour celui qui en profite, et, d'autre part, quand le succès pécuniaire d'un artiste prend de telles proportions, il peut acquérir une certaine beauté, car l'hommage des foules se symbolise ingénument dans le vil et haïssable argent qu'elles consentent à donner en échange d'un peu d'illusion et de rêve. Dans le tumulte et le vain fracas, dans les acclamations, le délire un peu grossier de ces triomphes de théâtre, il y a parfois autre chose encore que du cabotinage. Et nous ne saurions trop insister sur ce point. La réussite éclatante de Kainz pouvait prétendre à une beauté plus significative, à une noblesse plus authentique.

On avait la sensation très nette, en assistant à une des représentations de Kainz, on avait presque la certitude de participer à la glorification non pas seulement d'un talent individuel, mais du génie artistique d'une race. Et jamais le

sentiment de la hiérarchie, la faculté de respect, la discipline morale de la nation allemande ne s'exprima d'une manière plus naïve et plus touchante, car l'Allemagne d'aujourd'hui, malgré les progrès du socialisme, malgré la verve caustique des berlinois et les récentes bagarres politiques, reste fidèle à ses anciennes traditions intellectuelles. Certes l'opinion discute âprement toutes les valeurs sociales, esthétiques ou morales, mais une fois qu'une individualité vraiment supérieure a vaincu les obstacles qui se dressaient sur sa route, à partir du moment où une célébrité est classée parmi les forces glorieuses de la nation, le chauvinisme et la vanité ne perdant non plus jamais leurs droits, quel triomphe durable ! Désormais le grand homme élu, souvent tout à fait au hasard, par la faveur publique sera admiré de confiance, avec une ténacité, une ardeur, une inaltérable confiance dont on trouverait difficilement l'équivalent en d'autres parages. On ne le discutera jamais ; son existence ne sera plus qu'une longue suite de divertissantes et exorbitantes ovations. Comment ne pas admirer la componction, le sérieux, même le pédantisme avec lesquels la foule germanique apportera désormais à ce conquérant le tribut de sa gratitude et de son respect ! C'est qu'elle est fière de lui, elle voit dans son succès mondial l'image vivante du patrimoine national, de la patrie allemande trop longtemps humiliée.

Il serait injuste de nous accuser de paradoxe, ceci est la vérité même, et tous ceux qui connaissent l'Allemagne, qui en apprécient d'ailleurs l'incontestable génie, nous donneront raison. Ce n'est point là assurément l'unique motif de ses engouements et de ses enthousiasmes, mais quand le public allemand acclame un Kainz et lui accorde une situation sociale qu'aucun acteur n'a jamais eue ailleurs, sauf peut-être l'admirable Henry Irving en Angleterre, c'est que ce public est heureux de pouvoir proclamer de la sorte au monde entier : nous possédons, nous autres Allemands, le premier comédien de ce temps-ci, de même que nous avons déjà donné à l'univers émerveillé et reconnaissant le plus génial des musiciens, l'illustre Richard Wagner, et jadis le plus profond philosophe de tous les siècles : Kant, sans parler de tant d'autres, ni du meilleur représentant du métier de souverain, notre cher, inoubliable et despotique Frédéric le Grand ou soi-disant tel·

Made in Germany !... Tout est là. Et le chauvinisme est de tous les pays, certes ; même dans les questions d'art, on le retrouve; mais, plus encore que les Américains, les Allemands sont hantés par la préoccupation du record à gagner. Et ceux qui flattent cet instinct inné de la race, ce besoin de domination et d'orgueil obtiennent toutes les récompenses. Il s'agit simplement de gagner cette confiance illimitée d'une nation méfiante et enthousiaste, obéissante et réfractaire. Et ce n'est pas toujours facile. Kainz y était parvenu. Nul artiste ne fut donc à ce point représentatif de certaines tendances fondamentales de psychologie collective. Et c'est pour cela, sans doute, que son histoire romantique nous intéresse aussi, c'est pour cela que son souvenir ne s'effacera pas de sitôt. Au point de vue philosophique et humain, malgré les tristesses des dernières années, malgré l'épouvante d'une douloureuse agonie, la destinée de ce grand artiste apparaît quand même très belle, très désirable. Kainz fut vraiment un des élus du sort, un des privilégiés de la fortune. Il traversa le songe de la vie en triomphateur. Il vécut dans une atmosphère d'illusion bienfaisante et exaltée, dans la société spirituelle, dans le commerce quotidien des plus noble génies, des Maîtres de la Poésie et du Drame éternel ; il savoura toutes les sensations de domination, d'orgueil, de victoire obtenue sur le sort que la vie puisse octroyer et aussi les joies bien supérieures d'être aimé, compris, admiré tendrement. La grande et impérissable lumière de la Beauté parfaite illumina sa vie, elle rayonne encore sur sa tombe où tout un peuple vient apporter les roses et les lauriers du souvenir fidèle. Et il put s'endormir du suprême sommeil avec la certitude d'avoir atteint à la perfection de son art, d'avoir entrevu et exprimé quelques aspects tout au moins de la vérité absolue, d'avoir par cela même consolé, sanctifié, exalté des milliers d'âmes souffrantes, accablées par par la réalité, meurtries par l'existence, avides d'idéal et d'oubli.

Aujourd'hui tout cela s'efface déjà dans les ombres de la nuit éternelle ; nulle gloire n'est plus éphémère, plus rapidement évanouie que celle du comédien; mais n'est-ce point le sort commun à toutes les gloires humaines en un monde où tout passe ? Le temps n'est rien ; une heure de joie, de félicité parfaite réalisant l'Idée du Bien, au sens platonicien du mot,

vaut mieux que des années de médiocrité, de défaite ou d'ennui. Et ces heures victorieuses furent fréquentes dans la vie du grand artiste. La triste humanité gardera toujours le respect du bonheur et de la joie, le culte des vainqueurs, quel que soit le théâtre où s'épanouit leur victoire, celui du vaste monde réel, ou qui prétend à la réalité, ou bien celui de l'art et de la fiction poétique, où palpite le souffle du grand mystère, et où les fantômes impérissables de Hamlet, de Lear et de Macbeth doivent errer sans doute, comme des âmes en peine à la recherche de leur sublime interprète, du grand et inégal acteur qui leur prêtait jadis, pour le mirage d'un soir, la flamme de la vie, les accents de sa voix inspirée.

VII

L'amitié éphémère qui unit au cours de quelques semaines d'une intimité assez imprévue le jeune comédien et le souverain fantasque et génial auquel Richard Wagner est redevable de l'accomplissement de son rêve et de sa destinée, l'amitié de Kainz et du roi Louis II de Bavière constitue un des épisodes les plus intéressants de la biographie du célèbre artiste. C'est également celui qui provoqua les commentaires les plus tendancieux; mais le souvenir de cette fragile et inconstante amitié royale, un instant apparue à l'aube de la carrière de Kainz, contribua énormément à son prestige et à sa popularité. Il serait temps de dégager enfin de ce chapitre d'une existence orageuse — désordre et génie, disait le bon Dumas — les enseignements qu'il comporte, la signification morale qu'il peut revendiquer, aussi bien au point de vue de la biographie morale de l'éminent acteur qu'à celui de la psychologie générale d'une époque. Les faits eux-mêmes sont assez connus et il nous suffira de les rappeler brièvement. Au cours d'une de ces représentations étranges, données au grand théâtre Royal de Munich, devant une salle éclairée a giorno, mais entièrement vide, de sorte que le souverain seul, caché dans sa loge, y assistait, Louis II remarqua le talent pathétique et original d'un débutant.

On jouait *Marion de Lorme*, l'admirable drame de Victor Hugo, dont certaine critique affecte de dénigrer les chefs-d'œuvre, aussi bien d'ailleurs que tous ceux de l'école romantique, mais dont la flamme, la poésie, le lyrisme intense,

l'éloquence géniale demeurent irrésistibles, même en traduction. Kainz interprétait le rôle de Didier et il y était merveilleux de jeunesse, d'amertume, de passion et de mélancolie. C'était bien le personnage fatal, imaginé par l'illustre poète, l'enfant du malheur, frappé par le destin, accablé par le sort, répudié par une société impitoyable, mais qui oppose aux trahisons de la fortune et à la suprême épreuve d'un amour trompé le stoïcisme et le dédain d'une âme révoltée et sublime. Le roi de Bavière voulut connaître et féliciter l'interprète de Victor Hugo. Malgré les différences profondes, sociales, morales et autres, malgré l'abîme qui séparait le magnanime et fantasque souverain et l'humble acteur, encore à ses débuts, une amitié très loyale, très sincère et très noble rapprocha ces deux idéalistes. Kainz fut admis parmi les familiers, les intimes du roi; Louis II lui écrivit des lettres exaltées, d'un lyrisme éperdu, rédigées de ce style qui lui était familier; les deux amis firent même ensemble, dans le plus strict incognito, un voyage en Suisse qui est certainement l'aventure la plus singulière de toute l'existence orageuse de Kainz.

Puis, brusquement, précisément au cours de cette excursion au pays de Wilhelm Tell, encore un des beaux rôles de Kainz, une brouille éclata, une querelle survint qui anéantit en un jour cette amitié idéale, trop exceptionnelle pour être durable. Les inévitables froissements de l'existence séparèrent ces deux natures autoritaires, obstinées et violentes, l'une et l'autre.

Ce beau rêve d'intimité intellectuelle et morale, ce pacte d'amitié inaltérable conclu entre un souverain et un humble comédien avait duré cinq mois. C'est peu ou beaucoup. Tout dépend du point de vue.

Il est à peine besoin de dire que cet épisode de la biographie de Kainz ne nous éblouit nullement; il était impossible toutefois de ne pas en évoquer le souvenir, car il exerça sur la destinée du grand acteur une influence extraordinaire, il contribua énormément à la formation de cette atmosphère de légende qui environna de plus en plus la personnalité de Kainz. C'est à partir de cette époque que le jeune comédien, déjà connu pour ses premiers succès à Leipzig, puis à Meiningen, devint vraiment célèbre. L'interprète idéal de Roméo, de Kabale und Liebe, de Don Carlos, de tant d'autres rôles où Kainz demeure irremplaçable, n'était plus

seulement désormais un acteur d'un immense talent, promis au plus bel avenir, c'était aussi l'ami du légendaire et mystérieux roi de Bavière, le confident de Louis II,celui qui succéda à Richard Wagner dans la faveur du plus grand idéaliste des temps modernes. Et une telle valeur morale s'attache aux moindres souvenirs évoquant la mélancolique figure de ce souverain de génie, sans lequel l'illustre réformateur du drame musical aurait peut-être succombé sous le fardeau de la misère et du désespoir, que l'on comprend, en somme, l'impression profonde produite par cette histoire assez obscure, peut-être très simple au fond, et qui se résume en un caprice royal. Les ennemis perfides qui poursuivirent le royal protecteur de Wagner, le magnanime rêveur de leur haine et de calomnies et qui, finalement, lui ravirent la couronne, la liberté et la vie, se sont également empressés, bien entendu, de salir, d'insulter bassement cette brève amitié, ce brusque engouement de Louis II pour Kainz. Mais certaines calomnies ne méritent même pas l'honneur d'une réfutation; la sympathie réciproque de ces hommes, placés par le destin dans des régions sociales tellement différentes, fut toujours aussi pure, aussi généreuse que celle dont les disciples de Platon, en un passé lointain, entouraient le Maître sublime dont le génie conduit encore les âmes éprises d'Absolu au Banquet éternel.

Et il convient de formuler, en tout cas, deux conclusions qui se dégagent du rapide récit de cette anecdote.

Un prestige invincible environne toujours, au jugement de la foule, la toute puissance royale, même discutée, amoindrie et attaquée comme elle l'est aujourd'hui. Les souverains apparaissent encore comme des élus de la destinée et de la fortune; ils représentent toujours avec plus d'éclat et de noblesse que les rois de l'argent, maîtres de la société moderne, le monde des heureux où si peu de créatures humaines sont admises, vers lequel toutes aspirent. C'est pour cela que l'amitié d'un monarque, même éphémère, est toujours, pour la plèbe servile, un bienfait et une grâce. Et c'est ainsi que le nom de Kainz, après avoir brillé dans les annales de l'art, restera dans l'histoire du dix-neuvième siècle. En effet, comment raconter le règne de Louis II sans rappeler ce voyage en Suisse, cette représentation mémorable de Munich, tout ce roman d'une amitié sans lendemain?

Les poètes, les rêveurs, les idéalistes, méprisés par les gens pratiques, les hommes d'affaires et les professionnels, sont presque toujours plus lucides et plus perspicaces que leurs détracteurs. Bien des comédiens de talent avaient paru sur le théâtre royal de Bavière ; ce fut cependant Kainz, et non pas un autre, que Louis II remarqua aussitôt. C'est à lui seul qu'il prédit un avenir de gloire, et toutes les récompenses que la fortune accorde parfois au génie. Les critiques de l'époque, les praticiens du théâtre raillaient lourdement cet enthousiasme du poète égaré sur un trône, du souverain qui vécut dans une sorte de rêve, loin du monde réel et de ses vains fantômes.

C'est Louis II cependant qui avait raison, et la carrière de Kainz le prouva une fois de plus. Même dans la vie pratique, même dans notre triste monde moderne, les criailleries pédantes des Beckmesser ne peuvent prévaloir contre les chants inspirés des élus de l'Art et de la Pensée. La biographie de Kainz, ne fût-ce qu'à ce point de vue et en nous rappelant une vérité vieille comme le monde, mais que tant de personnes ont intérêt à contredire, nous oblige déjà à garder le souvenir de ce grand comédien, à ne point lui marchander l'hommage de nos regrets et notre admiration. Sa destinée fut un roman paradoxal, un poème déconcertant, un anachronisme ; une leçon philosophique s'en dégage toutefois, et assez bienfaisante.

Avec lui disparaît une des plus curieuses personnalités de la société européenne. Quand reverrons-nous un homme de génie heureux ?

STANISLAS RZEWUSKI.

MÉDITATION SUR LES LANDES

A mon ami Henry-René Lafon.

Vous aurez trop donné de fêtes à mes yeux
Pour que, partout, je répudie
La beauté qui n'a pas la largeur de vos cieux
Ou de votre ample mélodie.

J'habite un grand pays de gaves, de coteaux
Que dominent les Pyrénées,
Et la limpidité des neiges et des eaux
Réfléchit mes blanches journées.

Ainsi qu'un oiseau d'or sur le rosier grimpant
Le long des murs du presbytère,
Chaque branche, fleurie aux lézardes, suspend
De pourpres strophes printanières.

Mon seuil est occupé de roses. Il en est
Plus d'une que le vent balance
Au-dessus de la table où ce poème naît
Dans la pure odeur du silence.

Tout le Béarn est là , sous le soleil de Pau
Dont la brûlante ardeur pénètre
Le ciel limpide et doux et léger au repos
Des malades à la fenêtre.

Devant moi, ce matin, les collines ont l'air,
Parmi la lumière azurée,
De bondir et mener vers l'occident si clair
De nobles danses mesurées.

Le paysage chante et j'entends — sans émoi —
La mélodie au trait classique,
Mais qui n'ébranle point, prisonnières en moi,
Les mystérieuses musiques.

Sa courbe épouse mieux, en sa molle douceur,
L'air ancien d'un thrêne rustique
Que le mouvant dessin de mes dunes, les sœurs
De l'océan aux flots rythmiques.

Mon cœur tumultueux, malgré le jour de mai,
S'agite et son élan dépasse
Un horizon trop calme et précis pour fermer
Toute la mer et tout l'espace...

Je rejoins, par delà les coteaux ordonnés,
La lande que les vents tourmentent
Où la mer et les pins aux souffles alternés
Sont deux Douleurs qui se lamentent.

✶

De quel charme secret, de quel amour profond
Avez-vous pétri ma jeunesse,
Pour que l'âpre désir de vos pins soit, au fond,
Le seul que je me reconnaisse ?

Ai-je, sur votre cœur, reposé trop longtemps
Mon cœur sonore de poète ?...
— Mes pensers vont vers vous comme vont aux étangs
Les vols inquiets de mouettes.

Ainsi, Landes, partout, je suis le passager
Au mélancolique visage,
Qui doit se recréer, dans les lieux étrangers,
Votre intérieur paysage.



Je souffre, ô mon pays, et j'ai souffert longtemps
De vous, de vos forêts à qui répond mon âme,
Comme aux vers de Racine un vers de Francis Jammes
Où la douleur, sans de vains cris, nous touche tant.

Chaque journée éteinte à l'ombre de mon toit,
Chaque heure rétrécie à sa courte mesure,
Voient des rêves altiers clore leur envergure,
Et les autres mourir les deux ailes en croix !

— Qu'il me reste, ô mon Dieu, si vous avez permis
Que je boive au vin noir de toute solitude,
D'illuminer par Vous ma vie et mon étude
En fixant votre Amour à mon seuil sans amis.

Mai 1910.

VICTOR DOUSSY.

LA MORALE
DU CATÉCHISME

On n'a pas oublié que les manuels scolaires ont beaucoup occupé la Chambre ni qu'à leur propos la discussion s'est égarée sur la morale ; ce fut un tournoi entre la morale laïque et la morale religieuse ou « morale du Catéchisme ». Le public et beaucoup de députés n'ont pas songé sans doute à se demander : — Qu'est-ce donc après tout que le Catéchisme ? — Nous l'avons presque tous récité par cœur dans notre enfance, d'où nous imaginons en savoir encore assez pour le juger sans avoir besoin de recourir à son texte. Mais c'est là une illusion. Quand, parvenu à l'âge mûr, on le relit, des choses que l'on ne soupçonnait pas en surgissent, car s'il est resté le même, on a changé. Qu'on fasse l'expérience : elle n'est très coûteuse ni en efforts ni en argent. Pour trente-cinq centimes, on peut se procurer à la Librairie Veuve Ch. Poussielgue le *Catéchisme du Diocèse de Paris imprimé par ordre de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Paris*, édition récente, comme l'atteste le dernier paragraphe de l'*Imprimatur :*

Donné à Paris, sous notre seing, le sceau de nos armes, et le contre-seing du Chancelier de notre Archevêché, le 10 mars 1908.

LÉON-ADOLPHE, archevêque de Paris.

Par mandement de Sa Grandeur

A. POUROUX

Ch. hon. Chancelier.

Quant à l'effort, il se trouve en présence de 140 pages, dont 44, contenant des prières et un abrégé de l'Histoire Sainte, n'appartiennent pas au Catéchisme proprement dit ; celui-ci se réduit donc à une centaine de pages, et de petites pages, de très petites pages.

I

Si l'on considère le Catéchisme comme traité de morale, on

est tout d'abord surpris de voir l'enseignement de la morale y tenir une place restreinte que nous allons chercher à mesurer. La seconde partie, intitulée *Des Devoirs que nous devons pratiquer*, où il se trouve compris, ne va que de la page 76 à la page 104 et ne constitue donc qu'un tiers du volume, et, parmi les devoirs dont elle s'occupe, il y en a beaucoup de religieux: ce sont les devoirs formulés dans les commandements de l'Eglise et les trois premiers commandements de Dieu. Seize pages environ leur sont consacrées, donc il en reste douze pour la morale proprement dite, et encore de celles-ci conviendrait-il de défalquer la Leçon XV : *Du péché en général*, leçon qui a un caractère théologique; mais comme il faudrait d'autre part leur ajouter la leçon XX de la troisième partie : *Du Sacrement du Mariage*, la proportion de 12 0/0 sera, ou peut s'en faut, la proportion cherchée.

Le Catéchisme prétend tirer les préceptes de morale du Décalogue : il les en tire, mais souvent par une interprétation dont il ne donne pas l'origine. C'est ainsi que l'amour du prochain serait inclus dans le premier des commandements édictés par Jéhovah sur le Sinaï, bien qu'il n'y soit question d'aucune espèce d'amour, comme on peut s'en assurer. Voici en effet ce premier commandement, suivant la version du Catéchisme :

> Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tirés de la terre d'Egypte, de la maison de servitude. Vous n'aurez point d'autres dieux devant moi. Vous ne ferez point d'images taillées, ni aucune figure pour les adorer, ni pour les servir.

Plus loin, on vous invite à réciter les commandements de Dieu en vers français. Voici ce que devient alors le premier :

> Un seul Dieu tu adoreras,
> Et aimeras parfaitement...

N'est-il pas manifeste que le second vers est une addition au Décalogue ? Et plus loin, la leçon II, procédant à des explications, dit que les devoirs imposés par le premier commandement correspondent à la pratique des vertus théologales : foi, espérance et charité, et enfin que la charité, amour pour Dieu, est aussi l'amour du prochain. Or, cette confusion des deux amours est une admirable invention du Christ; elle n'apparaît que dans l'Evangile : on n'en dit rien.

Les préceptes promulgués au milieu de la foudre, devant Israël prosterné, subissent ainsi un changement, et c'est fort légitime, mais on ne peut se défendre d'une certaine stupéfaction en constatant que cette métamorphose semble être attribuée par le Catéchisme à la récitation en vers français.

« Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain », dit le commandement VIII du Décalogue. Mais *récitez-le en vers français* et aussitôt ce n'est plus seulement contre le « prochain » qu'il ne faut pas porter de faux témoignage, mais contre personne, et en outre apparaît soudain l'interdiction du mensonge qui devait sans doute être permis chez les anciens Juifs au détriment des étrangers : Philistins ou similaires :

> Faux témoignagne ne diras
> *Ni mentiras auçunement.*

« Vous ne désirerez point la femme de votre prochain », ordonne le IXe du Décalogue, qui a trait ainsi à l'adultère, mais *récitez-le en vers français* et il interdira aux célibataires toutes les femmes, mariées ou non :

> L'œuvre de chair ne désireras
> Qu'en mariage seulement.

Et ne dites pas qu'une lacune se trouve ainsi comblée, car le VIe du Décalogue proclame :

« Vous ne commettrez point de fornication. »

Entre le Décalogue et le Décalogue soit disant *récité en vers français*, il y a la différence de l'ancienne morale juive à la morale chrétienne. Cette différence apparaît par deux traits principaux : l'idéal de l'amour divin ajouté par l'Evangile à la crainte et le changement de sens du mot « prochain ». Pour le Juif du Pentateuque le prochain était ce qu'est pour nous le proche : l'homme de la même famille, du même clan, de la même tribu, de la même nation, tandis que dans la langue de l'Evangile « prochain » signifie « autrui ». C'est ni plus ni moins qu'une révolution de l'idéal moral. Comment se fait-il que le Catéchisme traite cette révolution de traduction en vers français ? On ne voit à cela qu'une explication, c'est que la morale doit passer pour immuable et que, par conséquent, si les préceptes du Christ diffèrent de ceux de Jéhovah, il n'y a pas là une affaire de fond, mais une affaire de forme.

Quoi qu'il en soit, la morale du Catéchisme n'a rien qui excite la réprobation de l'honnête homme ; elle est seulement plus sévère que la morale courante : elle défend le duel : « Ceux qui se battent en duel commettent un double crime, en s'exposant eux-mêmes à la mort, et en cherchant à la donner aux autres » [p. 90]. Il semble qu'il y ait quelque injustice à traiter de « double crime » l'alternative entre deux crimes : le duelliste s'expose *ou* à tuer, *ou* à être tué ; cela ne fera jamais, en fin de compte, qu'un seul crime à son actif, à moins qu'il ne faille escompter le cas peu fréquent où les deux adversaires se tuent l'un l'autre.

Le Catéchisme ne veut pas que l'on médise d'autrui. Et il tire cette interdiction du huitième commandement : « Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement » (pp. 92-93). Etrange interprétation ! la médisance étant contraire à la réputation d'autrui, mais non à la vérité, comment peut-elle se rattacher au mensonge ou au faux témoignage ? Serait-ce qu'on groupe sous le VIII[e] commandement toutes les manières de nuire par la parole ? mais il permettrait alors le « mensonge pieux », le mensonge fait pour le bien d'autrui. Et cependant, qu'est-ce que mentir ? « Mentir, répond le Catéchisme, c'est parler contre sa pensée, avec l'intention de tromper. » Voilà une définition qui n'autorise guère à tromper les gens volontairement, même dans leur intérêt. Serait-ce plus simplement que les commandements de Dieu doivent, coûte que coûte, contenir tous les préceptes de la morale? On aurait mieux fait alors de mentionner la médisance à la leçon II, § III : *De la Charité* (p. 81).

Enfin le Catéchisme se montre plus sévère que la morale civile dans le cas du mariage : il n'admet pas le divorce. Cela est bien connu. Mais voici un point où éclate un conflit entre l'Eglise et l'Etat : « Que faut-il pour se marier validement ? Pour se marier validement il faut : 1° n'être lié par aucun des empêchements qui annulent le mariage ; 2° le contracter devant son propre curé et en présence de témoins » (p. 137). Ces conditions sont évidemment tenues pour suffisantes, puisqu'*on n'en mentionne pas d'autres*. Nous savons bien que les curés ont pour instructions formelles de ne pas procéder au mariage religieux avant le mariage civil, mais enfin, s'ils passaient outre, les couples bénis par eux n'en seraient pas moins,

pour l'Eglise, dûment mariés et ceux-ci ne commettraient aucune faute ; la faute serait un péché de désobéissance de la part du seul curé. Il y a là l'affirmation par l'Eglise de son droit à constituer la famille sans le concours de l'Etat.

Affaire de juridiction, et non affaire de morale. On peut donc dire, en somme, que la morale du Catéchisme, plus stricte que la morale tout court, ne lui est pas contraire. Un point toutefois fait exception : « Il y a, dit le Catéchisme, un état plus parfait et plus agréable à Dieu que celui du mariage, c'est celui de la virginité chrétienne et du célibat religieux » (p. 137). « Plus agréable à Dieu », soit, c'est là un point de vue religieux dont le moraliste peut s'abstraire, mais « plus parfait », certes non, du moins socialement ! A égalité de services rendus, c'est le père de la plus nombreuse famille qui est le plus méritant, car il augmente, au prix de son bien-être et de son repos, le capital humain de la société.

II

Jusqu'ici la partie spécialement morale du Catéchisme nous apparaît comme surtout descriptive : on nous y expose ce qui est défendu.

Mais pourquoi est-ce défendu ? Il ne serait pas irréligieux de le rechercher. Dieu, ayant voulu que les hommes vécussent en société, a évidemment combiné ses préceptes de telle sorte que leur observation fît prospérer les sociétés humaines. On pourrait chercher à le montrer. Il y aurait là une rencontre, à quelques mots du langage près, avec la morale rationnelle. Mais le Catéchisme s'en abstient. Il paraît ignorer le grand argument moderne en faveur de la religion : son rôle de conservation sociale.

Toutefois, quand il ordonne l'amour du prochain, il le fait ressembler étonnamment à la Justice telle que la promulguent les laïques : on doit aimer le prochain comme soi-même, c'est à-dire « lui désirer et lui procurer, autant qu'on le peut, les mêmes biens qu'à soi » (p. 81). Et la raison de cette obligation est, outre l'ordre exprès de Dieu, que « tous les hommes sont nos frères, rachetés comme nous par le sang de Jésus-Christ » (p. 81). Il n'en faudrait pas davantage pour contraindre tous les catholiques aux opinions collectivistes. Quand ils jouissent des avantages du Capital, ils doivent « désirer et procurer » à

leur prochain « les mêmes biens qu'à soi », c'est-à-dire les faire participer à ces avantages du Capital ; or, pour cela, il n'y a qu'un moyen, c'est de confier la gestion du Capital à la collectivité; « autant qu'on le peut », ajoute, prudent, le Catéchisme. Les catholiques tendraient donc, s'ils l'écoutaient, à réaliser le collectivisme autant que le peuvent les collectivistes eux-mêmes.

Un autre exemple de Justice laïque apparaît à la page 88 : « Pourquoi, y est-il demandé, devons-nous assister nos père et mère? — Nous devons assister nos père et mère parce qu'il est bien juste que nous leur rendions dans leurs besoins tous les soins que nous en avons reçus nous-mêmes. » Ce passage est extrêmement remarquable en ce qu'il est le seul qui n'ait rien de religieux. On se demande à la suite de quelle distraction l'auteur du Catéchisme a pu rédiger et conserver un texte aussi profane: il eût été si facile de poser la question de la manière suivante: Pourquoi Dieu veut-il que nous assistions nos père et mère ? — Et de répondre : — Parce qu'il est la Justice même et qu'il est bien juste que..., etc...

Du reste, la Leçon VI de la IIe partie, qui contient le passage en question, ne manque pas d'autres singularités. La première est l'énoncé même du commandement :

> Tes père et mère honoreras
> Afin de vivre longuement.

C'est le seul qui, en même temps que l'ordre, indique une sanction, et cela aussi bien dans le texte du Décalogue que dans ce texte *récité en vers français*. Les anciens Juifs, on le sait, n'attendaient les récompenses ou les punitions divines que pendant leur vie terrestre : cela leur a été sévèrement reproché; on les a traités de matérialistes. Parmi ces récompenses, celle de la longévité a été attachée spécialement par eux à la piété filiale ; on ne sait trop pour quelle raison. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils aient été suivis par les Chrétiens. Mais ceux-ci ont tout de même reconnu que les bons fils mouraient quelquefois jeunes ; comment faire, dès lors ? Les Chrétiens n'auraient-ils pas eu la ressource de traduire ce commandement du Décalogue comme d'autres, « largement » ? Non, ils ont préféré conserver le texte et lui attribuer un sens qu'on ne voit pas tout d'abord : « Vivre longuement » signi-

fierait : « Avoir des chances pour être récompensé dès ce bas monde. »

« Que signifient ces paroles: « Afin de vivre longuement ? » demande le Catéchisme.

« Ces paroles : « Afin de vivre longuement », signifient que Dieu *récompense, souvent même en ce monde*, l'enfant qui honore son père et sa mère » (p. 88). Mais n'est-il pas constant que Dieu en use ainsi pour toutes les vertus, du moins au dire de la prédication catholique ? Celle-ci n'enseigne-t-elle pas qu'éventuellement, et surtout à titre exemplaire, Dieu applique des sanctions temporelles qui exaltent le bien et pulvérisent le mal sous les yeux mêmes des vivants ? Nous avons donc dans le « afin de vivre longuement » une survivance curieuse et incomprise du vieux code moral juif.

Mais il y a mieux : « Quelle est la punition de l'enfant qui outrage ses père et mère ou qui les abandonne dans leurs besoins ? — L'enfant qui outrage ses père et mère, ou qui les abandonne dans leurs besoins, est maudit de Dieu, et les hommes l'ont en horreur » (p. 88). La malédiction de Dieu est un châtiment religieux, mais être en horreur aux hommes a de quoi émouvoir le cœur d'un athée. Certes nous ne protesterons pas contre l'addition de la crainte des hommes à la crainte de Dieu quand il s'agit de décourager les pervers : deux sûretés valent mieux qu'une. Mais pourquoi le Catéchisme n'invoque-t-il pas la réprobation des hommes au sujet de l'assassinat, du vol, du faux témoignage...? Il avait deux partis à prendre : ou bien se poser en livre purement religieux, qui ne s'occupe pas de savoir s'il existe des sociétés organisées, une opinion publique, des tribunaux, des gendarmes, ou bien montrer l'accord de la religion avec les fondements essentiels de la vie sociale. En principe il se tient au premier, c'est naturel ; ce qui est étrange, c'est de faire une exception, une seule, qui détonne au milieu de l'ensemble autant que le ferait, par exemple, un article du Code au milieu de la géométrie d'Euclide.

Pour conclure, on ne peut reprocher au Catéchisme qu'un peu d'incohérence. Au point de vue de la morale, il n'est pas un livre de combat qui cherche à opposer une morale à une autre, sauf dans les quelques lignes parlant de la virginité chrétienne et du célibat religieux, lignes où l'on voit poindre la morale ascétique, la morale résolument contraire à la nature.

Partout ailleurs, il ne s'agit que de restrictions ne dépassant pas celles qu'un sage, matérialiste et vertueux, pourrait s'imposer dans l'intérêt de son hygiène. Les jeûnes et le maigre ordonnés par l'Eglise sont beaucoup plus aujourd'hui une profession de foi que de la macération.

Puisque nous avons prononcé le mot de combat, il convient de rappeler que le Catéchisme laisse apparaître le conflit de juridictions entre l'Eglise et l'Etat dans le chapitre du mariage. Et, à ce propos, on pourra rechercher s'il montre de la violence contre les gens rebelles aux dogmes. Non! il est froid, il se contente de les classer et de les définir brièvement ; c'est affaire au catéchiste d'expliquer s'ils peuvent être sauvés, et à quelles conditions.

Une exception existe toutefois, et elle est très grave. Quand il a fini d'exposer les raisons de croire en Dieu, le Catéchisme conclut :

« L'existence de Dieu est donc une vérité bien claire et bien certaine ?

« Oui, l'existence de Dieu est une vérité si claire et si certaine qu'il faut être insensé pour refuser d'y croire » (p. 49).

En d'autres termes, quand les athées ne sont pas des fous, ils montrent la plus insigne mauvaise foi. Et comme l'espèce n'en est pas très rare à notre époque, on voit que le Catéchisme voue au mépris ou à l'animosité des catholiques un bon nombre de leurs concitoyens.

III

Pour ma part, je ne reprocherais pas au Catéchisme de n'accorder à l'enseignement proprement dit de la morale qu'une importance assez restreinte. L'observation des règles morales s'inculque fort peu par la pédagogie, et la preuve en est que les professeurs de morale ont quelquefois reconnu de détestables fripouilles parmi les premiers de leur classe. C'est l'action du milieu, l'exemple, l'instinct naturel, qui font d'abord adhérer à la morale. Ils érigent cette adhésion en réflexe. Voilà le fond le plus solide, le plus persistant. Mais là-dessus on peut encore travailler en inspirant des passions, l'amour, la crainte, qui portent indirectement au respect de la loi morale. C'est là l'œuvre principale du Catéchisme. Il dit : — Faites le bien, évitez le mal par amour pour Dieu ou par

crainte de l'enfer. — Sa principale besogne est donc d'exciter cet amour et cette crainte : toute la religion peut, plus ou moins, se réduire à cela.

Commençons par l'amour. Son introduction dans la religion est le plus noble effort du christianisme, effort qui méritera d'être admiré par les hommes jusqu'à l'extinction de leur race. Mais nous n'avons pas à rechercher ici la valeur esthétique et idéaliste de l'amour pour Dieu ; la question est de savoir s'il augmente les garanties des hommes les uns envers les autres.

Avant tout, il convient de remarquer qu'il y a différentes variétés d'amour, desquelles on reconnaît plusieurs dans l'amour de Dieu. Comme Dieu a pris une âme et un corps humains, et comme cette âme et ce corps subsistent actuellement, à l'état particulier dit « glorieux », on peut l'aimer en tant qu'homme, c'est-à-dire éprouver pour lui une véritable tendresse. Le Christ a expié nos péchés sur la croix et il mêle sa chair et son sang à la chair et au sang de ceux des fidèles qui le reçoivent sous la forme de l'hostie consacrée. Commettre un péché, c'est faire une blessure de plus à la victime du Golgotha, ou bien c'est déchirer le cœur d'un ami, voire d'un fiancé, d'un époux mystique ; on évite avec horreur un tel mal dont on souffrirait soi-même le premier, parce qu'on aime.

De tels sentiments supposent une extrême capacité d'idéalisme ou une grande simplicité. Celles-ci permettent seules de se représenter la passion de Jésus et sa présence dans l'hostie comme des réalités actuelles, pareilles aux réalités ordinaires les plus tangibles. En général, le croyant aura un peu plus de sens critique : il se dira que ses fautes ne sauraient avoir un effet rétroactif sur des souffrances du Christ qui ont eu lieu il y a dix-neuf siècles et se sont bien passées dans le temps, non dans l'éternité ; il sentira que le Christ, jouissant aujourd'hui d'une béatitude hors de toute atteinte, ne peut souffrir d'une offense comme un mortel ; les dogmes eux-mêmes lui auront enfin appris que la chair et le sang du Christ, mêlés à sa chair et à son sang par la Communion, appartiennent à un corps glorieux ; or un corps glorieux n'a aucune des propriétés de la matière. Ce croyant appliquera donc son amour à des réalités, sans doute, mais à des réalités *d'un autre ordre* que les réalités ordinaires. Elles auront quelque

chose de plus abstrait. On aimera le Christ comme une figure du passé, et, dans l'ensemble, l'amour de Dieu sera l'amour d'un Idéal de perfection.

L'amour de Dieu peut procurer une grande consolation à ceux qui parviennent à le ressentir. Sa valeur pour les individus est donc grande. On n'en dira pas autant de sa valeur sociale, parce que, s'il dresse un obstacle contre le mal, c'est un obstacle illusoire barrant une route à des gens qui refuseraient de s'y engager. Si l'on craint de blesser matériellement le Christ en croix ou de lui infliger une peine morale, c'est qu'on a l'âme pitoyable et tendre par nature et elle serait encore telle si l'on ignorait le Christ; or, la morale n'a rien de grave à redouter de telles âmes. Pour aimer Dieu comme Idéal de perfection, comme support personnifié de la Justice, de la Bonté, de la Beauté, de l'Harmonie universelle, il faut avoir déjà dans l'âme le goût passionné de la Justice, de la Bonté, etc., et elles perdraient leur support que ce goût n'en persisterait pas moins. Encore une catégorie d'âmes qui ne feront point péricliter la morale.

La crainte de Dieu, ou, ce qui revient au même, la crainte de l'enfer, est une garantie sociale meilleure. Une éternité de tortures, cela donne à réfléchir, pour peu qu'on y croie, et parmi les âmes capables de diriger leurs actions d'après la crainte, il en est contre lesquelles il vaut la peine de protéger la morale.

Mais là intervient le sacrement de pénitence, qui permet d'ajourner indéfiniment le danger d'être damné. La crainte de l'enfer n'arrêtera pas le bras d'un assassin croyant; elle ne sera pas un supplément à la crainte de l'échafaud. « Si je suis guillotiné, pourrait-il se dire, je n'irai pas en enfer, parce que je me serai confessé avant. » Et il pourra compter sur une bonne confession, car, une fois condamné, il regrettera son crime, bien sincèrement. Il convient de reconnaître que, suivant la doctrine catholique, la condition *sine qua non* de la rémission des péchés par la confession est le ferme propos : si on n'est pas résolûment décidé à ne pas renouveler ses fautes, l'absolution du prêtre ne vaut rien. De là, en théorie, une certaine garantie pour la société, tant que les confessions ne sont pas *in extremis*. Mais ce qui fait l'efficacité des prescriptions religieuses, ce n'est pas leur libellé, c'est la façon dont on les

exécute. Or il est bien probable que, pour le populaire catholique, le blanchiment de la conscience tient à la bonne exécution des rites pénitentiels extérieurs, et non au repentir.

On exagère donc lorsque l'on considère le Catéchisme comme un instrument merveilleux de moralisation. Il moralise peut-être, mais, enfin, pas beaucoup. Si peu que ce soit, il faut lui en savoir gré, et il ne mérite pas sur ce point les hostilités laïques.

Celles-ci ont rapport à la vérité concrète des sanctions proposées par le catholicisme, aux dogmes. Et là, le conflit intellectuel est irréductible, car il porte sur la méthode essentielle de la pensée. Les libres penseurs veulent qu'on applique en matière religieuse les modes de raisonnement et de recherche qui, en toute autre matière, sont réputés propres à découvrir la vérité. A quoi les catholiques se refusent ; et il faut reconnaître, en se plaçant à leur point de vue, qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

JULES SAGERET.

TRIBUNAL AGRAIRE

Derrière les monts Gigoulew se cache la petite rivière de l'Oussa. Elle prend sa source en pleine forêt, tout près du village de Perevolsk, à une demi-verste des bords du Volga, vers lequel, elle s'avance, resserrée par les montagnes. Comme une moustache (1) qui traverse un visage, elle coupe en biais le terrain enfermé dans une boucle du Volga et se jette dans ce fleuve deux cents verstes plus loin, auprès de Molodetsky Kourgan.

Si l'on descend cette rivière à partir de Perevolsk, on se trouve, au bout de quelques heures, de l'autre côté de la boucle du Volga et, de cette façon, on diminue la distance d'un cinquième.

C'est la raison pour laquelle l'Oussa rendait de grands services aux brigands des bords du Volga; ceux-ci guettaient, aux approches de Perevolsk, les caravanes, qui cherchaient à les fuir en descendant parfois le Volga. Les bandits traînaient alors leurs barques jusqu'à l'Oussa, devançant la caravane, et la dépouillaient près de Molodetsky Kourgan.

Et la rivière de l'Oussa a conservé jusqu'à nos jours son ancien aspect de brigandage ; dans les vallées boisées, parmi les rocs et les défilés des monts Gigoulew, elle coule, sauvage, désolée, tantôt se cachant dans les bois, tantôt réapparaissant sournoisement ; parfois large et tranquille, parfois transformée en un torrent tumultueux. La vieille forêt de pins poussée sur un terrain sablonneux couvre ses hautes rives escarpées et on n'y découvre nul vestige humain. Et tout est calme autour de vous, lorsque vous voguez sur ses flots dans un canot à la voile oblique des marins du Volga. Ici, toutes les terres appartiennent à la couronne ; les bois sont épais, et, couvertes de forêts, les montagnes se dressent aussi sauveges qu'il y a des centaines d'années. Et si vous avancez sur l'Oussa, vous voyez ses rives défiler toujours plus hautes et

(1) Moustache se dit en russe « ouss ».

plus moroses. L'Oussa court sous des rocs suspendus, en de sombres gorges au fond des précipices ; bien au-dessus, dans le ciel, s'échelonnent les pics rocheux des montagnes qui ressemblent à des échines dentelées de monstres de contes de fée ou encore à des châteaux croulants ; et les vieux pins, bercés par le vent, chantent bruyamment d'insolentes chansons ou bien se chuchotent lugubrement les uns aux autres d'effroyables histoires de bandits.

Et le vent, dans ce col, le vent change à tout instant, semblant se jouer de la voile de votre canot ; sous les rives rocheuses résonnent des sources souterraines et des grottes s'ouvrent pleines d'une eau sombre. Et l'on est ici tenté de croire aux mauvais destins, aux sortilèges, aux serpents et aux dragons titanesques. Il semble que l'invisible et méchante force qui pèse sur les hommes habite ces lieux.

Chassée de partout, elle se cache ici dans les cavernes profondes qui pénètrent jusqu'au cœur des montagnes. Et chacune de ces montagnes a sa chanson, sa légende sur les antiques peuplades de Gigoulew, qui redisent la sauvage splendeur des montagnes et la douce poésie des bois.

Debout au-dessus de l'Oussa se trouve une haute montagne coupée à pic : « la Montagne de la Vierge. » De ses hauteurs, il y a quelques centaines d'années, une jeune fille fut précipitée dans le Volga, une enfant sans tache ; et, depuis lors, chaque année, le village de la Vierge brûle ; il brûle par une nuit de printemps, et sur la montagne, dans les lueurs de l'incendie, on voit l'image ardente et vengeresse de la Vierge. Déjà l'oubli a jeté son voile sur les causes de ce drame : ainsi dans les chansons se cache le mystère.

Il y a là-bas une limite naturelle : « Voïvodino » ; sur les bords du Volga, se dressait un donjon qui avait à son sommet une haute fenêtre éclairant le gynéeée : le gynécée Voïvodine ; l'épouse du voïvode aimait un farouche chef de brigands ; sur un esquif léger, il voguait vers elle ; il imitait le chant du rossignol ; la fenêtre du gynécée s'ouvrait et l'ataman montait à l'aide d'une corde. Un jour il ne revint pas ; la barque descendit seule le cours de la rivière et dans son sillage une coiffure de jeune homme, de drap rouge avec un gland d'or... Dans les chansons se cache le mystère.

Mais voici la ténébreuse montagne de Kondeyar. Cruel, vin-

dicatif, sanguinaire Kondeyar! Il versait à flots le sang humain, mais il aimait la belle qu'il avait enlevée et il la gardait sous clef au sommet de la montagne. Dans une cellule de moine Kondeyar a fini ses jours; à l'œuvre, il se mit bien tard pour racheter ses péchés.

Douze petites collines se succèdent le long de l'Oussa. Tombeaux de douze frères, on ne se souvient pas de ces frères. Profond et troublant mystère qui monte de la tradition reculée. Et ainsi tous les alentours sont pénétrés du souffle de mystérieuses et poétiques chansons enfantées par l'ancestrale légende. Elle dit que, parmi les troncs des vieux pins qui escaladent en rangs serrés les cimes des monts, apparaît silencieusement un inconnu majestueux, triste et puissant, coiffé d'un bonnet d'or, vêtu d'un caftan précieux bordé de rubans.

Le silence y est si oppressant que l'on est tenté de pousser un cri afin d'entendre résonner à ses oreilles la familière voix humaine. Mais c'est là le plus cher désir des montagnes : l'écho magique s'empare de la phrase tout entière et, d'une voix forte, éclatante, surhumaine, la répète longtemps.

Les ombres d'un passé lointain habitent ce pays, et elles ne connaissent pas les nouveaux possesseurs de ces merveilleuses cimes; elles se croient toujours les seules maîtresses de cet éden. Des guerriers audacieux et forts vivaient autrefois ici; leur vie était libre et ils la sacrifièrent dans la lutte pour leur liberté...

Depuis longtemps ils ont disparu.

Et l'on voudrait savoir qui vit maintenant en ces parages, où sont les descendants de cette race forte, véritables propriétaires de cette contrée qu'ils ont arrosée de leur sang.

Et comme une réponse à ces pensées l'Oussa quitte brusquement une gorge profonde pour pénétrer dans une vallée plantureuse entourée de montagnes en fer à cheval qui contemplent pensivement Selitba, pauvre et misérable, triste et terne petit hameau qui s'est blotti dans la vallée sur les bords de la rivière, pauvre hameau niché au milieu de la somptueuse et puissante nature.

Et ici même l'Oussa se jette dans le Volga débordé, si large que l'on peut à peine apercevoir la rive opposée, plate et couverte de prairies.

Et au confluent des deux rivières, se projetant en avant

comme pour monter la garde, se dresse le menaçant et sévère Molodetsky Kourgan, tête légendaire de titan, au visage de pierre couvert de rides, contracté par une sombre souffrance au front crispé, couronné de l'opulente chevelure de la verte forêt.

Les flots qui se succèdent chantent la tristesse de ce lugubre visage; bercée par le vent, la forêt de pins murmure sa complainte. Et le sombre Kourgan surveille les monts voisins aux verdures moutonneuses, à l'aspect tranquille et doux qui se reflètent tout entiers dans la surface majestueuse et cristalline de la rivière; il surveille et rébarbatif il songe éternellement à ses vieux souvenirs d'héroïques brigandages.

Et ce coin bleu est si beau, si chastement beau ; il contient une paix si profonde, une bienveillance si avenante, une mélancolie si délicate; il respire tant de pensées et de forces, tant de grandeur et de liberté que l'on serait tenté d'envier les êtres qui y vivent, la souffrance humaine y paraissant improbable, impossible.

Plus de cent trente années se sont écoulées depuis que tout ce pays merveilleux des bords du Volga, ces rivières, ces terres, ces bois et ces montagnes devinrent apanage patrimonial d'un comte. Sous une forme inviolable, ce petit royaume passe de père en fils dans la vieille famille du comte, dont les descendants n'habitent jamais le pays. Des biens de cette lignée de seigneurs, Selitba est le hameau le plus ancien; dans sa petite église vétuste sont conservées jusqu'à nos jours les vieilles chroniques qui relatent l'histoire de ce hameau.

Sous le règne d'Ivan Vassiliévitch le Terrible, ce pays fut envahi par des hommes libres, pillards de villes, qui en chassèrent certaine tribu musulmane et se « terrèrent à côté du Kourgan ».

Ils y vécurent en luttes continuelles avec d'autres peuplades nomades, mais ils finirent par s'y affermir et limitèrent le royaume de Moscou, qui trouva en eux de précieux alliés.

Les exploits de la belliqueuse Selitba furent appréciés du tsar Alekseï Mikhaïlovitch, qui fit don à ses habitants de toute la vallée contiguë, et la Charte Royale fut gardée de générations en générations par les plus anciens de Selitba.

Et ils restèrent longtemps au milieu des impraticables vallées boisées, abrités de toute incursion étrangère, inconnus de tous.

Les siècles succédaient aux siècles et les enfants des bois vivaient sans aucun changement, tout comme au début, et ils ne connaissaient que leur terre, leurs lois et leurs montagnes.

Plus tard, un droit de servage les assujettit et les poussa dans l'ornière. Et sous Catherine, par un titre perpétuel de majorat, ils furent donnés, corps et âmes, au brillant et magnifique comte. La « Charte Royale » devenait inutile, on l'oublia, on l'égara. D'elle il ne resta qu'une obscure légende d'impérissable mémoire. Et les vieillards contaient à leurs petits-fils le conte de « la Charte Royale ».

Plus tard encore, ce droit de servage tombé en désuétude, les paysans obtinrent chacun un lopin de terre, mais toujours enclavé dans les terres du comte.

Et ils devinrent alors des « manœuvres journaliers » au service du comte, cultivant la terre seigneuriale autant après le servage qu'avant.

La « liberté » semblait avoir passé à côté de Selitba sans même l'effleurer. Elle a fui par delà les monts et les bois; eux sont restés stationnaires; figés dans le passé, ils ont vécu humblement et souffert inconsciemment.

Seulement le conte de la Charte Royale ressuscita plus vivant que jamais; ce conte s'embellit chaque jour des pensées les plus jolies, nées, Dieu sait quand, dans l'âme poétique de ce peuple.

En cette âme populaire, la légende de plus en plus lointaine se perpétua toujours jeune. En elle confusément vivaient les souvenirs séculaires de la terre et de la liberté, de la justice primitive, de l'ancienne vie patriarcale. Et le bois natal, semblable à ce qu'il était dans les siècles passés, les charmait de son mystère, imprégnait et nourrissait leur âme des pensées d'antan. Et ils ignoraient ce qu'était la vie là-bas, par delà leurs montagnes mystérieuses; vers quel point était entraînée leur vieille rivière de bandits et où le puissant Volga emportait ses eaux.

L'histoire de ce peuple appuyait son talon de fer sur leurs épaules, et eux vivaient toujours dans un monde chimérique de contes sylvestres, de torrents grondants, d'écho joueur ; et sous l'influence inconsciente des souvenirs obscurs et confus de l'âme profonde endormie, se levait,

comme un féerique trésor, l'aube de je ne sais quelle haute vérité.

Et en eux vivait la nostalgie de cette vieille, éternelle et divine vérité, mais ils ne trouvaient ni mots ni images pour formuler leurs aspirations et sur leurs rudes visages hirsutes passait l'ombre de leur morne souffrance, de leur inlassable patience, qui leur donnait un air de famille, avec la face gigantesque et séculaire de Molodetsky Kourgan.

Et ils auraient vécu longtemps ainsi en leur mystérieux et docile silence, si la légendaire Charte Royale n'avait été retrouvée, un jour d'incendie, au moment où brûlait dans Selitba la chaumière de certaine solitaire, pauvre vieille centenaire ; en sauvant son bien, on jeta par la fenêtre un vieux petit coffret qui, en tombant, se brisa et laissa échapper d'un tiroir secret et jusque-là ignoré un ancien parchemin roulé, couvert de caractères étranges, de mots incompréhensibles, un étonnant parchemin scellé d'un antique cachet.

En ville, chez le notaire, on déchiffra ces mots, on les lut et on les traduisit aux délégués de Selitba.

Dans cette charte miraculeusement retrouvée, le puissant tsar les prenait sous sa haute protection, leur pardonnait leurs anciennes fautes et, pour leurs hauts faits d'armes, il leur conférait généreusement terres et dépendances pour toute la suite des siècles; avec autorité était apposé le lourd cachet impérial et de la main toute puissante, depuis longtemps disparue dans la profondeur des siècles, était signé le nom impérial.

Que de songes dorés traversent notre sommeil, que d'espoirs paradisiaques envahissent l'âme humaine endormie, mais le rêve du paysan est toujours le même : le paysan rêve de la terre. En son âme vivent éternellement les noires pensées de la terre grise. Tout le fantastique, toute la poésie, toute la puissance créatrice inconnue s'agitèrent en ces âmes primitives d'enfants de la nature. Et depuis lors les délégués de Selitba allèrent, durant vingt ans, de tribunaux en tribunaux des grandes villes. Ils cherchaient je ne sais quelle « juridiction agraire » et ne trouvaient que prisons ou cabanons de fous. A tous ils semblaient des revenants du seizième siècle et le siècle contemporain ne les comprenait pas plus qu'il n'était compris d'eux.

Ils voulaient cependant un jugement.

En tout lieu, ils envoyaient des suppliques dans lesquelles était racontée l'histoire fabuleuse, et de partout les suppliques leur étaient retournées avec refus.

A beaucoup ils parurent intéressants, ces êtres indépendants et originaux, avec leur joli et typique costume national si pittoresque, avec leur sacoche secrète, avec leur charte magique d'un tsar presque irréel. Et on les examinait avec curiosité comme on aurait regardé des acteurs d'opéra ou de ballet, on regardait leur charte et on les renvoyait d'un tribunal à l'autre, d'un avocat à l'autre.

Eux voulaient aller vers le tsar, mais ils ne purent y parvenir et revinrent dans leur Selitba.

Pour quelque temps leur vision agraire s'atténuait, mais ensuite elle renaissait toujours forte. Il suffisait que quelque va-nu-pieds les convainquît de la légalité de leurs revendications pour que l'assemblée se reformât, discutât, émît un vœu, choisît des délégués.

Et à nouveau ces délégués partaient pour quelque lointaine ville oubliée ; ils erraient longtemps et revenaient chez eux, dépouillés une fois de plus. Ils écrivaient au comte, mais celui-ci vivait à l'étranger et ne répondait pas ; son intendant, un Allemand, les chassait, n'ayant aucun désir de les écouter. Ils rédigeaient des conclusions sur « la restitution des terres du comte » et ils les remettaient au chef de l'administration des terres, afin qu'elles fussent présentées aux plus hautes autorités ; mais ce fonctionnaire grondait et menaçait, recevait les conclusions, mais ne les transmettait à personne.

Ainsi se traîna pendant vingt ans cette infructueuse histoire ; vieille, interminable, ennuyeuse et caractéristique histoire des ténèbres de la bêtise et de l'entêtement du paysan.

Et nul ne pouvait les persuader que le bon tsar moscovite Alekseï Mikhaïlovitch était maintenant impuissant; et impuissante aussi sa promesse royale et que, pour eux, il n'allait pas se lever de l'antique tombeau des tours de Moscou pour protéger les descendants de ceux qu'il avait traités avec les égards dus à de libres guerriers soumis aux lois de son riche empire du Volga.

Et tout aussi impuissante était maintenant cette vérité en laquelle seule ils ont foi, qu'ils cherchent et ne peuvent pas ne pas chercher, si profondément refoulé qu'en soit le désir

jusqu'au plus profond de leur âme énigmatique et silencieuse.

II

Par une claire matinée du mois de mai, à cette époque où le Volga débordé et l'impétueux Oussa, dans toute leur beauté, reflètent les vertes collines et où un radieux soleil printanier perce de ses rayons d'or le transparent brouillard d'un bleu laiteux qui se lève devant un horizon d'une jolie fraîcheur, par cette merveilleuse matinée dans la belle vallée d'émeraude entourée d'un côté par les montagnes parées d'une tendre verdure, à la limite qui sépare les terres des paysans de celles du comte, il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Une foule de quelques milliers d'hommes, avec femmes et enfants, avec tout un campement de télègues, de charrues et de chevaux, s'était installée dans le champ.

Tout Selitba était là et aussi une quantité de gens venus des villages voisins et de la petite ville que l'on dominait à l'horizon au travers du brouillard de plus en plus léger.

Ainsi qu'à une foire tout ce monde discutait et s'agitait. Les chevaux dételés et mis au pâturage ; les brancards levés ; auprès de chaque télègue un brasier sur lequel les femmes préparaient le repas. Ces feux innombrables donnaient au campement colossal un aspect sauvagement antique, qui rappelait les origines nomades de ces êtres. Les conversations des hommes et des femmes, les cris et les pleurs des enfants, les hennissements des chevaux, tout cela donnait l'impression d'un événement extraordinaire et solennel. Et le long des limites, sur un espace d'une verste, s'allongaient, comme une chaîne, trois à quatre cents charrues attelées de leurs chevaux. Tout ce tableau s'harmonisait admirablement avec les hautes montagnes, avec les collines, avec le fleuve colossal et étincelant, avec la forêt, l'éternelle forêt qui couvre toutes les crêtes des montagnes, se mire dans le fleuve et va rejoindre à l'horizon le bleu tendre du ciel.

A côté de la limite, au centre du campement, deux tables recouvertes de nappes étaient dressées.

Sur l'une d'elles des ornements d'église pour une cérémonie religieuse, avec les objets pour la bénédiction de l'eau : le gou-

pillon, l'encensoir, les livres, les cierges et aussi un pain rond de paysan, avec une serviette brodée et du sel dans une grande salière ciselée.

Sur l'autre table, tout ce qu'il faut pour écrire : plumes, encre, papier et à côté la célèbre sacoche de peau renfermant la « Charte Royale ».

Un vieux petit pope de Selitba avait déjà revêtu la chasuble, de dessous laquelle il tirait ses longs cheveux gris clairsemés.

La foule se tut, se dirigea en rangs serrés vers la table et se découvrit. En tête l'échevin, les adjoints et, choisis parmi les plus vieux, quelques paysans aux longues barbes blanches.

La cérémonie religieuse commença.

La foule soupirait et se signait. Beaucoup étaient à genoux et pleuraient, ils tendaient leurs visages vers le haut ciel d'un transparent et tendre bleu de turquoise.

Dans le silence du service religieux, comme une musique à peine perceptible, arrivait de loin le bruit des bois et des flots...

La veille de ce jour, les paysans du hameau de Selitba s'étaient réunis en assemblée et avaient rendu un arrêt en faveur d'un « tribunal agraire ».

Ils avaient décidé de partir pour les champs et d'y convoquer les voisins de tous les environs, d'inviter l'intendant du comte, d'avertir le chef de police et le maire du village; et de montrer la « Charte Royale » à l'intendant en présence des voisins et des autorités et ensuite d'exiger de lui qu'il mît à côté d'elle sur la table les documents établissant les droits du comte sur les terres en question. On s'en rapporterait à la décision des voisins ; s'ils adjugeaient la terre au comte, on se soumettrait et on se disperserait ; mais s'ils l'adjugeaient aux paysans, on la labourerait de suite solennellement dans toute son étendue : que le comte se justifie, qu'il prouve ses droits.

Mais si les gens du comte ou bien la police mettaient obstacle à l'exécution de ce plan, il ne fallait en aucun cas avoir recours à la violence et pour que personne ne pût accuser les paysans de résistance aux lois, défense était faite à quiconque de prendre avec soi ni bâton, ni baguette, ni même un fouet pour les chevaux afin que leur action ne soit pas interprétée comme un brigandage, une violence ou une usurpation des biens d'autrui : ils veulent finir par arriver à la vérité, à

la légalité et se trouvent obligés, après vingt années de pleines souffrances, de s'adresser à ce « tribunal agraire ».

On entendait à peine la voix sourde du petit pope, tandis que la basse profonde du diacre tonnait. La foule soupirait et comme un flot chantant arrivait la mélodie des bois de pins. Loin dans la montagne, dans la direction de la maison seigneuriale, un équipage descendait la route, accompagné de quelques cavaliers.

Le service religieux était fini.

La foule redevint bruyante. Des exclamations séparées retentirent :

— Le chef de police arrive!

— Les gardes sont à cheval!

— Voici l'intendant! A côté du chef de police!

— Et le maire est aussi avec eux!

— Ils montent tous les chevaux du comte! Ah! Ah! Ah!

On entendit un éclat de rire méprisant.

L'élégante calèche du comte, attelée de deux chevaux noirs, arriva rapidement au campement; elle était entourée de gardes à cheval.

Les moujiks se turent et enlevèrent leurs casquettes. Au premier rang de la foule, l'échevin et un grand et beau vieillard; ils tenaient en mains, avec la serviette, le pain et le sel.

De la voiture descendirent lentement les autorités.

D'un certain âge, mais encore vigoureux, le chef de police ressemblait à un roi de carreau : sa barbe longue, ondulée, légèrement séparée en deux parties vers le bas, déjà presque blanche, descendait sur sa haute poitrine et il avait un joli visage intelligent; ses grands yeux gais exprimaient la bonté. De haute taille, de belle prestance, il aimait vraisemblablement plus que tout au monde la société des femmes auprès desquelles il devait avoir des succès.

Le maire, lui, n'inspirait pas la sympathie : c'était un lourd et maladroit monsieur, aux allures d'ours, roux, voûté, au regard sournois, perçant et dur, au visage rébarbatif et grossier exprimant une basse médiocrité. Sur sa tête ronde et rasée, à la nuque large et plate, sa casquette bordée d'un liseré rouge semblait avoir pris ses assises d'une façon définitive. Et son occiput bestial inspirait une inconsciente frayeur. Du premier coup d'œil on devinait un être tyrannique et cruel, toujours

mécontent des autres, les détestant et les méprisant tous.

Derrière eux descendit de la voiture l'intendant allemand; celui-ci avait une barbe noire et portait un chapeau de paille et un costume de coutil ; il regardait la foule avec dégoût, ne dissimulant pas son dédain.

L'échevin et le beau vieillard apportèrent au chef de police « le pain et le sel ». La foule entendait indistinctement des lambeaux de phrase du bref discours débité par l'échevin :

— De pain nous vivons, le pain nous apportons... ne jure pas... ce n'est pas pour mal faire que nous sommes réunis... Veuille nous écouter...

Le chef de police, d'un geste, ordonna de replacer le pain sur la table, dont il s'approcha en même temps que le maire, l'intendant et les gardes. La foule s'ouvrit, les reçut dans son sein et ensuite se referma sur eux, les enserrant d'un cercle épais.

Le chef de police promena ses regards sur cette mer de têtes, sur le campement, les brasiers, les charrues et demanda d'une voix de basse molle et enrouée :

— De quoi est-il question? Pourquoi vous êtes-vous réunis?

La foule tout entière répondit. Les vieilles femmes elles-mêmes criaient, s'agitant et levant leurs mains vers le ciel.

Le chef de police fit un nouveau geste de la main.

— Plus doucement ! Taisez-vous ! Qu'un seul de vous parle... les délégués !

L'échevin, quelques vieillards et quelques jeunes gens s'avancèrent de nouveau.

— Les délégués... c'est nous !

— Qu'un seul parle!

De la foule des voix montèrent :

— Epanechnikoff, parle! ou bien toi, Bachaïeff.

Bachaïeff commença à parler ; il était de taille moyenne, jeune, vif, énergique.

— Votre Noblesse ! — ému il criait d'une voix forte et hardie — nous ne sommes pas venus pour voler ; nous sommes venus labourer notre terre ! la nôtre ! Voyez : voici Monsieur l'intendant et voici nos voisins, étrangers au débat ; c'est nous-mêmes qui les avons convoqués ! qu'ils soient nos juges ici ; nous demandons à être jugés comme l'étaient nos ancêtres !

Votre Noblesse ! Voyez ! voici, sur cette table, la Charte Royale ! Royale ! donation du propre tsar Alekseï Mikhaïlovitch, qui repose en Dieu. (Bachaïeff fit le signe de la croix.) Notre terre ! Pourquoi donc est-ce le comte qui en a la possession ? Que Monsieur l'intendant mette sur l'autre table la charte du comte. Il se peut que sa charte ait plus de valeur, alors nous partirons ; ce sont les voisins qui prononceront ! Nous exigeons, nous désirons qu'il nous la montre, qu'il la dépose... Voici vingt ans que nous.... qu'il la dépose !

Sa voix retentissante portait jusqu'au bout du champ.

— Qu'il la dépose ! cria la foule.

Le chef de police secouait sa barbe et la foule excitée se calma. L'intendant s'annonça, voulant dire quelque chose.

Il parlait bas, d'une voix lente, et son discours n'était pas entendu des derniers rangs de la foule :

— Che ne gombrends bas... Guel dripunal acraire ? Guels troits afez-fous ? Che ne suis bas opliché... Che ne mondrerai rien...

Les rugissements haineux de la foule couvrirent sa voix.

— Ah ! Ah ! Il ne la montre pas, sale allemand ! sale museau !

— C'est compris ; il n'a rien à montrer !

— Avez-vous entendu ? Il ne montre rien !

— Il ne peut rien prouver !

La foule s'exaltait.

Le chef de police fit un signe avec son mouchoir.

Lorsque le bruit se fut calmé, il se redressa, secoua sa barbe ondulée et cria en bombant sa poitrine :

— Je vous préviens !... Ce que vous entreprenez est opposé à la loi ! Il n'existe aucun tribunal agraire et il ne peut en exister ! Je vous engage à vous disperser et à rentrer chez vous !

— Nous ne nous disperserons pas ! gronda la foule. Un vacarme général commença. La foule s'excitait, gesticulait... Les physionomies indignées s'animaient. Sur différents tons, mille voix criaient :

— Nous exigeons !... qu'on lise ! Vingt ans !... le document !... L'intendant ! Dieu !... La vérité !... La loi...

Depuis longtemps déjà le maire à l'air féroce tremblait de colère. Pâle, les yeux foncés et brillants, il se fraya un passage

et il cria quelque chose d'une voix forte, menaçant la foule de son poing.

Les rugissements commencèrent à se calmer.

— Je vous défends !... La foule entendit un cri menaçant : Partez !... c'est une émeute !

A ce mot tout s'apaisa instantanément. Ils se ressaisirent, se souvenant tous de leur résolution d'éviter de donner lieu à une accusation de violence, et se continrent. Mais, parmi les têtes baissées au dernier rang, se dressa une tête brune et bouclée, au type de bandit, aux yeux insolents et perçants comme des clous et, au milieu du silence soudain, elle prononça d'une voix tranquille et moqueuse :

— Eh ! Votre Noblesse, vous ne connaissez qu'une chose : défendre ! Vous êtes tous vendus au comte ! Nous y laisserons notre peau, mais nous ne nous en irons pas ! Voilà !

— Nous ne nous en irons pas ! recommença à clamer la foule, nous ne ferons pas d'émeute ! Nous agirons légalement !!.... Si nous avions voulu, depuis longtemps déjà nous vous aurions rejetés.

La foule offensée rugissait.

— Messieurs les voisins... commença la voix chantante de Bachaïeff.

Il monta sur la table en vue de tous et allongea vers la foule le manuscrit déroulé, puis d'un ton mi-criant, mi-chantant, il reprit. :

— Mes-sieurs les voi-sins ! Avez-vous vu notre Charte Royale ? La voi-ci ! L'avez-vous vue ?

— Nous l'avons vue ! crièrent mille voix.

— Et l'intendant... la charte du comte.... il ne l'a pas montrée !

— Il ne l'a pas montrée ! courut par tout le champ.

— Par conséquent, à qui est la terre ?

— A nous ! répondit d'une seule voix toute la foule.

— Et si elle est à nous ! continua Bachaïeff, haussant de plus en plus le diapason de sa voix claironnante et gagnant la foule par son excitation : — Si elle est à nous, que nous ordonnerez-vous, messieurs les voisins ? De la labourer ?

— Labourez-la ! le champ retentit de ce seul cri.

Le chef de police, le maire et l'intendant se dirigèrent vers la calèche. L'échevin les aida à y remonter.

— Je vais chez le gouverneur, lui dit le chef de police très ému ; veillez au moins à ce qu'il n'y ait pas de collisions. J'ai donné des indications aux gardes afin de ne pas les exaspérer !...

— Bien, Votre Noblesse ! faites excuse !...

La calèche roula.

Quatre cents laboureurs s'étaient déjà mis à l'œuvre. A la première charrue, le nonagénaire Epanechnikoff, le beau vieillard qui avait offert le pain et le sel comme délégué des affaires du hameau de Selitba. De haute taille, d'aspect imposant, avec sa longue barbe blanche, chaussé de sabots et vêtu d'un long caftan, il s'approcha de la limite, se redressa et soudainement rajeuni, enflammé, ressuscité, il fit avec sa casquette un signe aux autres et cria d'une voix sonore :

— Avec Dieu, labourez !...

Ensuite il fit un grand signe de croix, essuya ses larmes du revers de sa manche et empoigna sa charrue.

— Seigneur, bénis-nous ! murmuraient ses lèvres.

Un garde se plaça sur la raie, lui barrant la route.

Epanechnikoff le contourna comme on contourne une souche et conduisit son sillon plus loin. Un nouveau garde se dressa silencieux devant lui.

Et d'autres gardes, tout aussi silencieux, se trouvaient sur le parcours des autres laboureurs, qui, de même qu'Epanechnikoff, les contournaient, conduisant leurs bêtes sans aucun fouet.

Et le vaste champ se couvrit de sillons tordus qui ressemblaient à des caractères hiéroglyphiques, à d'antiques signes cabalistiques dans lesquels semblait s'être caché le sens profond et mystérieux de l'âme du peuple.

En lettres gigantesques, ils écrivaient sur la terre natale sa vérité, son cri de justice. Et il leur semblait que ce cri allait se répandre en alarme puissante et réveiller la Russie.

Ils restèrent là trois jours et trois nuits avec tout le campement, y compris « les voisins », à attendre le gouverneur.

Ce dernier arriva le quatrième jour, accompagné du chef de police, du maire et entouré d'une garde à cheval, suivi d'un chariot de verges fraîchement coupées dans les bois du comte.

Le gouverneur arriva fort en colère; furieux, il menaçait. Il était grand, plein de santé, avec un visage coloré et rasé et des cheveux blancs tondus de près.

En l'apercevant, la foule tout entière se mit à genoux, pendant que l'échevin et Epanechnikoff apportaient le pain et le sel. Les larmes aux yeux ils imploraient pour tous la pitié.

Mais lui, frappa le pain et renversa le sel.

Il ne parlait pas, le gouverneur, il glapissait... Et lorsqu'il glapissait une salive visqueuse éclaboussait l'or de ses galons.

Il commença son discours par les mots de « coquins, bandits » et le termina par le cri :« Vous serez punis !»

Et il donna l'ordre de s'emparer « des provocateurs ».

On en arrêta quarante-trois, les plus vieux, les plus estimés, les plus honorés de Selitba.

Et à cet endroit même, sur la terre usurpée, on les aligna.

En silence, humblement, avec résignation, ils se couchèrent sur la terre natale; un large cercle formé par les gardes du gouverneur les entoura; les baguettes sifflèrent dans l'air et l'on entendit des gémissements sourds et contenus qui semblaient monter du cœur même de la terre.

La foule, calme et immobile était toujours là et des larmes ruisselaient sur tous les visages.

Et le chef de police chargé de cette exécution pleurait lui-même; seul le maire, se réjouissait, se délectait. A chaque sifflement des verges, inflexible, inexorable, il criait de sa voix rauque :

— Plus fort, plus fort !

De cent coups chacun d'eux fut gratifié.

Puis sur les télègues mêmes des paysans, on les emporta, comme de l'abattoir on emporte la viande fraîche.

Une mare de sang témoignait du lieu du supplice.

Et lorsque le lent et sinistre convoi les emmena au village, le sang coulait au travers des télègues, et tombait en larges gouttes sur la terre et un long chemin de sang reliait le village au lugubre emplacement où le « tribunal agraire » avait tenu ses assises.

De cent coups chacun d'eux fut gratifié !

III

Une année entière ils attendirent leur jugement, ce véritable et authentique jugement qu'ils avaient si longtemps sollicité.

Et au bout d'un an on les jugea dans cette même petite ville

que l'on aperçoit de Selitba dans le brouillard floconneux du Volga et aux habitants de laquelle ils avaient demandé justice, à titre de voisins, au moment de leurs revendications terriennes.

Et dans la misérable petite salle du tribunal du district, ils étaient assis tous les quarante-trois, sur les bancs destinés au public ; on eût dit qu'ils étaient là plutôt pour juger que pour être jugés, car leurs physionomies n'étaient point attristées, mais au contraire pleines de confiance et de foi en la justice de leur cause.

Ils furent jugés par de consciencieux fonctionnaires, gens pondérés et réputés honorables, qui s'appliquèrent à les juger avec équité et..... qui les condamnèrent.

Et ce fut de nouveau par une radieuse journée de printemps qu'on les conduisit après cette condamnation vers l'embarcadère du Volga pour les expédier vers un chef-lieu de Gouvernement où ils devaient être incarcérés.

L'Oussa et le Volga avaient mêlé leurs eaux, submergé leurs rives et débordé si largement que l'on apercevait à peine la rive opposée toute couverte de prairies; de la ville jusqu'à Selitba, ils voyaient, à la place des champs, une mer chatoyante qui scintillait au soleil et, dans le lointain, tel un phare, l'héroïque tête de Molodetsky Kourgan.

Et comme par le passé, les vertes montagnes veloutées se serraient en demi-cercle ; avenantes, elles souriaient en se mirant dans la tranquille rivière.

Et ce coin béni était si beau ; il y avait en lui tant de paix miséricordieuse, tant de patiente bonté, tant de délicate et tendre mélancolie, que l'on éprouvait une surprise douloureuse à voir des soldats mener sabre au clair vers ce rivage un groupe de gens débonnaires et tranquilles.

Une foule immense les suivait ; tout Selitba était là, et tous les environs, et tous les habitants des petites villes toujours avides de spectacles.

Eux, allaient la tête basse, ne regardant personne ; leurs dos voûtés et leurs lourds mouvements trahissaient une perplexité. Il semblait qu'ils ne pouvaient croire à leur condamnation et qu'ils emportaient plus enfoncés que jamais en leur âme désanchantée les antiques légendes, les contes fantastiques et aussi l'aube mystérieusement pressentie de la divine vérité.

Oui, il semblait que, ne l'ayant pas trouvée cette fois encore, ils repartaient pour les mêmes lointaines et difficiles recherches, que la légende de la « Charte Royale » ne mourrait pas, ne s'éparpillerait pas, mais qu'elle serait radieusement enluminée par la couleur vermeille de leur sang, embellie par les chansons sur le méchant gouverneur, par la torture, par les chaînes et les prisons, par les larmes et les souffrances, par les jugements iniques...

Grave et recueillie suivait la foule innombrable ; sans paroles et sans larmes, cette foule bigarrée s'avançait sur la berge sablonneuse et l'épaisse poussière dorée qu'elle soulevait s'entourait d'un nuage fauve qu'un soleil printanier éclairait à profusion.

Et lorsque les quarante-trois arrivèrent par le flexible appontement sur le petit remorqueur qui allait les emporter vers de nouvelles souffrances, la foule entière s'avança jusqu'à l'eau ; silencieuse, elle resta là, masse mouvante, et des centaines de visages et de regards se tournèrent vers eux.

Le bateau s'éloignait lentement. Les quarante-trois étaient tous là, le long du bord du bateau, pâles, les mâchoires contractées, serrant convulsivement le parapet de leurs mains tendues et raidies.

Ils étaient là, immobiles, pétrifiés, se grisant des yeux, le regard arrêté sur la foule sympathique, sur les montagnes natales. Dans cette immobilité de pierre, on sentait la rude tension d'une force primitive immense. Et de pierre semblaient leurs visages, et de fer semblaient leurs doigts tordus et cramponnés.

Longtemps, le bateau s'éloigna, de plus en plus rapide et lointain.

Et longtemps aussi la foule resta sur la berge, ne pouvant détacher ses yeux de l'endroit où, sur la scintillante rivière, dans le rayonnement de ce jour de printemps, avait disparu le point noir du bateau.

Puis, peu à peu, sans bruit de conversation, comme au retour d'un enterrement, la foule se dispersa et se répandit sur les différentes routes.

Et la berge se trouva déserte.

Autour c'était la même nature riante, immuablement indifférente aux hommes ! Sous les rayons généreux du soleil, le

Volga et les montagnes, enveloppés d'un calme profond, restaient semblables à ce qu'ils étaient il y a des centaines d'années.

Les vertes montagnes moutonneuses se reflètent tout entières dans la profondeur miroitante ; dans le lointain, à peine aperçoit-on la rive plate couverte de prairies, et Molodetsky Kourgan, héroïque tête, antique visage ridé à la puissante expression de primitive patience et de mystérieuse douleur, regarde d'un air sombre l'horizon qui l'entoure et, rébarbatif, il songe éternellement à son vieux passé de brigandage.

SKITALETZ.

(Traduit du russe par Mme VÉREL.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Civilisation. — Portugal. — Philosophes.

Civilisation. — On me demanda un jour quel est pour moi le sens du mot *civilisation*, que j'ai souvent employé, au cours de ces notes. La réponse me fut difficile. La civilisation, c'est tout ce qui m'est nécessaire ou utile pour vivre ; c'est une facilité, une sécurité, c'est l'ensemble des conditions auxquelles m'a façonné l'histoire et sans lesquelles ma vie, il me semble, serait désorientée. La civilisation n'est sentie que lorsqu'elle fléchit. Une belle civilisation fonctionnerait si bien qu'on ne s'en apercevrait pas, de même qu'à certains jours de l'année il n'y a pour ainsi dire pas de température, l'air est insensible, on ne saurait dire s'il existe, il ne nous communique ni froid, ni chaud, ni lourdeur. La civilisation serait pour notre activité quelque chose de pareil et d'aussi immatériellement fluide. Une vraie civilisation est celle qui nous mettrait, à force de complications bien ordonnées, dans un état idéal de nature, l'état dont jouissaient les Tahitiens avant Cook, l'état rêvé par Jean-Jacques. N'avoir qu'un bouton à tourner (ou même qu'une allumette à frotter) pour avoir la lumière, équivaut, dans le raisonnement, à n'avoir pas besoin de lumière, comme notre Primitif idéal, qui n'en rêve pas d'autre que celle du soleil et celle des astres. Et il en est de même de toutes ces choses, que nous appelons précisément les conquêtes de la civilisation, mais qui ne sont de la civilisation qu'à la condition que nous en jouissions sans effort, naturellement.

Nous privâmes les Tahitiens de leur civilisation, faite de rien et pourtant réelle en leur apportant quelque chose de la nôtre, quoi ? Nous sommes privés de la nôtre, ici ou là, plus ou moins, chaque fois qu'un des rouages de la machine grince, et comme il y a beaucoup de roues, de dents, de joints, elle grince souvent. On a dit que la civilisation n'est qu'une représentation et qu'on a celle que l'on croit avoir. Sans doute, mais quand on a eu la tête cassée par quelques grincements formidables de la machine, on s'aperçoit que toute représentation a une base matérielle et que les constructions de l'esprit même et de l'imagination sont faites de moellons et de poutres, de bois ou d'acier. Quand une civilisation est très complexe, comme la nôtre,

personne n'en jouit dans toutes ses parties, qui peuvent, l'une ou l'autre, fausser leur jeu, sans que l'unanimité s'en aperçoive. La représentation d'une bonne partie des hommes est bornée ou fragmentaire; elle ne s'exerce que dans de petits morceaux de miroir et ils ne savent pas que toutes les images se rejoignent et forment un tout dans certaines têtes. Mais ces têtes ignorent le plus souvent comment fonctionnent celles du commun : de là des actes qui, bénévoles pour les uns, épouvantent les autres et des jugements qui n'ont aucune chance de concordance.

Attentat contre l'ordre social ? Mais non, puisque aucun des petits morceaux de miroir ne peut refléter une si grande chose. La grève des chemins ne fer n'a jamais été, pour les employés de chemins de fer, plus que ce qu'est une grève pour les maçons ou les terrassiers. Ils ont été très longtemps à comprendre qu'elle pouvait avoir des conséquences graves pour tous et eux-mêmes d'abord. On les a fait regarder dans le miroir total, ils ont compris, ils ont cessé. L'intérêt égoïste et légitime a reculé, momentanément effrayé. Cela ne durera pas, parce qu'on effarouche, on ne se refait pas en quelques heures, une mentalité ; et aussi parce que les temps de l'incrédulité sociale sont arrivés. Ce sera bien plus grave quand, sachant vraiment qu'ils endommagent une civilisation, ils passeront outre, surmontant leur égoïsme et tous les égoïsmes. Mais passeront-ils ? Peut-être. On en voit quelques-uns qui, plus conscients (triste conscience), ont tenté, d'ailleurs bien maladroitement, un essai de ravage des voies, des ponts, des fils. C'est ce qu'il faut faire, puisque les bases de notre civilisation sont matérielles. Mais le présent réclame sa pâture. Cela cessera quand ils ne seront plus payés. Car ils semblent payés pour cela et c'est le plus extraordinaire, quoique sans doute pas le plus illogique.

Les barbares n'ont pas détruit, mais se sont approprié ce qui restait de civilisation. La civilisation gréco-romaine avait été corrodée par le christianisme et il n'en restait plus que les fibres auxquelles les barbares remirent quelques liens, et cela dura jusqu'à ce qu'une âme nouvelle se fût formée. Le socialisme anarchiste (il y en a un) joue, plus brutalement, le vieux rôle chrétien. Mais il s'attaque à une civilisation plus matérielle, et dont la destruction, exigeant autant de force que de venin, sera plus difficile. Mais, tout de même, qui peut dire qu'elle résistera mieux, si ses ennemis trouvent les points sensibles et réussissent à y enfoncer l'aiguillon? Après? Après, on recommencerait. Voyez l'histoire.

Portugal. — Au siècle XIXe et au suivant, les rois, jadis insolents, se sont montrés très polis, même obséquieux. Chaque fois qu'un peuple leur a fait comprendre l'importunité de leur présence, ils ont pris la poste, modestement. Charles X, Louis-Philippe, Fran-

çois II, Manuel en sont de bons exemples. Les deux Napoléon firent plus de manières : il y fallut l'invasion et la force des armées. La fuite de Louis-Philippe a particulièrement laissé de bons souvenirs, bien comiques : le fiacre qui l'emporta ne contenait pas la fortune de la France ; l'élève de Mme de Genlis ne convoyait avec lui que ses économies d'honnête fonctionnaire et de bon père de famille. Manuel n'avait eu encore le temps ni de procréer, ni d'épargner. Le d'Orléans pourtant perçait déjà. Il avait insinué à sa petite amie qu'il gagnait, en son métier de roi de Portugal, moins qu'elle en son métier de reine de théâtre : et c'était peut-être vrai, — mais il faut être un arrière-petit-fils de Louis-Philippe pour avouer ça.

Philosophes. — J'ai un peu rêvé sur les philosophes, ces temps derniers, à propos de la mort de William James, et j'ai découvert que l'influence des philosophies pouvait se résumer en quelques mots. Je crois que toute philosophie qui n'est pas purement scientifique, c'est-à-dire négative des métaphysiques, aboutit, en fin de compte, à renforcer le christianisme sous la forme où il domine dans les différentes nations. La plupart des personnes qui croient s'intéresser à ce qu'elles appellent les grands problèmes sont mues par un souci intéressé et tout égoïste. On pense à soi, à sa destinée ; on espère trouver rationnellement une solution agréable à ses désirs, qui sont en secret conformes aux premiers enseignements reçus. Or, comme tous les raisonnements métaphysiques sont fort obscurs ou du moins peu accessibles à la plupart des intelligences, quand on les confronte avec les croyances religieuses, on trouve que ces croyances sont du même ordre et plus claires, étant anciennement connues. Ce phénomène s'est produit au commencement du XIXe siècle. Le déisme de J.-J. Rousseau, qui semblait si éloigné du catholicisme, prépara le terrain pour une rénovation du catholicisme. Chateaubriand, tout imprégné de Rousseau, fut le premier de cette espèce ; quand « on releva les autels », des millions d'incrédules, mais imprégnés de déisme sentimental, y entrèrent tout naturellement sans même s'en apercevoir. William James, avec sa religiosité indifférente aux formes religieuses, a de même travaillé sans le savoir pour les sectes. Le spiritualisme en spirale de M. Bergson, aux allures scientifiques, mais traîtresses, atteint le même résultat. Les nuées métaphysiques, qu'il remue avec éloquence se résolvent en pluie religieuse, et cette pluie, en séchant, laisse comme une manne dont se nourrit la croyance. Il y a plus de prêtres que de penseurs libres d'esprit aux cours de M. Bergson. Sa manière de postuler le libre arbitre prend, en France, pays catholique, une valeur apologétique. Il faut que le plus illustre de nos métaphysiciens sache bien ce qu'il fait.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jules Bois : *L'Humanité divine;* E. Fasquelle, 3.50 — Alfred de Bengoechea : *L'Orgueilleuse Lyre*, B. Grasset, 3.50. — Tristan Derême : *Petits poèmes ;* Société française d'imprimerie et librairie, 2 fr. — Pierre Aguétant : *Les Violettes ;* Edition de « la Revue Mauve ».

L'Humanité divine. Il n'est pas nécessaire de savoir par la lecture de ses œuvres en prose que l'esprit de M. Jules Bois est multiple et divers et qu'ayant scruté les mystères augustes et ridicules des petites et des grandes religions, l'écrivain, curieux du monde de l'Inde, de la Palestine et de l'Hellade, n'est aucunement un littérateur en chambre : à défaut de tous ses autres livres, *l'Humanité divine*, qui est en même temps une confession et une manière de profession de foi, en témoignerait amplement. Sans doute en tant que philosophe mystique qui dédie l'un de ses principaux poèmes aux auteurs inconnus de l'Imitation et du Baghavad Ghita, il inclinerait plutôt à la pieuse ataraxie de l'extase, et il ne paraît pas croire qu'il y ait de libération possible sinon par la douleur et par la mort; vers *l'Ile miraculeuse*, où réside le bonheur, on ne peut appareiller que le cœur plein d'amour et d'humilité et brisé par la souffrance :

Il faut avoir longtemps pleuré.
— O Passeur, je m'embarquerai.

C'est l'un des thèmes les plus souvent repris par M. Jules Bois ; et bien qu'il soit résigné et accepte la douleur, bien qu'il conçoive en général la mort comme un passage à une existence meilleure et qu'il désire être un jour affranchi du Temps et de l'Espace, non pas pour rentrer dans la grande Nuit primitive, ainsi que Leconte de Lisle, mais afin de jouir d'une éternelle félicité, il ne se figure parfois la délivrance que comme la fin des maux et sans autre idée de béatitude :

Tu guériras ma volonté d'être plus sage,
Mon vain désir d'être un héros, le sot orgueil
De déchirer le poids bienfaisant du cercueil
Par une gloire qui résonne d'âge en âge.

Tu m'absoudras enfin du péché d'être né
Et d'avoir par le bruit de ma plainte insensée
Troublé cet univers auguste et sans pensée
Où je naquis rebelle, où je meurs pardonné.

Cependant, il concilie, par un miracle familier aux poètes, ses aspirations chrétiennes et un culte très fervent pour la sagesse hellénique et invoque volontiers Pallas, vierge guerrière et pacifique, dont la lance d'or, de haut de l'Acropole, protégeait la cité sainte entre toutes, et plus que l'ascète il glorifie le héros grandissant dans la lutte et dans l'effort ; il ne le représente pas sous l'aspect d'un être diffé-

rent par nature de l'humanité normale, mais plutôt comme un homme en qui se seraient en effet divinisées toutes les vertus traditionnelles; il n'a garde, quant à lui, de renverser les valeurs ; il ne fait pas grand état de la raison et de la science et les conquérants « des bonheurs superflus » dans tous les ordres de l'action et de la connaissance ne trouvent pas grâce devant lui ; il les exclut à jamais du royaume de la lumière et, tout en ne se défendant pas de quelque sympathie pour Frédéric Nietzsche, il ne peut s'empêcher de lui crier anathème :

C'est qu'à ton front dressé contre la loi du Christ
Tu mis le double sceau de la Bête malsaine.

Il ne s'étonne pas outre mesure que le négateur ait été terriblement châtié; depuis les jours lointains où Lactance composait le *De morte persecutorum*, l'événement a toujours prouvé pour les âmes pieuses que d'Arius à Voltaire les athées et les hérétiques périssaient de male mort et d'une façon généralement abjecte ; et dans des vers qui ne sont pas les meilleurs du recueil, il morigène le malheureux puni par où il a pensé :

Cloué sur ton fauteuil par la paralysie,
Morne, le cerveau nul plus bas que l'animal,
Tu fus, pour l'univers que troubla ta Parole,
L'exemple du Néant où se brise le Mal.
Toi, l'Antéchrist, un noir destin te crucifie ;
Et tu pouvais, devant l'excès de tous tes maux,
Dans un dernier effort qu'un livre certifie,
Pousser le cri qui te résume : *Ecce homo*.

M. Paul Bourget n'a donc aucunement forcé ou faussé le sens que l'auteur a voulu donner à ces deux mots « Humanité divine », dans le sonnet liminaire qu'il lui adressa le 20 mai 1910 :

Quand il n'y aurait eu qu'un martyr ici-bas,
Un seul, nous redirions à genoux sur sa pierre :
« Humanité divine ! » Et ne mentirions pas.

M. Jules Bois n'emploie pas toujours ce ton de sermonnaire qui gâte ses meilleures qualités ; mais il le fait encore trop souvent et alors se permet des façons de dire presque barbares ou simplement vulgaires :

L'arcane de douleur qui rédempte le monde

. . . .

Eclate, ô mon Bourreau, dans un rire sonore

. . . .

Il sied d'être l'ilote enivré de coktail

. . . .

Le passé nous secourt, lui qui jamais n'abdique
Et fait de la charpie avec le souvenir.

Non, je ne puis croire qu'Antigone, lorsqu'elle lui apparut un soir, vers les Propylées, ait tenu ces propos d'ambulancière de la Croix-Rouge ; un démon plus subtil, peut-être plus dangereux, lui a dicté d'autres strophes harmonieuses et pures, alors que la beauté des choses lui faisait oublier toutes les vilenies humaines et que, près du lac de Nami Tal, il apprenait des eaux limpides et calmes cachées au sommet des rudes Hymalayas qu' « il est possible d'être heureux ».

L'Orgueilleuse lyre. Méditant sur les ruines de Séville, qui fut Italica, M. Alfred de Bengoechea évoque Silius Italicus au temps de sa jeunesse, alors qu'il préparait déjà peut-être son vaste et médiocre poème des *Guerres puniques* et en imaginait la durée aussi longue que devait être celle de l'Empire Romain, fondé pour l'éternité :

Mais il ne savait pas, rêveur mélancolique,
Qu'un jour viendrait, tardif, où le soleil oblique,
Au lieu du clair forum et des riches palais,

Qui jadis s'étalaient sur ces plaines désertes,
N'éclairerait jamais dans les soirs violets
Que le contour fuyant d'un amas d'ombres vertes.

Hoir des races latines qui gardèrent par delà les Atlantiques, dans l'Amérique conquise, leur orgueil et leur volonté de domination, M. Alfred de Bengoechea apprit de M. Henri de Régnier, plus par *les Médailles d'argile* et *la Sandale ailée* que par *les Poèmes anciens et romanesques*, à goûter l'harmonie mélancolique des parcs automnaux ; mais bien que, dans la forme symétrique et mesurée, il s'astreigne à ne pas trahir une âme plus farouche et des élans moins ordonnés, il ne peut cacher une secrète propension à l'art violent, somptueux et fauve de M. Ruben Dario et des Espagnols autochtones ou ultramarins ; ses villes de prédilection sont Séville et Tolède, et les peintres qu'il comprit le mieux, le Greco, Valdès Leal et Goya ; le haut Tolima des Andes hante toujours son esprit et hors du jardin lumineux et tranquille où les glycines s'effeuillent dans les bassins, c'est vers la vaste mer que bondit son âme nostalgique, vers la mer divine qu'il revoit du fond du clair passé :

Quel arbre, quel bassin, quelle rose pâlie,
Quelle grappe de raisin noir,
Egale ta douceur et ta mélancolie,
Reine de l'azur et des soirs !

A l'heure où le soleil à l'horizon s'éploie
Et roule, éperdu, à tes pieds,
Je viens et là dans l'ombre incliné sur ta joie
Je dépose un amer laurier.

De la verte terrasse et qu'argentent des palmes
Je suis tes bonds et tes douleurs
Et je plonge au plus profond de ton miroir calme
Une âme antique avec ses pleurs.

Et voici que, libéré du spleen, du dégoût et de l'ennui, sans craindre le temps qui détruisit Italica et la force romaine, le poète appareille à la conquête de la gloire.

Petits Poèmes. Toutes les pièces du nouveau volume de M. Tristan Derême ne sont pas inédites; il en est qui figurèrent déjà dans ce charmant livret de vers : *les Ironies sentimentales*, et l'on peut estimer qu'il voulut signifier par là que les motifs ordinaires de son inspiration n'étaient pas changés et que, plus vieux d'un an, mais très jeune encore, il ne lui déplaisait pas de voir errer parmi les livres qui lui sont plus chers que tout d'aimables et juvéniles figures de femmes ; il sait d'avance qu'il se séparera d'elles et que les livres demeureront même quand il proclame ne plus rien vouloir connaître de Baruch de Spinosa ni de Clément Marot, traducteur de Virgile, et qu'il renie Ronsard, Platon et toutes les gloires humaines, à cause d'un sourire :

Quoi ! pourrais-je envier
Pisistrate vêtu de royales étoffes
Ou le berger Ronsard couronné de lauriers
Conduisant le troupeau sublime de ses strophes !

Quoi ! pourrais-je songer
A la gloire d'Achille ou de Platon le sage,
Lorsque je puis, sous la tonnelle du verger,
Sourire à la beauté de ton jeune visage !

Et presque aussitôt il chante la palinodie :

Girouette, tu peux crier sur les ardoises,
Grincer comme une dent sur d'acides framboises.
Hiver, tu peux lancer aux vitres tes grêlons
Qui bourdonnent comme une averse de frelons,
Qu'importe ? Hiver, brandis tes trompettes de cuivre,
Et déchaîne tes chiens sur la route du givre
Et les chevaux des ouragans ! Je m'en bats l'œil !
Je m'en bats l'œil ! Je lis des vers dans mon fauteuil !
Beauté des jours ! Beauté des livres et des livres !
A mon coupé, j'attellerai cent douze lièvres,
Sur l'azur plus vibrant qu'une aile de perdrix
Et j'irai vers les bois que mon rêve à fleuris.

Ce sont là gaîtés de chèvre-pied adolescent qui s'amuse à des fantaisies funambulesques et acrobatiques, certain que ses cabrioles les plus extravagantes ne se termineront pas en chute lourde et pa-

taude. Mais, par moments, la flûte allègre sonne un son plus sévère, comme si toute cette grâce printanière appréhendait déjà l'inévitable automne et M. Tristan Derême n'est pas incapable de renoncer à toute ironie et à toute farce :

Toi qui passes foulant la neige de rue,
Vois sur ma porte deux lions et une grue
Qu'un vieillard catalan dans la pierre a sculptés.
Médite et que ton rêve aux lignes de clartés
Neuves, pour picorer la grappe des étoiles,
Plane le col tendu dans un ciel enchanté
Et vaille les lions de la réalité.

Les Violettes. M. Pierre Aguétant a vingt ans ; il semble que la vie lui ait été clémente, et que, par retour, il n'ait regardé sans quelque gratitude les paysages familiers à son enfance ; dans *Gerbe d'Avril*, un sentiment assez vif de la nature s'exprimait avec une simplicité qui n'était pas feinte et qui l'apparentait d'assez loin au Lyonnais Pierre Dupont et à Gabriel Vicaire, Bressan. Il s'est essayé à une composition plus ample, dans la manière un peu confuse et diffuse des élégiaques romantiques; il a tenté, dans *les Violettes*, de dire en strophes lyriques l'émoi d'une âme crédule et tendre qui fait confiance à l'avenir et se voue à l'amour et à la beauté et c'est sans réticence qu'il offre à l'amante encore inconnue, qui naquit pour son désir du parfum des fleurs fauchées,

Son cœur mûr comme un fruit d'été.

On sait que la propriété des termes et la suite dans les images n'étaient pas le principal souci des élégiaques du dernier siècle : M. Pierre Aguétant n'est malheureusement pas tout à fait indemne de leurs mauvaises habitudes littéraires et il serait regrettable qu'il ne devînt pas pour lui-même un censeur plus rigoureux ; car il ne fut pas privé d'autres dons par des fées plus propices.

PIERRE QUILLARD.

LITTÉRATURE

Claudius Grillet : *la Bible dans Victor Hugo d'après de nombreux tableaux de concordance*, 1 vol. in-8°, 7.50, Hachette. — Amédée Guiard : *Virgile et Victor Hugo*, 1 vol. in-8°, 7.50, Bloud. — Amédée Guiard : *La Fonction du Poète, étude sur Victor Hugo*, 1 vol. in-18, 3.50, Bloud. — Jules Bertaut : *la Vie anecdotique et pittoresque des grands Ecrivains : Victor Hugo*, 1 vol. in-12, 2.25, Louis Michaud.

M. Claudius Grillet consacre un gros volume à un sujet important, le biblisme de Victor Hugo, qui n'avait jamais été traité avant lui ; mais son livre, **la Bible dans Victor Hugo**, semble bien avoir épuisé la question et avoir démontré que le mot du poète :

« la Bible, c'est mon livre ! » était une exacte vérité. Suggestionné par *le Génie du christianisme*, Victor Hugo comprit tout ce que l'on pouvait découvrir de richesses inexploitées dans la Bible, et, dans ses premières odes, il songe à substituer, selon ses propres paroles, « aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne, les couleurs neuves et vraies de la mythologie chrétienne ». Chateaubriand, avec ses *Martyrs*, lui avait donné l'exemple. *Les Martyrs*, note M. Grillet, sont surtout tributaires du *Psautier* et du *Cantique des Cantiques*. Le reste du biblisme de ce poème lui vient à travers Milton. Ce fut Milton qui fut le révélateur de la Bible, et l'influence du poète anglais sur le romantisme fut sans doute plus considérable qu'on ne l'a cru. Chateaubriand, qui a traduit si merveilleusement *le Paradis Perdu*, s'est beaucoup inspiré du *Paradis reconquis*, qu'il n'a pas propagé.

C'est surtout dans *les Méditations* de Lamartine que Victor Hugo prend son premier modèle de biblisme, et M. Grillet nous démontre par des exemples que la *Poésie sacrée* des *Méditations* devrait être rangée parmi les traductions de Job, « pour la partie où elle résume en vers les plaintes du lépreux ». Job, d'ailleurs, « ce lépreux de génie, est un héros romantique. Et pour la jeune France, famélique et géniale, il représente l'ancêtre sacré ».

Ce qui leur plaisait dans Job, c'était précisément l'alliance de tant de misère et de tant de génie ; c'était que son génie fût si désespéré, et qu'il eût écrit : « Maudit le jour où il a été dit : un homme a été conçu .» C'était aussi qu'il fût lépreux. La lèpre était un mal très bien porté en littérature parmi les contemporains de Xavier de Maistre et les lecteurs du *Lépreux de la Cité d'Aoste*. Elle confère à sa victime une grandeur tragique. Elle la met à part de *l'humanité*, genre de distinction à quoi un romantique ne pouvait demeurer insensible.

Pour Victor Hugo, Job est le grand Maître et c'est dans son *Livre* qu'il puise la plupart de ses images nouvelles.

C'était le laboureur-roi, écrit-il. Tombé, il devient gigantesque. Job est plus majestueux, misérable que prospère. La lèpre est une pourpre... son accablement terrifie... tout en écrasant les vermines sur ses ulcères, il interpelle les astres. Il sourit aussi plus effrayant alors... Tout le poème de Job est le développement de cette idée : « La grandeur qu'on trouve au fond de l'abîme. »

Mais Job n'inspira pas à V. Hugo que ce dithyrambe un peu ridicule ; il lui inspira ses meilleurs poèmes et les plus originaux, ainsi que les analyses de M. Grillet le prouvent. D'abord, ce biblisme fut volontaire chez Hugo, comme chez la plupart de ses contemporains. Pour beaucoup de « Jeune-France », il entrait « autant de parti pris anticlassique que d'attrait raisonné dans leurs sympathies bibliques ».

Mais, à la suite de la mort de sa mère, Hugo se convertit, son biblisme se fait plus sincère et se mêle substantiellement à son inspiration.

Plus tard, lorsque le croyant reniera sa religion, il se fera philosophe, mais d'une philosophie religieuse encore : rêveries métaphysiques et humanitaires qui sont encore une manifestation de l'idée religieuse. La Bible continuera d'être son livre. Et quand le philosophe se transmuera en prophète, il trouvera davantage encore dans les Livres Saints le ton qui convient à ses prophéties et à ses apocalypses.

M. Grillet nous fait remarquer à quel point la pièce de *Cromwell* n'est qu'un prétexte à déverser et à rimer toute une érudition biblique. Et puis voici, disséminés dans l'œuvre de V. Hugo, tous les lieux communs sur la brièveté de la vie et la nécessité d'en jouir. C'est dans Salomon que le poète cueille ces idées, que d'ailleurs la vie lui a appris à vérifier. Mais, note M. Grillet :

Il n'est pas douteux que l'auteur de *Sagesse*, que le commun des lecteurs et V. Hugo lui-même, a longtemps confondu avec Salomon, est un juif de culture hellénique, un alexandrin sans doute. Ainsi sans qu'il s'en doutât, la poésie de V. Hugo va rejoindre, à travers la Bible, la sagesse antique.

L'exil, la solitude, identifièrent Hugo, à ses propres yeux, aux grands génies persécutés depuis Isaïe, Elie, Jean, Eschyle, Juvénal, Tacite, jusqu'au Dante et à Voltaire. Il confond sa légende avec celle de Prométhée, de Job, de Jésus-Christ. Les tables tournantes lui ont révélé la série de migrations de son âme : « J'ai été Isaïe, Eschyle, Judas Macchabée, Juvénal, d'autres poètes encore, plusieurs peintres, et deux rois de Grèce dont j'ai oublié les noms. » Victor Hugo se flattait, conclut M. Claudius Grillet, en se donnant pour ancêtres les plus grands génies de l'Ecriture. « Mais il ne se méprenait que sur le genre de filiation qui les unissait à lui. Il prolonge jusqu'à nous leur lignée, non pas à la faveur d'une aveugle métempsychose, mais par la vertu de son génie et de son incroyable plasticité intellectuelle. »

§

A côté de l'influence de la Bible, sur l'évolution poétique de Victor Hugo, il faut placer celle de Virgile. C'est ce qu'étudie M. Amédée Guiard dans sa thèse : **Virgile et Victor Hugo**. On sait avec quel zèle de néophyte Hugo s'exerça, au collège, à traduire en vers déjà pleins et sonores les *Eglogues*, les *Bucoliques* et des passages de l'*Enéide*. Virgile fut en réalité son premier maître en poésie jusqu'au jour où il cessera de regarder le poète latin non comme un modèle inaccessible, mais comme un « émule qu'on peut égaler ». Lorsque vint l'heure de l'exil, une révolution se fit en lui. Alors, écrit

M. Guiard, dans sa haine de l'empire et des empereurs, il prend en dégoût les flatteurs et les serviteurs de princes.

L'ami d'Auguste ne peut plus rester ni son maître ni son génie familier ; le poète tribun le néglige, le dédaigne même, met au-dessus de lui non seulement les Homère et les Lucrèce, mais les Plaute et les Juvénal. Il lui dénie la puissance, il ose même dire le génie, ne lui accordant que le goût et la perfection.

C'est qu'il semble bien, explique M. Guiard, qu'il y ait un abîme entre Hugo et Virgile au point de vue de la conception de l'art. L'un est l'exubérance, l'autre est la modération et la mesure. Pour Victor Hugo, Virgile représente surtout le classicisme détesté. Mais leurs philosophies encore sont différentes et contradictoires. Cependant, malgré ces divergences, il demeure que le poète latin exerça sur l'auteur des *Contemplations* une influence heureuse, d'abord en ouvrant son âme au charme de la poésie et en lui révélant les secrets de son art.

§

Dans un autre volume sur Victor Hugo, M. Amédée Guiard étudie **la Fonction du Poète**, telle que la concevait l'auteur de la *Légende des Siècles*. Pour Virgile, la poésie est son propre but à elle-même : « Ante omnia Musæ »; pour Victor Hugo, elle n'est qu'un moyen : le poète de génie doit être le conducteur des peuples, son œuvre sera un Evangile. Dès ses premiers pas dans la gloire, V. Hugo s'exercera à ce rôle jusqu'à ce qu'il se sacrât lui-même prophète.

Il est intéressant, dit M. Guiard, d'étudier comment il prit conscience de ce rôle, « quelles preuves il a successivement apportées à l'appui de ses hautes prétentions, et ce qui reste debout de ses théories après les nombreuses campagnes d'une longue et laborieuse carrière ». C'est le sujet de ce livre.

Mais, conclut l'auteur, cette fonction sublime du poète, Victor Hugo ne l'a pas remplie complètement.

... L'obstacle, c'est son avidité insatiable de bruit : il confond l'étonnement avec l'admiration : voir et être vu, toucher à tout, occuper toutes les avenues, s'exercer dans tous les genres, remporter toutes les victoires, stupéfier par les incessantes métamorphoses de son esprit à se repaître de cette multiplicité d'effets, voilà sa grande joie. Il dépense à ce jeu déplorable une somme de travail qui suffirait à trois épopées, sans parvenir à en achever une.

Voici, pour clore cette série d'études sur l'auteur d'*Hernani*, un **Victor Hugo**, dans la collection : *la Vie anecdotique et pittoresque des Grands Ecrivains*. M. Jules Bertaut, qui a composé ce

petit livre avec beaucoup de soin, l'illustrant de nombreux portraits et de plusieurs curieux dessins du Maître, n'a omis aucun détail, aucune anecdote qui pouvaient aider à nous rendre plus vivante l'image de son héros. C'est ici l'homme et le poète qui nous sont présentés, en une belle fresque, depuis les premiers rêves du jardin des Feuillantines, jusqu'à l'apothéose de l'Avenue d'Eylau, et la glorification de ses funérailles.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Etienne Lamy : *Nicolas Bergasse* (1750-1832); Perrin, 7 fr. 50. — Henri d'Alméras : *La Vie Parisienne sous la Restauration ;* Albin Michel, 5 fr. — Hector Fleischmann : *Le Roi de Rome et les Femmes ;* Albert Méricant, 5 fr. — Robert Launay : *Des Journées et des Hommes ;* Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50. — Memento.

Nicolas Bergasse, avec une introduction par Etienne Lamy. — Avocat au Parlement de Paris, puis Député du tiers-état de la Sénéchaussée de Lyon aux Etats-Généraux, Nicolas Bergasse fut, avec Mounier, Malouet, Lally-Tollendal, l'un de ces monarchistes constitutionnels, de ces « monarchiens », ou « Impartiaux », que la Révolution déçut vite, qui la suivirent tout au plus jusqu'aux journées d'octobre, pour s'en écarter définitivement après cette date.

Les antécédents de Bergasse semblaient annoncer une volte-face moins rapide. Confondant dans une même admiration Voltaire, Rousseau, Turgot, grand amateur de nouveautés (y compris le baquet de Mesmer), adversaire de la Cour et des ministres, qu'il attaqua dans ses plaidoiries de l'affaire Kornmann, c'est sur sa réputation d'irréconciliable ennemi du « despotisme » qu'il fut nommé par le Tiers de Lyon aux Etats-Généraux. Cependant, dès le 14 juillet, la Révolution l'effraya. Au Comité de constitution, où il siégeait à côté de Mounier et de Malouet, il apporta presque tout de suite des idées royalistes, préconisant la monarchie constitutionnelle avec deux Chambres et droit royal de veto. Aux journées d'octobre, son évolution vers la droite de l'Assemblée était presque achevée; et, comme s'il eût considéré que la mission de cette droite était devenue impossible après ces événements, il cessa de siéger. Il faudrait aussi interroger ici non seulement ses doctrines, mais son caractère. Pour persévérer, il eût fallu plus de souplesse, moins de vanité chagrine qu'il n'en montra, une moindre « vocation à être respecté et cru », comme dit académiquement M. Etienne Lamy. Quoi qu'il en soit, la contre-révolution eût pu désormais le réclamer pour l'un des siens : il combattit comme publiciste le mouvement révolutionnaire, protesta contre la politique religieuse de l'Assemblée, contre les Assignats, refusa de prêter le serment civique, et fit bénir son union avec une

fille de famille noble, Perpétue Dupetit-Thouars, par un prêtre réfractaire. Emprisonné sous la Terreur, il eut grand'peine à échapper à la mort, et, après Thermidor, rentra tout à fait dans la vie privée. Il n'eut aucun mandat dans les assemblées du Directoire, ni aucun emploi sous l'Empire et la Restauration; plusieurs de ses écrits politico-religieux datent de cette période. Toutefois, les événements de 1814, où il se signala par une brochure contenant ses « Réflexions sur l'acte constitutionnel du Sénat », le remirent quelque peu en vue : connu de l'empereur de Russie et de Mme de Krudener, il eut l'occasion de leur exposer certaines vues de sa Mystique politique, ce qui lui valut l'honneur, assure-t-on, de rédiger le traité de la Sainte-Alliance. Malgré cela, Louis XVIII, disons-nous, le laissa à l'écart, soit que son caractère entier eût déplu au roi, soit que les rêveries religieuses qui se mêlaient à ses opinions d'Ultra fougueux fussent peu goûtées de ce prince voltairien. Charles X lui donna une compensation platonique et surtout éphémère en le nommant conseiller d'Etat honoraire, le jour même où il signait les Ordonnances, que le vieux publiciste fut donc accusé d'avoir encouragées, bien qu'en réalité il les eût désavouées. Définitivement retiré après la Révolution de 1830, Nicolas Bergasse mourut en 1832.

Nicolas Bergasse fut surtout un publiciste chrétien, contre-révolutionnaire et monarchiste. Il a écrit, comme tel, sur tous les événements de son temps, depuis la Révolution jusqu'au Congrès de Vérone et à l'expédition d'Espagne. De nombreux extraits de ces écrits figurent dans ce livre. Dans une longue Introduction, M. Etienne Lamy a voulu dégager la valeur de la doctrine contre-révolutionnaire de l'ancien Constituant. Cette doctrine peut avoir pour elle l'autorité des observations faites sur place par son auteur. C'est au milieu même de l'Assemblée Constituante, dès les premiers jours de la Révolution, qu'il a cru discerner tout ce que les formes politiques nouvelles pouvaient contenir d'abstraction vide. L'autorité de ces formes lui fut par là insupportable. « Vous venez ici pour chercher la liberté, disait-il à quelqu'un en parlant de la Constituante ; vous n'y trouverez que des tyrans. » Parole remarquable, étant donné le moment où elle fut prononcée. Sous la Convention, elle eût été banale. Mais au début de la Constituante, on était encore tout aux illusions d'avenir. Le caractère de Bergasse, roide, un peu infatué sans doute, vite dépité, pourrait diminuer la valeur de ces appréciations. Cependant, il n'était pas sans opportunité de dégager de l'oubli la vie et la pensée de ce politique à maints égards réaliste en dépit de son mysticisme (ou peut-être à cause de cela), qui, en pleine Révolution, a su garder, somme toute, malgré le tour paradoxal qu'il prit chez lui, le sentiment de la valeur des principes traditionnels. Sans doute, l'un de ces principes, l'idée religieuse, ne parvient

plus à intéresser nombre d'entre ceux-là mêmes qui tiennent le plus à l'ordre social : mais on peut dire que la métaphysique politique issue de la Révolution y parvient encore bien moins, et qu'elle leur appàraît de plus en plus, bien au contraire, comme la négation de tout ordre social et de toute probité politique. Si les classes possédantes ne croient plus guère à la religion pour protéger leurs coffres-forts, qu'elles ne croient pas davantage aux abstractions de 89. Ce qui se passe de nos jours mêmes montre assez où veut aller une démocratie à qui l'on a voulu faire prendre au pied de la lettre de telles abstractions. Il y a des choses à retenir, sous ce rapport, dans ce livre-ci.

§

L'histoire pittoresque, fureteuse, bibeloteuse et anecdotique, semble déplacer un peu sa curiosité et quitter enfin les régions de la Révolution et de l'Empire. S'il en est ainsi (ce n'est peut-être pas sûr), elle a raison. M. Henri d'Alméras s'est avisé de faire, pour **la Vie Parisienne sous la Restauration**, ce qu'il avait fait pour la période révolutionnaire. Là aussi, il a voulu noter les détails qui caractérisent un temps. De 1814 à 1830, il s'est appliqué à saisir ce qu'on appelle le ton d'une époque. De la guinguette du traiteur Thouront, à la Chapelle, où fut signée la capitulation de Paris, qui fut la première en date des choses célèbres de ce temps, jusqu'à cette brillante et tumultueuse salle d'hiver de la Comédie-Française, où eut lieu, en 1830, la première d'*Hernani*, M. d'Alméras l'a cherché, ce ton significatif, avec une curiosité maintes fois heureuse.

Dans un tableau des singularités du Paris politique aux premières années de la Restauration, c'est, par exemple, — à côté des détails sur les demi-solde, — une chose qui en dit long, que cette « attestation de prières pour les Bourbons », certificat sans doute destiné à procurer quelque bon pourboire à son bénéficiaire. L'amour eut aussi comme le loyalisme des côtés très drôles. L'amour manqua de scepticisme à un point difficile à imaginer. Un mari malheureux réclamait, par un avis public rédigé en termes sentimentaux, sa jeune femme « qui s'était égarée de son ménage ». La galanterie, qui vit les premières véritables grisettes, eut, d'autre part, elle aussi, ses bizarreries très caractéristiques de l'époque. Cette époque « de compression morale », dit M. d'Alméras (ce qui est exact sous quelques rapports), se distingua par le développement que prirent, comme en conséquence de ceci, les aberrations passionnelles. C'est ainsi qu'il y eut les « piqueurs », érotomanes dont la spécialité était de piquer les femmes « au derrière ». Je crois que voilà des détails topiques, c'est le cas de le dire ! Cela se tient, d'ailleurs. Des détails comme ce dernier cadrent assez bien avec les incroyables pénalités établies, sous Charles X, pour les blasphèmes.

Ajoutons que M. d'Alméras a promené sa curiosité en tous sens. Le détail vaut non seulement par sa spécialité, mais encore par sa multiplicité mouvementée. Aussi avons-nous, dans ce livre, le kaléïdoscope, — Rues, Promenades, Cafés, Cabriolets, Coucous et Omnibus, premiers Vélocipèdes, Coulisses, Mœurs, Usages et Plaisirs, Monde, Cour, Louis XVIII impotent et sceptique, Charles X vieux beau et cagot, Duchesse d'Angoulème sèche et jaune, Duc d'Angoulème balourd, Duc et Duchesse de Berry sémillants, Femmes à la mode, Filles et Grisettes, Journaux, Romans, Dandys, Demi-solde, Mouchards et Conspirateurs, Curés fournisseurs de certificats de loyalisme, Calicots, Dupin et Scribe, — tout le kaléïdoscope de ce singulier Paris royal de la Restauration, à peine concevable aujourd'hui.

M. Hector Fleischmann, lui aussi, évolue de la Révolution (tout en continuant de s'en occuper) à la Restauration. Tandis qu'à la manière que nous venons d'indiquer M. d'Alméras tente l'ensemble, M. Fleischmann s'arrête à l'un des chapitres. Il s'occupe de « l'Aiglon ». Nous n'aimons pas beaucoup cette couverture où deux médaillons accolés, les portraits du Duc de Reichstadt et de... la danseuse Fanny Elssler, commentent le titre : **le Roi de Rome et les Femmes**. C'est, dirai-je, bien interjectionnel. Cependant, cela résumerait assez, pour M. Fleischmann, ce que fut la destinée du Fils de Napoléon. Il ne connut guère, à vrai dire, Fanny Elssler, qui se vanta, ou qui se laissa vanter ; mais il connut d'autres femmes; et peut-être n'eut-il que cela à faire, de les connaître. M. Fleischmann n'apporte, sur ce chapitre, rien de bien nouveau. Il ne faut pas ici demander à l'auteur de l'inédit, et il le déclare lui-même. Il a surtout mis à contribution le livre magistral de M. Henri Welschinger, les écrits de Prokesch-Osten (l'ami du duc de Reichstadt) et en général la littérature relative à ce sujet. Il en a déduit, sur les questions suscitées par les relations féminines du duc, des considérations judicieuses, une exposition claire, qui font de son livre une lecture facile et, si l'on ne recourt pas soi-même aux ouvrages indiqués plus haut, utile. M. Fleischmann, à l'aide de ces ouvrages, a composé un plaidoyer en faveur du fils de Napoléon, que M. Frédéric Masson avait, on le sait, représenté comme beaucoup plus autrichien que français. Aux yeux de M. Fleischmann, l'ex-roi de Rome reste, au contraire, une figure noble et attachante, même si l'on s'en tient, sur lui, aux renseignements qui ressortent de ses relations feminines. Limitée à ces renseignements, la démonstration pourrait sembler un peu sommaire. Cependant, il est juste de dire que d'autres côtés de la vie du duc peuvent être connus ou entrevus ainsi ; qu'on peut soupçonner, par ce moyen, ce qu'il lui fut possible ou impossible de faire à la Cour de Vienne. Par exemple, ayant affirmé, d'après les meilleures autorités, la réalité de la tentative de

la comtesse Camerata auprès du prince (cette cousine du fils de Napoléon voulait lui persuader de se soustraire à la tutelle de la cour d'Autriche), M. Fleischmann apprécie non sans justesse l'attitude, faible évidemment, mais nullement « autrichienne », du duc de Reichstadt en cette affaire. Ce fut une aventure politique. Avec les autres femmes, les aventures furent amoureuses, et le héros, là aussi, en fut digne d'intérêt, quoique « inconsistant ». Il ne ressort pas de tout cela, d'autre part, de graves charges contre la cour d'Autriche. Les gouverneurs et amis du duc furent d'honnêtes gens qui ne pouvaient guère agir autrement; et le « pauvre jeune homme », dans de sombres circonstances dont nul ne pouvait mais (pas même, sans doute, Metternich, mais je fais une exception réprobatrice pour la mère), fit ce qu'il put, ce qui ne fut pas grand'chose, mais n'en est pas moins digne de considération et de respectueuse pitié. Les chapitres de M. Hector Fleischmann s'accompagnent de curiosités documentaires bien choisies, quoique pas toujours inédites, d'une bibliographie du sujet (en bas de pages) et d'une illustration soignée, gravures, portraits, autographes, caricatures.

Tout n'étant pas nécessairement sacro-saint dans une démocratie comme la nôtre, ni dans les institutions qui en sont issues, des livres comme celui-ci, **Des Journées et des Hommes**, où l'on chercherait en vain le respect béat des jobards et le respect intéressé des satisfaits, se feuillettent volontiers. On peut n'en point partager les passions ; mais les esprits les plus détachés ont tout de même leur « quant-à-soi », et ils ne sont pas fâchés de signifier, à l'occasion, et ce livre est une de ces occasions, qu'ils ne sont pas dupes. Un des traits les moins aimables de l'époque actuelle est l'importance qu'y peut prendre, politiquement, le souvenir de personnages comme Baudin, « l'homme aux vingt-cinq francs ». Médiocre débitant de paroles, il tomba par hasard sur une barricade. Que ce hasard, sans signification véritable quant à la valeur de l'homme qui en fut victime, ait pu, depuis, être une bonne fortune immense pour un régime politique, cela prouve simplement que l'on va chercher ses titres où l'on peut : mais l'on aimerait des recommandations d'une qualité un peu plus intellectuelle. Ces pages sur Baudin sont assurément des plus vives : nous avouons ne pas trouver d'inconvénient à cela. Certains hommes, dans certaines places, pourraient en faire leur profit ; et c'est ce que nous souhaitons, car l'on manque décidément un peu d'esprit. Nous ne pouvons que reproduire le titre des autres chapitres du livre : Epées brisées (Paul-Louis Courier, Alfred de Vigny, Armand Carrel) ; la Journée du Golfe Juan ; Mazagran ; les Pelletan (étude dépourvue d'aménité sur les origines protestantes des Pelletan) ; l'Assassinat de Palat ; l'Exécution de Morès, etc.

Memento. — Nous n'abuserons pas de la facilité qu'il y aurait à faire

remarquer à M. Henri Puiroux qu'il ne recommence rien moins que l'œuvre d'un certain Montesquieu, dans cette première partie de l'ouvrage qu'il intitule *De Romulus à Guillaume II* (Bernard Grasset, 3 fr. 50). L'auteur avoue loyalement que son livre est un travail d'amateur, écrivant simplement à l'aide des grands ouvrages connus qui sont à la disposition de tout le monde. Il y a pires occupations. Le sens de l'histoire, dans quelques conditions qu'il se manifeste, ne doit jamais être découragé. Ingénu chez les non-professionnels, il est plus précieux par là que ne le supposent les spécialistes à monographies. Ne refusons pas nos félicitations à M. Henri Puiroux.

Revue historique (sept.-oct. 1910). Henri Cavaillès : « Une fédération pyrénéenne sous l'ancien régime » (curieuse étude sur les relations historiques ayant existé, dans les Pyrénées, entre vallées françaises et vallées espagnoles) ; François-Charles Roux : « la Russie et la politique italienne de Napoléon III » (« la politique italienne de Napoléon III s'est inspirée de principes qui étaient la négation même du pouvoir d'Alexandre II ».) Il s'agit du principe des Nationalités. Examen, de ce point de vue, des relations de la France et de la Russie sous le second Empire. Intéressant) ; J. Nouaillac : « l'Affaire de Mantoue en 1613. L'*Avis* de Villeroy à Marie de Médicis. » Bulletin historique : Antiquité Romaine ; Histoire byzantine (publications de 1907-1910) ; Histoire de France, Révolution et Empire ; Histoire de Russie (publications de 1909) ; Histoire des Pays-Bas.

Revue des Etudes historiques (juillet-août 1910). P. Fromageot : « Une cousine du grand Condé. Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon, puis de Mecklembourg » (nous aurons prochainement l'occasion de revenir sur ce sujet, à propos du récent livre de M. Emile Magne) ; A. Pellerin : « Une victime de la délation dans l'Armée en 1793 : le général Collier de la Morlière. »

Revue historique de la Révolution française (juillet-septembre 1910) : Suite et fin du « Mémoire inédit de Billaud-Varenne sur le 9 thermidor. »

Annales révolutionnaires (octobre-décembre 1910). Documents inédits sur Robespierre.

Revue du Midi (15 septembre 1910). Marcel Fabre : « les Assemblées préparatoires aux élections des députés aux Etats-Généraux de 1789, tenues à Uzès. » Albert Robert : « les Débuts de l'insurrection des Camisards. »

Documents d'histoire (juin 1910). Ce recueil nouveau, trimestriel, se propose d'éditer intégralement, « sans coupure tendancieuse », des documents originaux, surtout ceux relatifs à l'Histoire de France pendant les trois derniers siècles. Ce recueil documentaire fournira ainsi, à domicile, aux hommes d'étude, les éléments d'information dont ils ont besoin.

EDMOND BARTHÉLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Jousset de Bellesme : *La Pisciculture en France*, J.-B. Baillière. — G.-V. Legros : *J.-H. Fabre naturaliste*, Delagrave. — J.-H. Fabre : *La Vie des Insectes*, Delagrave, 3 fr. 50.

Il y a vingt ans, les Parisiens se plaisaient à fréquenter l'aquarium du Trocadéro, et l'éminent directeur de cet établissement, le Dr Jous-

set de Bellesme, recevait, pour ses intéressantes tentatives de pisciculture, les félicitations et les encouragements des biologistes les plus réputés. Hélas! les vicissitudes de la politique devaient avoir leur répercussion sur l'œuvre commencée. Dans son récent livre, **la Pisciculture en France**, M. Jousset de Bellesme nous raconte ses succès et les déboires qu'il a eu à subir. C'est l'histoire jour par jour de l'aquarium du Trocadéro, de 1884 à 1900; la lecture en est attachante ; elle nous révèle bien des faits curieux ; on y sent l'enthousiasme des novateurs, et un peu de l'amertume de ceux qui ont eu sans cesse à lutter pour la réalisation de leurs idées.

Au début, l'auteur cherche à expliquer l'attirance exercée par les aquariums sur les foules.

C'est que le monde aquatique, avec sa vie mystérieuse, ses retraites sombres et telles qu'on se les imagine propices à la perpétration d'affreux drames, ses herbes flottantes qui paraissent se jouer des lois de la pesanteur, souples guirlandes dont les vertes frondaisons contrastent avec les roches noirâtres, et parmi lesquelles circulent les poissons en essaims argentés, tout cela forme un spectacle de nature à frapper vivement l'imagination des masses.

La pénombre où le spectateur est plongé ajoute encore à l'illusion. Celui qui pénètre pour la première fois dans cette demi-obscurité peut aisément se croire transporté dans les grottes profondes où les naïades prenaient leurs ébats. Il s'étonne de la lueur singulière et verdâtre qui tombe d'en haut, traverse ces eaux limpides, glisse de toutes parts sur les êtres singuliers qui s'y meuvent, les enveloppe d'une clarté douce et sans ombre, leur donnant l'apparence d'êtres immatériels, et dispersant sur leurs écailles les teintes diversement nuancées du prisme.

C'est là un spectacle inattendu qui saisit l'esprit si fortement que bientôt on a peine à en détacher ses regards. On se demande quelle est la signification des êtres étranges qui se meuvent sous nos yeux, s'ils pensent et à quoi ils peuvent penser, quelles sont les sensations qui les animent, les motifs qui les font se poursuivre ou s'éviter...

Derrière cette glace, passent et repassent en procession incessante d'étincelants saumons. La lumière glisse et ricoche en éclairs soudains sur leurs flancs d'argent bruni. Ils vont, on ne sait où ; ils y volent et, dans la troupe sans cesse en mouvement, les plus gros ouvrent la marche. Soudain l'ordre est rompu, un, deux, trois poissons se sont élancés rapides comme une flèche vers la surface, ils piquent une tête dans l'air et retombent escortés d'un bouillonnement d'écume au milieu du désarroi général. C'est un simple moucheron posé sur l'eau qui a causé cet émoi et l'a payé de sa vie.

Ces descriptions poétiques ne masquent pas le caractère scientifique du livre. Lorsqu'en 1884 M. Jousset de Bellesme prit la direction de l'aquarium du Trocadéro, il ne voulut pas que celui-ci fût uniquement un établissement de parade ; il l'organisa de telle sorte qu'il devint un véritable laboratoire, un champ d'expériences. Il arriva ainsi à une connaissance approfondie des conditions qui sont fa-

vorables au développement des poissons ; il s'occupa avec profit de l'acclimatation dans nos eaux des espèces étrangères ; il put étudier les questions de métissage, d'amélioration des races, de domestication, d'engraissement ; il obtint des milliers et des milliers d'alevins, qu'il sema dans les fleuves et rivières de toute la France et de l'étranger. D'après le Dr Tuthié, ancien président du conseil municipal de Paris, « le résultat obtenu dépassa tout ce que l'on pouvait espérer ». Le Dr Jousset de Bellesme, qui est un naturaliste doublé d'un physiologiste, fit des prodiges, parmi lesquels on peut citer un envoi d'alevins au Chili. Avec lui, la pisciculture, complètement délaissée en France depuis la perte, en 1871, de notre établissement d'Huningue sur le Rhin, renaissait. L'arrivée des nationalistes au Conseil municipal interrompit l'œuvre commencée ; les fleuves et rivières de notre pays s'appauvrissent de nouveau, et les Parisiens eux-mêmes ont désappris le chemin de l'aquarium.

Parmi les observations et expériences de M. Jousset de Bellesme, citons celles sur les croisements et métissages qui paraissent avoir une réelle valeur pratique. On a toujours attaché, dans l'élevage, une juste importance aux croisements ; ceux-ci ont constitué pour beaucoup d'animaux domestiques un moyen excellent et rapide d'améliorer certaines races. Personne n'ignore ce qui a été fait à cet égard pour le cheval, le bœuf, le mouton, les pigeons. Chez les poissons, les métissages se font avec la plus grande facilité ; mais il était nécessaire d'opérer avec méthode et d'établir sur des lois précises l'utilité ou l'inutilité de ces opérations. C'est ce que s'est efforcé de faire le Dr Jousset de Bellesme. Il a obtenu en particulier une variété de truite au moyen du métissage entre la truite commune et la truite des lacs, variété qui présente une force de développement notablement plus grande que celle de la truite ordinaire, et chez laquelle la puissance reproductrice n'est atténuée ni comme intensité, ni comme durée, ce qui n'a pas lieu pour d'autres croisements, comme par exemple : saumon de Californie et truite, saumon de Californie et truite arc-en-ciel, truite et ombre-chevalier. Les métis de salmonides restent toujours féconds ; seulement, l'époque de leur reproduction se trouve retardée.

Si l'on métisse une truite commune, chez qui la reproduction commence en général à la fin de la seconde année, avec un saumon de Californie, dont la reproduction n'a lieu qu'au bout de trois ans, on obtient un produit qui ne présentera les caractères de la reproduction qu'au bout de la quatrième et de la cinquième année. Quelques-uns de nos métis sont restés sept ans sans se reproduire, ce sont notamment ceux qui provenaient de métissages opérés entre des métis. Il faut ajouter qu'ils ne restent pas inféconds, comme on pourrait le croire si on ne prolongeait pas suffisamment la durée de cette expérience. Ils pondent au bout d'un laps de temps variable. Le nom-

bre des œufs est moins considérable que dans les espèces non métissées. Le saumon de Californie donne en moyenne 700 œufs par livre de poids. Une truite en donne environ 1.000 à 2.000. Si on croise ces deux espèces, on voit chez les métis qui en résultent le nombre des œufs descendre à environ 400.

Ce retard dans la reproduction, très intéressant au point de vue biologique, a certains avantages au point de vue pratique. Il équivaut en effet à une castration temporaire. Les métis se développent excessivement et, arrivés à la troisième année, ils continuent à augmenter de volume alors que, chez les autres poissons, l'apparition des fonctions reproductrices s'accompagne d'un arrêt marqué dans le développement. Il en résulte que si l'on veut obtenir des poissons de très grande taille et de qualité supérieure, le métissage nous en fournit les moyens. Non seulement les métis sont plus développés musculairement, mais ils sont plus gras et leur chair est plus délicate.

On jugera par cet exemple de l'intérêt des observations et expériences du Dr Jousset de Bellesme. Voici encore un moyen ingénieux de destruction des moustiques, indiqué par ce savant. En 1889, les habitants du quartier du Temple se plaignaient vivement de l'invasion d'une nuée de ces insectes. On reconnut que le bassin situé dans le square du Temple offrait une fourmilière de larves et était le point de départ de cette invasion. Le pétrole versé à la surface de l'eau a eu plus d'inconvénients que d'efficacité. M. Jousset de Bellesme conseilla d'introduire dans le bassin des épinoches, petits poissons voraces, qui sont particulièrement friands de vers et de larves. On suivit ce conseil, et le résultat fut excellent.

§

Il y a quelques mois, j'ai consacré une de mes chroniques aux *Souvenirs entomologiques* de J.-H. Fabre. Ce grand naturaliste, après une bien trop longue attente, aura connu la gloire. J'avais reproché au Dr Legros l'organisation défectueuse des récentes fêtes de Sérignan, mais il paraît que seule l'incurie universitaire en était la cause. Peu importe d'ailleurs, maintenant que l'on rend justice à J.-H. Fabre.

Deux nouveaux livres viennent de paraître : l'un, du Dr Legros, est consacré à J.-H. Fabre, l'autre, de Fabre lui-même, est en quelque sorte un recueil des pages les plus remarquable des *Souvenirs entomologiques*.

Le **J.-H. Fabre naturaliste** du Dr Legros est une brochure tout imprégnée de poésie.

Fabre est né surtout poète. C'est parmi les bruyères roses, les ronces et les fleurs sauvages de son pays natal, à Saint-Léons, dans le haut Rouergue, qu'il reçut ses premières impressions de la nature. Dès son plus jeune âge, les choses extérieures laissent en lui une vive et profonde empreinte. D'aussi

loin qu'il se souvienne, « il se voit en extase devant les magnificences des élytres d'un carabe et des ailes d'un papillon ». Tout enfant, « marmouset de six ans, encore vêtu de sa petite robe de bure, ses yeux suivent la phalène attirée par la clarté de la lampe ». A la tombée du soir, parmi les broussailles, il apprend à reconnaître le cliquetis de la sauterelle. Selon sa propre expression, il allait à l'insecte comme la piéride va au chou et la vanesse à l'ortie.

Le Dr Legros nous montre Fabre aux diverses phases de sa vie, au milieu des insectes qu'il a tant aimés et poétisés.

Le poème de la création n'a jamais eu de plus lumineux interprète.

Au crépuscule du soir, après que s'est tu le « vaste andante » des cigales, à l'heure où les vers luisants « allument leurs feux bleus » et où le pâle grillon d'Italie stridule sur les romarins », tandis que teinte au loin la clochette harmonique des crapauds sonneurs se répondant d'une cachette à l'autre », le vieux maître nous fait entrevoir quelle magie mystérieuse et profonde communique à la matière le moindre reflet de la vie.

Il nous montre l'intime liaison des choses, l'universelle harmonie qui si intimement associe tous les êtres...

L' « Ermite » de Sérignan aura été le Lucrèce de cette Provence, qui déjà avait trouvé son Virgile. Mais Mistral a vu la vie heureuse et simple, à travers le prisme de sa belle imagination créatrice et l'optimisme de son harmonieuse existence. Fabre, au contraire, derrière les sombres réalités qu'il a étudiées, nous fait voir un hideux engrenage de forces vivantes enchevêtrées et une effrayante tragédie.

Et pourtant ses livres admirables ne sont pas seulement pour l'esprit un divin délassement, mais encore un repos moral et une consolation.

Le nouveau livre de Fabre, **la Vie des insectes**, où sont contés les mœurs des scarabées, du minotaure, du cerceris et des ammophiles, des halictes, du scorpion languedocien..., placé entre les mains de la jeunesse, déterminera plus d'une vocation de naturaliste.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Les Ruptures de promesses de mariage en Angleterre ; Journal du droit international privé, 1910, nos VII à X. — *Tentative de vol d'un baiser à Londres.* Le Droit, 17 juillet 1910.

Le *Journal de Droit international privé* relate un curieux procès qui vient d'être plaidé et jugé à Londres. Il s'agissait d'une **rupture de promesse de mariage**.

On sait que la loi anglaise est sévèrement appliquée dans ce cas. Un fils de famille fut condamné envers un jeune trottin à 250.000 fr. de dommages-intérêts. Séduit par la beauté provocante de la petite ouvrière, il lui avait récité la litanie des protestations et des promesses que les hommes savent de naissance, la prévoyante nature ayant

mis cette ressource à leur disposition pour leur permettre d'obtenir ce qu'ils désirent, en vue, évidemment, d'empêcher la fin du monde.

En France, malgré une tendance nouvelle de la jurisprudence, les tribunaux sont moins rigoureux et moins naïfs. Hors le cas de séduction, qui est différent, ils répondraient aux jeunes personnes trop promptes à faire d'une promesse passionnée un engagement irrésiliable, que tout ici-bas est relatif ; qu'il faut mettre au point le langage amoureux pour apprécier la valeur exacte de ses termes ; que lorsqu'un homme murmure aux oreilles d'une femme qu'il vient de rencontrer : « je suis fou de vous..... je me tuerai si vous êtes cruelle..... je vous aimerai toujours », cela veut dire simplement qu'il serait bien heureux de passer une soirée avec la belle inconnue, pour la connaître, au sens biblique du mot.

Mais les Anglais qui, incessamment, font recrépir la façade de leur vertu, — sans doute pour que les yeux éblouis par cette blancheur ne cherchent pas à voir ce qui se passe à l'intérieur — n'admettent pas ces excuses. Une conversation amoureuse vaut une conversation d'affaires ; toute promesse est un engagement. Il faut la tenir ou payer des dommages-intérêts.

Il y a quelques années, un jeune étranger, qui avait été un soir accosté par une fille dans Piccadilly et qui avait passé quelques soirées avec elle, ayant refusé de lui verser la somme considérable qu'elle demandait, fut traduit devant le tribunal pour « rupture de promesse de mariage ».

Comme il s'esclaffait de cette accusation et répondait au juge que jamais l'idée d'offrir un anneau nuptial à une fille de la rue ne pouvait venir à un homme sensé, le juge répliqua solennellement : « Monsieur, vous oubliez qu'il n'y a pas de prostitution en Angleterre et que toutes les sujettes de Sa Gracieuse Majesté ont droit au même respect. » Et le jeune étranger fut condamné.

L'homme en Angleterre est en proie à une perpétuelle inquiétude. Une parole imprudente, une lettre d'un sentiment trop ardent, une promenade tardive suffisent. La jeune fille peut se déclarer compromise, elle peut affirmer qu'ayant fondé sur vous l'espoir de sa vie votre dérobade brise son cœur et détruit son avenir.

Dans le procès en question, ce n'est pas une jeune fille qui réclamait des dommages-intérêts, mais un jeune homme. Il s'adressait à une vieille dame. Celle-ci, malgré l'âge, était tourmentée par les exigences d'un tempérament excessif ; pour y satisfaire, elle n'avait pas hésité à promettre le mariage à un séduisant calicot sur lequel s'obstinaient ses désirs.

Jack Denny Bower, calicot de profession (il vend des gants dans une boutique de Bond street), a vingt-cinq ans. Son élégance est certaine, ses épais cheveux noirs sont admirablement peignés. Il prend tant de soins de sa personne qu'il lui advint même d'essayer l'effet des fards et des teintures sur ses lèvres, ses joues et ses cils. Ses ressources étant extrêmement

modestes, il accepte les fonctions de secrétaire d'une vieille demoiselle qui tient à Brighton un « boarding house ». Il a le couvert et le gîte en échange. Dans le « boarding », il fait la connaissance d'un clergyman nommé Burbridge, qui, séduit par ses manières, l'invite à passer quelques jours à Harrogate.

A l'hôtel où ils sont descendus aux frais de l'homme d'église, habite Mme Jesusa, Agnès Ebsworth, une opulente veuve de cinquante et quelques printemps, à laquelle son défunt mari a laissé 375.000 francs et une tendresse inapaisée.

Le jeune Bower attire l'attention de la veuve, et, par l'intermédiaire du clergyman, elle se fait présenter ce séduisant garçon. Il est en effet séduisant à ce point qu'un après-midi, alors qu'il cause affectueusement avec Mme Ebsworth dans le hall de l'hôtel d'Harrogate, on le mande au téléphone. C'est la vieille demoiselle qui tient le « boarding house » de Brighton qui le supplie de revenir. Elle annonce qu'elle va se suicider s'il reste encore loin d'elle. Jack Denny lâche le récepteur et vient s'évanouir aux côtés de la quinquagénaire attendrie.

— Vous êtes trop sensible, trop faible, lui dit-elle, vous devriez épouser une femme riche qui vous sortirait d'affaire et vous permettrait de mener une vie digne de vous.

— Voulez-vous être ma femme? répond Jack sans hésiter.

— Vous êtes trop jeune pour connaître votre sentiment, répond Jesusa en minaudant.

La saison est terminée à Harrogate. On y reviendra l'année suivante. Cette fois ce n'est plus le clergyman, mais la veuve passionnée qui payera la note d'hôtel du jeune calicot. Elle l'a invité de Pétersbourg, où elle se trouve, car elle adore les voyages. Ses lettres sont tendres : elles ont l'espièglerie de la dix-huitième année.

« Quelle délicieuse surprise quand ce matin la femme de chambre m'a apporté votre lettre. Me croirez-vous si je vous dis que je pensais à vous et que je m'étonnais de ne pas avoir de vos nouvelles. J'espère revenir bientôt. J'irai sans doute comme tous les ans à Harrogate. Peut-être nous rencontrerons-nous. Je suis sûre que vous vous amuserez. »

«... Merci pour votre cadeau (un petit mouchoir en dentelle); il est charmant. Je suis gênée de l'accepter. Vous êtes trop gentil. Je suis navrée d'apprendre que vous avez été souffrant ; j'espère vous retrouver en pleine santé. Il faut que vous veniez à Harrogate. Je serai seule et j'ai besoin d'amis. C'est curieux de n'avoir pas un homme pour me protéger dans ma vieillesse. »

En septembre 1908, Jack rejoint Jesusa à Harrogate. La vieille dame rappelle au jeune homme ses propos de l'année précédente :

— On se moquera de vous si vous épousez une vieille femme comme moi.

— Ça n'a pas d'importance, répond Jack. Avec 5.000 fr. par an je m'arrangerai très bien.

La veuve dit qu'elle va voir son notaire. Jack rentre à Londres. Il entre dans la maison de gants de Bond street, car sa tante (c'est ainsi qu'on nomme la vieille dame à Harrogate) désire qu'il travaille. Elle ne quitte pas le magasin et ne veut être servie par aucun autre employé. Elle restait

là des demi-heure, des trois quarts d'heure, souvent sans rien acheter, rien que pour être près de son Jack, racontent les employés.

En novembre, elle l'emmène faire une excursion à Clifton. Leurs chambres sont communicantes. Un soir, comme ils rentrent du théâtre et viennent de souper au champagne, elle trouve que la chambre du jeune homme est glaciale. « Venez dans la mienne, j'ai du feu », dit-elle. Et Jack, qui est déjà en pyjama, vient se blottir au foyer de la veuve attentive qui lui chante des romances sentimentales.

Jack est très touché de ces attentions, mais les 5.000 fr. par an n'arrivent toujours pas. Alors il devient pressant. A quand la noce ?

Mme Ebsworth hésite. Elle consulte son fils aîné qui a trente ans. Colère du fils. Lettre du fils au jeune soupirant : « Vous en voulez à l'argent de ma mère. Vous êtes un jeune coquin. »

Jack ne se laisse pas démonter. Il a la loi anglaise pour lui. Il usera de la loi et il poursuit Mme veuve Jesusa, Agnès Ebsworth, âgée de cinquante-quatre ans, pour rupture d'engagement de mariage à l'égard de Jack Denny Bower, âgé de vingt-cinq ans.

Et le 25 avril 1910, sir William Grantham, juge de banc du Roi, conseiller de Sa Majesté, député du Surrey pendant onze ans, membre du vénérable club de l'Atheneum, panthéon vivant de l'Angleterre intellectuelle, condamnait, dans une interprétation rigoureuse de la loi, Mme Vve Jesusa Agnès Ebsworth, âgée de cinquante-quatre ans, à payer 6.250 francs à Jack Denny Bower, vingt-cinq ans, pour l'avoir déçu dans ses espérances matrimoniales.

La jurisprudence française ne contient pas, à ma connaissance, de semblable décision.

Elle accueille parfois des demandes en dommages-intérêts fondées sur la rupture d'une promesse de mariage ; mais, dans ce cas, conformément au droit commun, elle exige que cette double circonstance soit prouvée : une faute par celui qui ne tient pas sa promesse, et un dommage pour l'autre partie.

Dans un arrêt récent (18 juillet 1906), la Cour de Rennes a jugé que le fait de rompre une promesse de mariage, après lui avoir donné un caractère public en faisant effectuer les publications légales à la mairie, constituait un acte préjudiciable au futur conjoint délaissé et donnait lieu à l'allocation de dommages-intérêts en faveur de ce dernier.

Cette décision a été généralement critiquée. Comme on l'a justement observé, il est possible qu'après les publications légales l'un des futurs conjoints découvre des motifs très légitimes de ne pas donner suite à son projet d'union. Ces motifs peuvent provenir de mille considérations, dont la plupart sont purement personnelles ; comment alors peut-on prétendre qu'en brisant le projet de mariage le fiancé commet une faute ?

Est-il admissible d'exiger de lui qu'il vienne devant le tribunal exposer publiquement ses sentiments, ses impressions, toutes les

raisons de sa détermination? Et n'est-ce pas porter une atteinte grave à la liberté du consentement qui doit subsister intacte jusqu'au moment où les volontés s'échangent devant l'officier de l'état-civil ?

§

Le journal *Le Droit* rapporte une autre décision non moins extraordinaire, rendue par un juge de Londres. Il s'agit cette fois d'une **tentative de vol d'un baiser**.

Le 1er juin 1910, le soir, M. Eugène Luze passait à Charing Cross Road, quand son attention fut attirée par une dame fort jolie et élégamment vêtue. Quelque diable, sans doute, le poussant, il lui prit le bras et chercha à l'embrasser. La dame le prit très mal et son mari, qui la suivait à quelques pas, non seulement demanda immédiatement raison à ce galantin par trop impulsif, mais appela encore un policeman qui invita celui-ci à lui fournir son adresse et à justifier de son identité. Et voilà comment M. Eugène Luze fut conduit à comparaître devant le juge de police. « C'est une confusion, a-t-il expliqué, j'ai pris cette dame pour une autre personne de ma connaissance ; au reste, je n'ai point essayé de l'embrasser, comme elle le prétend. » Mais le juge Denman ne l'a point entendu de cette oreille. Après avoir sévèrement blâmé la conduite de notre compatriote, il a prononcé contre lui une amende de deux livres pour... tentative de vol d'un baiser.

Peste, les baisers sont chers, cette année, en Angleterre ! La tentative coûtant cinquante francs, à combien serait tarifé le vol complet d'un baiser ? Décidément tout augmente.

Mais si le juge considère le fait comme un vol, c'est donc qu'à ses yeux le baiser est une marchandise. Voilà une appréciation étrange chez des magistrats qui proclament que la prostitution n'existe pas dans leur pays.

En France, nous estimons que le baiser est une chose « hors commerce », que l'on peut donner, qui peut être prise, mais non susceptible de vente ou d'achat, tout au moins avec sanctions légales. Notre jurisprudence me paraît plus gracieuse.

Nous avons vu, dans le cas précédent, que les tribunaux anglais appliquent la loi sans tenir compte du sexe du demandeur. Il faut en conclure que si, en manière de plaisanterie, une belle fille embrassait un grand nigaud, celui-ci serait fondé à l'assigner en « vol de baiser ». Les débats ne manqueraient pas de gaîté.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue : Des pages inédites de Flaubert. — *Vers et Prose :* poèmes de Mme Lucie Delarue Mardrus. — *Revue du temps présent :* poèmes d'Espagne, de feu Paul Roba. — *La Grande Revue :* une préface de M. Masson-Forestier à son ouvrage : « Autour d'un Racine ignoré ». — Memento.

En 1840, à l'âge de dix-neuf ans, Flaubert fit un voyage aux Pyré-

nées et en Corse, « accompagnant un ami de son père, le Dr Jules Cloquet ». Ce sont des fragments de notes écrites à cette époque par le grand écrivain que publie **la Revue** (1er octobre) : la lecture en est extrêmement intéressante, parce que les qualités maîtresses de l'auteur de *Madame Bovary* s'y révèlent déjà. Voici un passage sur Bordeaux :

...A la bibliothèque, j'ai touché le manuscrit de Montaigne avec autant de vénération qu'une relique, car il y a aussi des reliques profanes. Les additions qui sont en marge sont nombreuses, surchargées, mais nettes et sans rature, écrites, comme le reste, de veine primesautière; c'est plus souvent une extension qu'une correction de la pensée ou du mot, ce qui arrive pourtant quelquefois par scrupule d'artiste et pour rendre son idée avec toutes ses nuances.

J'ai feuilleté ce livre avec plus de religion historique, si cela peut se dire, que je ne suis entré avec recueillement dans la cathédrale de Bordeaux, église qui veut faire la gothique, mais qui trahit le sol païen où elle est bâtie, alliance de deux architectures, amalgame de deux idées qui ne produit rien de beau. Le jubé est orné de sculptures mignardes et bien ouvragées qui seraient mieux à quelque rendez-vous de chasse de François Ier, à quelque boudoir de pierre au milieu des bois, pour y renfermer à l'heure de midi la maîtresse du roi ; des arceaux romans s'étendent tout le long de l'église, et les ogives supérieures forment la voûte, ogives rondes encore, quoi qu'elles fassent, qui n'ont pas eu la force de s'élever au ciel dans un élan d'amour, et qui sont retombées presque en plein cintre, accablées et fatiguées. On a remplacé les anciens vitraux par des neufs, de sorte que le soleil entre malgré les rideaux qu'on a tendus, fait mille jeux de lumière riants sur les dalles, ce qui emporte l'esprit loin du lieu saint dans les champs, sous les vignes...

Voici un portrait fait à Biarritz :

Nous étions descendus sur la grève à peu près déserte pour lors ; l'heure des bains et des baigneuses surtout était passée, première contrariété pour moi qui comptais voir beaucoup de naïades. Une vieille petite femme, dont les cheveux blancs encadraient un visage ridé, recueilli sous une capote de toile cirée, s'avançait à la mer pour y ramollir sa vieille peau ; une vaste blouse jaune qui l'enveloppait et qui flottait sur ses membres la faisait ressembler à un caniche qui sortirait d'un bol de café au lait. C'est là la seule baigneuse que j'aie vue à Biarritz, quelle chance !

Ici l'on pressent le peintre de *Salammbô* et le poète de *la Tentation* :

... J'ai été hier en Espagne, j'ai vu l'Espagne, j'en suis fier et j'en suis heureux, je voudrais y vivre. J'aimerais bien à être muletier (car j'ai vu un muletier), à me coucher sur mes mules et à entendre leurs clochettes dans les gorges des montagnes, pendant que ma chanson mauresque fuirait répétée par les échos...

... Fontarabie est une ville toute en ruines. L'on n'entend aucun bruit

dans les rues, les herbes poussent sur les murs calcinés, point de fenêtres aux maisons. La principale rue est droite et roide entourée de hautes maisons noires garnies toutes de balcons pourris où sont étendus des haillons rouges qui sèchent au soleil ; nous l'avons gravie lentement, regardant de tous côtés et regardés encore plus. C'est l'Espagne telle qu'on la rêve souvent : à travers un pan de mur gris, derrière un tas de ruines couvert d'herbes dans les crevasses du terrain bouleversé, un rayon de soleil sort tout à coup et vous inonde de lumière, comme vous voyez passer devant vous et marchant vivement le long des rues désertes quelque admirable jeune fille, éternelle résurrection des beautés de la nature qui surgit, quoi que les hommes fassent, au milieu des débris et reparaît plus belle derrière les tombeaux.

.... Le soleil était presque couché quand nous fûmes de retour à Nîmes; la grande ombre des arènes se projetait tout à l'entour; le vent de la nuit s'élevant faisait battre au haut des arcades les figuiers sauvages poussés sous les assises des mâts du velarium. C'était à cette heure-là que souvent le spectacle devait finir, quand il s'était bien prolongé, et que lions et gladiateurs s'étaient longuement tués. Le gardien vint nous ouvrir la grille de fer et nous entrâmes seuls sous les galeries abandonnées où se croisèrent et allèrent tant de pas dont les pieds sont ailleurs.

L'arène était vide et on eût dit qu'on venait de la quitter, car les gradins sont là tout autour et dressés en amphithéâtre pour que tout le monde puisse voir. Voici la loge de l'empereur, voici celle des chevaliers un peu plus bas, les vestales étaient en face; voici les trois portes par où s'élançaient à la fois les gladiateurs et les bêtes fauves, si bien que, si les morts revenaient,ils retrouveraient intactes leurs places laissées vides depuis deux mille ans, et pourraient s'y rasseoir encore, car personne ne la leur a prise et le cirque a l'air d'attendre les vieux hôtes évanouis. Qui dira tout ce que savent ces pierres nues, tout ce qu'elles ont entendu, les jours qu'elles étaient neuves et quand la terre ne leur était pas montée jusqu'au cou? Cris féroces, trépignements d'impatience, tout ce qui s'est dit, sur ce seul coin de pierre, de triste, de gai, d'atroce et de folâtre, tous ceux qui ont ri, tous ceux qui sont venus, qui s'y sont assis et qui se sont levés; il fut un temps où tout cela était plein et retentissait de voix sonores, du bas jusqu'en haut, ce n'était que laticlaves bordés de rouge, manteaux de pourpre sur l'épaule des sénateurs, le velarium flottait et le safran mouillait le sable avant que la rosée de sang en ait fait une boue. Que disait-on en attendant la venue de César ou du préteur, quand sous ses pieds, dans les caveaux qui sont là, rugissaient les panthères, et que tout le monde se penchait en avant pour voir de quel air elles allaient sortir? Qu'y disait Dave à Formion, Libertinus à Posthumus? Quelle histoire racontait Hippia au consul? De quel air riaient les sénateurs quand la place des chevaliers se trouvait prise? Là-haut, suspendus au plus haut, pourquoi les affranchis crient-ils si fort que tout le monde se tourne vers eux? Et à cette heure-là, au crépuscule, quand tout était fini quand l'empereur se levait de sa loge, quand la vapeur grasse du théâtre montait au ciel toute chaude de sang et d'haleines, le soleil se couchait comme aujourd'hui dans son ciel bleu, le bruit s'écoulait peu à peu, on venait enlever les morts, la courtisane remontait dans sa litière pour aller aux thermes avant souper, Gito courait bien vite

chez le barbier se faire nettoyer les ongles et épiler les joues, car la nuit va venir et on l'aime tant !

§

La poésie française compte parmi ses représentants actuels les plus distingués Mme Lucie Delarue-Mardrus. Des six poèmes d'elle qu'ont insérés **Vers et Prose** (juillet-août-septembre), nous préférons les deux pièces ci-après, parce que, mieux que les autres, peut-être, elles donnent l'impression de charme à la fois gracieux et profond qui se dégage de ces visions fugitives de voyage, parce qu'on y sent la précision du mot évocateur, le rythme du vers, l'harmonie du style, le souci de la couleur :

SCUTARI

Scutari, noir berceau des plus sombres forêts,
Silence où le trépas pullule,
Même le plein soleil n'est plus qu'un crépuscule
Sur tes tombeaux et tes cyprès.

Ta poussière craquait dans la demi-ténèbre,
Semblable à la cendre des morts.
Tes stèles se mêlaient, gardant, comme les corps,
Une fraternité funèbre.

Nous marchions, regardant se dresser de partout,
O jardin dont la mort émane,
Sous tes arbres tout droits tes pierres tout debout
Dans leur dignité musulmane.

Et nous ne rêvions pas de plus bel avenir
Que rester chez ces morts tranquilles,
Loin de toute pensée humaine, loin des villes
Et sans plus jamais revenir.

DÉPARTS

J'ai promené sur mer ma lente indifférence
Et regardé passer les villes sous mes yeux.
Avec leurs ciels trop beaux et leurs lointains trop bleus,
J'ai vu trop de pays qui ne sont pas la France !

Je cueillais au passage, à travers les hasards,
Les heures graves ou falotes.
Il me souvient encor de ces grouillants bazars
Et de ces grands quais smyrniotes.

Athènes vint à nous au pied du Parthénon,
Toute de lumière et de lignes.
Les victoires volaient tout autour de son nom
Ainsi que d'invisibles cygnes.

Et ce fut par un soir d'indigo qu'en chemin
Apparut le Péloponèse

Etalé sur la mer comme une grande main
Dans l'air plein d'harmonie et d'aise.

Capri bleue en dedans, Naples blanche et couchée
Sous son Vésuve mauve et bleu
Chantaient-elles pour nous sur la barque penchée
Pleine d'enfants aux yeux de feu?

Qui dira la douceur de toutes ces merveilles
Ecloses sous mon regard dur
Et vous, monotonie errante, heures pareille
O pleine mer, tasse d'azur?

O voyage! O beauté fugitive et dorée,
O surprise et plaisir de tout ce que l'on voit
Pourquoi, pourquoi mon âme est-elle demeurée
Si loin, dans un coin turc, sur le Bosphore étroit?

§

La **Revue du temps présent** (2 octobre) commence la publication d'un manuscrit laissé inachevé par M. Paul Roba, mort prématurément, et quatre poèmes du même auteur ; nous ne retiendrons que ces derniers, qui montrent un talent original et permettaient de fonder sur son avenir littéraire de légitimes espoirs. Les deux exemples suivants suffiraient à le prouver :

L'OFFRANDE DE LA GITANE

Voici l'opulente grenade
Avec la marque de mes dents
Sur la pulpe saignante et fade
A vif, où j'ai mordu dedans.

Je te la donne, sensuelle,
Acide, rouge, ô mon amant,
Pour que son sang vineux ruisselle
Entre tes doigts étroitement

Et que tu sentes sur ta bouche,
A l'endroit où j'ai mis mes dents,
Saigner la morsure farouche
De mon cœur enfermé dedans.

A GIBRALTAR

Le salon est ouvert et les volets sont clos...
Il fait frais sous la véranda et les tonnelles
Où des dames nonchalantes causent entre elles ;
Leurs maris, un cigare aux lèvres, parlent haut.

Des boys aux mollets nus avec des misses frêles
Jouent au volant sur le perron. — Il fait si chaud
Que tout l'ardent soleil ruisselle comme l'eau
Vers les mamans qui sont pâles sous les ombrelles.

Cinq heures. — Voici la table du « five o'clock »
Avec les massepains, le thé et les tartines...
Et c'est un clair bruit d'assiettes dans la cuisine.

Les dames sont debout, les lords boivent des bocks,
La mousseline colle à la chair tiède et lisse...
Je vous aimais, à Gilbraltar, ô blondes misses.

§

M. Masson-Forestier, « descendant lui-même de Racine », ou plutôt de la sœur de ce dernier, est étonné que des appréciations contradictoires aient été faites sur son ancêtre, et il prétend que, si l'on connaissait mieux la vie de l'auteur de *Phèdre*, on jugerait plus sainement ses œuvres. C'est pour y aider qu'il va publier *Autour d'un Racine ignoré*, dont **la Grande revue** (25 septembre) donne la préface.

... Détail curieux, ces « façonniers » (Messieurs de Port-Royal) n'auraient opéré sur cet être si étonnamment précoce que *seulement* après qu'il eut atteint sa dix-septième année. Ces maîtres d'*études* auraient attendu que les *études* du jeune homme fussent achevées pour... les commencer ! Et puis Racine, aux yeux des universités étrangères — comme jadis aux yeux de ses contemporains — apparaît décidément sous les traits d'un artiste plastique d'une incomparable, d'une prodigieuse dextérité. Or, personne ne nous a dit *comment* les Solitaires, ennemis forcenés de l'art, auraient bien pu s'y prendre pour *faire* Racine artiste. L'on est donc artiste autrement que par dons naturels ?

D'ailleurs, chez Racine, de hauts critiques avaient signalé des traits singuliers de caractère, une âpreté vindicative, une frénésie sensuelle qui ne sont guère d'un Français. Malgré cela, on nous attestait que Racine devait être tenu pour le plus Français des Français! Bien mieux, ce Français renforcé, éperdu, était nationaliste !... Déjà !...

On sut aussi que ce « converti » vivait fastueusement en épicurien. Que ce « très repenti » était allé loger — au plus aigu de son « repentir » — en une maison galante, un hôtel plein de fleurs, avec un jardin en charmilles aux allégories peu vêtues...

Et soudain l'on fut frappé de voir jaillir de quelques lignes de Pascal des clartés pouvant peut-être expliquer Racine : « Une vie heureuse commence par l'amour, finit par l'ambition... Tant que l'on a du feu, on est aimable (on aime) ; mais ce feu s'éteint, il se perd. Alors que la place est belle et grande pour l'ambition ! »

Mais alors... alors, Racine ne se serait pas vraiment converti en 1677 ?... Il n'aurait que *joué la dévotion* au profit de sa fortune, — cela au moment même où le roi commençait à y tourner, — au bon moment ?

...*Bajazet* devra plaire infiniment davantage quand nous serons mieux fixés sur l'*individualité* de son créateur, car aucune pièce n'est peut-être plus racinienne que celle-là. M. Jules Lemaître l'a très bien marqué. Pour qui voit en Racine un beau tigre, cette pièce est vraiment divine. Si j'osais, je dirais que l'*âme* trouble de Racine est sur les lèvres mêmes du blême Bajazet...

Il n'est pas douteux que ces aperçus nouveaux ne suscitent des polémiques littéraires, encore qu'on ne se passionne pas extraordinairement au sujet de nos classiques du XVIIe siècle. La contribution qu'apporte M. Masson-Forestier à la biographie de Racine est, certes, essentiellement louable, mais je ne crois point qu'il y ait toujours une relation aussi absolue qu'il le proclame, entre l'œuvre d'un artiste, d'un poète, d'un écrivain, et sa vie privée. L'influence du milieu agit nécessairement sur un cerveau même supérieur, mais les conditions de l'existence peuvent excuser certaines contradictions entre la ligne de conduite que l'on suit personnellement et l'œuvre objective à laquelle on se consacre.

MEMENTO. — *La Revue* (1er octobre) : « Les Illusions grecques de Chateaubriand », par M. A. Aulard. — *Vers et Prose* (juillet-août-septembre) : « Repos de l'âme au bois de l'Hautil », ballades de M. Paul Fort ; « Dernier entretien avec Jean Moréas », de M. Maurice Barrès ; « Notes synthétiques de Paul Gauguin », publiées par M. Henri Mahaut. — *La Revue de Paris* (1er octobre) : « L'Eternel Adam », nouvelle « écrite par Jules Verne en ses dernières années ». — *Revue bleue* (24 septembre) : « Le Malthusianisme et le problème de la misère », par M. J. Novicow ; « Sur la politesse », par M. Gabriel Dromard. — (1er octobre) : Stendhal : « Introduction au voyage en Italie », publiée par M. Paul Arbelet. — *Le Feu* (1er octobre) : « Les Petites danseuses », vers de M. Alfred Machard. — *La Phalange* (20 septembre) : « Dimanche », un délicat poème de M. Albert Saint-Paul. — *Revue pédagogique* (15 septembre) : « Une femme moraliste au XVIIIe siècle : Mme de Puisieux », par M. Maurice Pellisson. — *Le Correspondant* (25 septembre) : « Un grand philosophe américain : William James », par M. Michel Salomon. — *Revue de Hongrie* (15 septembre) : « Kossuth orateur et publiciste », par M. Joseph de Ferenczy. — *La Nouvelle Revue* (1er octobre) : « L'Ecole et la famille », par M. le Dr Philippe-Maréchal. — *La Nouvelle Revue française* (1er octobre) : « Le Sacrifice des apparences (A propos des lettres et écrits d'Eugène Carrière) », par M. Jean Talva. — *Les Poèmes* (septembre-octobre) : « Aux mânes de Lucrèce, suicide », vers de M. Sébastien-Charles Leconte. — *Ombres et formes* (octobre) : « La Date heureuse », poème de M. Gabriel de Lautrec.

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Stéphane Mallarmé (*Le Temps*, 12 octobre). — Pierrre Mille (*L'Opinion*, 15 octobre). — Jean Moréas (*Petite Gazette aptésienne*, 15 octobre). — Remy de Gourmont (*Comœdia*, 11 octobre, *Paris-Journal*, 18 octobre).

Les portraits ou esquisses littéraires abondent dans les journaux, depuis quelque temps, signe certain que le goût public, loin de se détourner de la littérature, y entre de plus en plus, et de la plus difficile même, de la moins faite pour captiver le lecteur d'un moment.

Voici au **Temps**, une étude de M. de Gourmont sur *Stéphane Mallarmé*, remettant en sa vraie lumière le grand poète de *l'Après-midi d'un Faune*, le vengeant, enfin, des faciles plaisanteries accumulées autour de son ésotérisme final. L'auteur, sans dissimuler que la poésie de Mallarmé est un peu moins abordable que celle de François Coppée, montre que, pour de plus avancés en art, elle contient un charme certain, profond, mystérieux aussi comme il sied. Car il n'importe nullement que la poésie soit d'une clarté diplomatique. C'est au contraire une qualité fâcheuse, car son mérite est bien plutôt de suggérer, d'indiquer, que d'enseigner et de montrer. Les poètes anglais sont fort hermétiques et cela n'a nui ni à leur gloire ni à leur diffusion. Swinburne, Browning, et de plus récents et de plus anciens, sans parler du Shakespeare des Sonnets, ne se lisent pas à livre ouvert. Mais, et c'est, je crois, Mallarmé qui le disait, lit-on au premier coup d'œil une partition de Wagner? il y faut au moins un peu d'étude. Qu'il soit permis aux poètes de demander un pareil effort et une pareille attention. Ce qui ne vaut pas la peine d'être médité vaut rarement la peine d'être lu.

On lui reprocha comme un crime, dit M. de Gourmont, l'obscurité de quelques-uns de ses vers, sans tenir compte de toute la partie limpide de son œuvre et sans essayer de chercher comment la logique même de son esthétique symboliste l'avait amené à ne plus exprimer que le second terme de la comparaison. La poésie classique, si claire à cause de cela, mais si monotone, les exprime tous deux. Victor Hugo et Flaubert les unissent en une seule métaphore complexe. Mallarmé les désunit à nouveau et ne laisse voir que la seconde image, celle qui a servi à éclairer et à poétiser la première. Il en résulte une langue nouvelle, imprécise comme le rêve même qu'elle évoque et dont elle ne veut s'astreindre à cerner les contours. Les mots, dans cette seconde manière du poète, sont choisis pour leurs qualités complémentaires à peu près comme les couleurs par le peintre. Aussi ne faut-il pas analyser la phrase selon la méthode grammaticale, encore moins selon la méthode logique ordinaire, de même qu'il ne faut pas regarder de trop près les tableaux impressionnistes, même ceux de Claude Monet. L'éducation de l'œil est plus avancée en France que celle du sens poétique : on fera un peu comprendre la manière de Mallarmé en disant que c'est le Monet ou, mieux encore, le Renoir de la poésie. Ni ses vers, ni les taches lumineuses de ces peintres ne peuvent servir à l'enseignement de la grammaire ou à celui du dessin, et cependant celui qui a senti ces deux expressions d'art pensera qu'elles servent tout de même à quelque chose, à réjouir quelques regards et quelques sensibilités.

Surgi de la croupe et du bond
D'une verrerie éphémère,
Sans fleurir la veillée amère,
Le col ignoré s'interrompt.

Est-ce vraiment obscur, vraiment énigmatique? Si le poète nous décrivait avec des mots directs le vase à la panse tourmentée, au col aigu, qu'on a

oublié de fleurir et qui semble, faute d'une rose, brusquement rompu, le verrait-on mieux et avec plus de mélancolique plaisir? Il semble que toutes les choses de la vie ayant été dites mille et mille fois, il ne reste plus au poète qu'à les montrer du doigt en murmurant quelques mots pour accompagner son geste, et c'est ce qu'a fait Mallarmé. Bien plus, il a l'air parfois de se parler à lui-même avec des paroles liées par une simple juxtaposition, en apparence illogique et sans ciment, et vraiment, à ces moments-là, l'ellipse l'a enivré ; nous ne sommes plus capables, sans le secours de son commentaire, de renouer les bouts du fil cassés par les gestes de son rêve, et nous ne comprenons pas du tout, ou trop peu et avec trop de mal. Champollion a retrouvé la langue des hiéroglyphes grâce à une inscription bilingue. C'est avec cette seconde langue que nous déchiffrons les poètes, quand ils ont l'art de la laisser transparaître sous la première. Mallarmé en a effacé toutes les traces, et cela a rendu malaisée la tâche des déchiffreurs. Cette seconde langue, qui court sous la première, est faite de locutions connues et banales, de clichés immédiatement clairs et dont la clarté, bête mais indispensable, illumine les parties neuves du discours. Mallarmé a voulu écrire sans clichés ; autant vaudrait n'employer que des mots forgés à mesure. Son obscurité ne semble pas avoir d'autre mystère ; il y a été mené par un excès de délicatesse, un excès d'art. Son exemple, après avoir été suivi dans les premières années du symbolisme, est devenu assez vite une sévère leçon, et les poètes ont réappris à doser, dans les vers, le connu et l'inconnu. Il est bon peut-être d'avoir passé par cette école, d'avoir ressenti l'orgueil de l'obscurité spontanée du style, pour jouir pleinement des joies d'une clarté tempérée. Il ne faut qu'un style soit trop illuminé ; la phrase toute faite, la locution convenue n'y doivent tenir qu'une place strictement mesurée. Le génie de l'écriture est peut-être d'en connaître la proportion, et de ne pas savoir qu'on la connaît.

§

M. de Pierrefeu a écrit, dans **l'Opinion**, une étude ingénieuse et juste sur Pierre Mille, en qui il voit comme un type nouveau de littérature, le journaliste-conteur, celui qui donne volontiers pour point de départ à sa fantaisie quelque fait d'actualité. Pour préciser rappelons la nouvelle intitulé *le Repos hebdomadaire*, dans son dernier volume, et où l'on voit une excellente loi devenir ironiquement malfaisante. L'ironie est un des dons de Pierre Mille. Il la manie parfois à la manière d'Anatole France, parfois, dit M. de Pierrefeu, à la manière de Mark Twain. Sans doute, mais je trouve Pierre Mille bien plus agréable que Twain. Plus intelligent, il sait aussi qu'il s'adresse à des lecteurs plus fins et il est très rare qu'il dépasse la mesure.

Pierre Mille a créé Barnavaux, un marsouin qui lui sert quelquefois de truchement. C'est un type « à la fois très neuf et traditionnel ».

Ici, je me bornerai à poser une question. Les types de la tradition populaire sont-ils vrais ? Barnavaux est-il vrai ? Existe-t-il réellement tel qu'il

est, chez les marsouins, dans la légion? Ou bien, n'est-il qu'un canevas héroïque, conforme à l'idéal traditionnel francais? Est-il le symbole de la France, à la conquête de la plus grande France, la France colonisatrice et militaire ? Je n'en sais rien. Mais tout ce que je sais, c'est que Barnavaux est bien français, qu'il est bien dans le sens de son pays et de sa race et je dis qu'il apparaîtrait ainsi, dans les chansons du peuple, s'il en existait, pour célébrer notre effort colonial, nos conquêtes lointaines, comme il y en a pour la défense du sol natal. Peut-être faut-il voir, dans la *Tonkinoise*, cette chanson de Mayol, si paradoxal que cela puisse être, une ébauche de la chanson coloniale populaire, oh! une ébauche de rien du tout. Allez entendre la *Tonkinoise* et vous verrez que Barnavaux n'y détonne pas trop.

Barnavaux dans les colonies ne se conduira ni comme les héros opiomanes de Jules Boissière, ni comme ceux de Pierre Loti, rongés de nostalgie et que les mauvais génies de ces terres fiévreuses persécutent et font mourir. Il n'a pas non plus la folie de meurtre, le goût du sang,le sombre appétit de ceux de Bonnetain. Il est l'image du Français, guéri de la maladie romantique et que les théories sociales et administratives laissent indifférent. C'est le conquérant, aux prises avec les difficultés d'une conquête et s'assimilant sans effort les moyens de réussir dans ces milieux nouveaux. C'est le colonial pragmatique. Suivez-le, avec Pierre Mille, vous apprendrez à connaître le prix des choses, vous verrez que les valeurs sont changées et qu'on ne fait pas de la colonisation sur place comme au ministère. Ecoutez l'histoire que Zimmermann, le chauffeur, raconte :

Une guerre éclate à propos d'une poule entre deux tribus. Voilà que les nègres se flanquent des coups de fusils au nez du jeune administrateur, frais émoulu de l'Ecole Coloniale, qui se scandalise. « Il prenait ça au sérieux, à cause de sa vertu et des choses qu'il avait lues dans des livres. Et il disait : « Je ne peux pas permettre ! On a outragé le drapeau. On a « tiré sur le poste. Il faut infliger une sévère leçon aux Haoussas. » Il disait *une sévère leçon*, parce que c'est ainsi qu'on s'exprime dans les journaux quand une compagnie de Sénégalais a *cassé* un village de quatre pelés et trois tondus, au nom de la civilisation. »

L'histoire s'arrange grâce à l'intervention d'un garde magasin qui trouve une combinaison nègre, la bonne, celle qui cadrait avec les mœurs et les coutumes et qui étonne le petit administrateur ingénu dont tout l'héroïsme n'aurait pu suffire.

Parbleu, oui, malgré tout Barnavaux est trop raisonneur pour être adéquat à la réalité comme le demandent les réalistes. Il est trop souvent le porte-parole de Pierre Mille, ancien administrateur, ironiste et correspondant de journal. Kipling dans son œuvre, certes, conforme à la tradition anglaise,a créé tout un monde anglais, grouillant,vivant il a décrit des personnages innombrables, animés d'une vie individuelle intense et pourtant adaptés merveilleusement à leur fonction. Officiers, magistrats, hauts fonctionnaires, soldats femmes d'officiers et de soldats. Pierre Mille n'a créé que Barnavaux, et ce faisant,ce n'est ni la littérature exotique,ni le réalisme psychologique, ni la nouvelle, qu'il a enrichis, c'est l'épopée française à laquelle il a donné un héros digne de devenir populaire.

§

Je ne ferai que signaler deux articles sur notre collaborateur Remy de Gourmont, qu'il n'est pas besoin de faire connaître aux lecteurs de cette revue. Ils trouveront l'un, de M. André du Fresnois, dans **Comœdia**, l'autre, de M. Georges Le Cardonnel, dans **Paris-Journal**. Ils m'ont paru excellents tous les deux, insistant chacun sur des points différents et chacun avec justesse. Des jeunes gens de talent ont pu entrer dans les nouveaux journaux : notre génération y trouvera plus d'équité.

§

La **Petite Gazette Aptésienne** publie de M. André Mary un article plein d'enthousiasme intitulé *Un grand Critique*. C'est de Moréas qu'il s'agit. A son avis c'est « le plus grand critique qui ait paru dans la littérature française depuis Voltaire ». A l'appui, il cite quelques jugements littéraires de Moréas, par exemple : « Bossuet est une grande chute d'eau. » C'est simple et définitif, en effet.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie Française : *Comme ils sont tous*, comédie en 4 actes de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm (9 septembre). — Nouveautés : *L'Enlèvement des Sabines*, pièce en 3 actes et 4 tableaux de MM. Jacques Lemaire et J.-P. Schontan (10 septembre) — Odéon : *Les Corbeaux*, comedie en 4 actes, d'Henry Becque (25 septembre). — Théatre Réjane : *M'Amour*, comédie en 3 actes, de MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin (4 octobre). — Théatre Antoine : *César Birotteau*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, de M. E. Fabre, d'après le roman de Balzac (7 octobre). — Athénée : *Le Petit Dieu*, comédie en 4 actes, de M. Louis Artus (2 octobre).— Théatre Sarah Bernhardt : *La Conquête d'Athènes*, pièce en 4 actes, en vers, de M. Albert du Bois (11 octobre). — Vaudeville : *Le Marchand de Bonheur*, comédie en 3 actes, de M. Henry Kistemaeckers (15 octobre). — Memento.

Tout de suite, pour qu'on ne s'y trompe pas, la saison débute par une série assez lassante de ces banalités qui constituent le fonds de l'art théâtral contemporain. Que reprocher à cette comédie que les Français viennent de monter avec tant d'empressement ? **Comme ils sont tous**, le titre, par une ironie appréciable, ne cache-t-il pas un désir de vulgaire et de conformité ? MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, dont le génie peut-être s'est révélé dans quelque œuvre antérieure que je regrette de ne connaître point, n'ont pu s'imaginer un instant que, par la construction de leur pièce, par l'inattendu du dialogue, par une étude vive, approfondie ou neuve des personnages falots et neutres réunis dans une intrigue plus ingénue qu'ingénieuse ils aient apporté au trésor dramatique de la France une perle de plus bel orient, un joyau insoupçonné. L'aventure dont ils prennent prétexte pour essayer de philosopher sur la lamentable destinée des hommes et des ménages ne comporte

pas, tant elle se développe en dehors d'une atmosphère d'observation vigoureuse, nette et sincère, d'être promue à l'importance d'un modèle universel ; les hommes (ni d'ailleurs les femmes) ne s'y avèrent, en réalité, *comme ils sont tous;* ils sont de création par trop artificielle, ils parlent trop uniquement et agissent trop selon les pires traditions de la scène ; ils n'ont pas un mouvement spontané, un cri d'émotion sincère. Ne devrait-on pas garder rancune à des artistes de la valeur de M. Grand, de Mmes Piérat ou Dussane-à-la-voix-émouvante, d'avoir insufflé une apparence de vie à cette chose morte ? La moindre pensée prise au hasard dans La Bruyère en dit plus et de plus troublante façon, sur ce qu'est le cœur inconstant des hommes ! C'est là qu'on voit *comme ils sont tous.* Mais peut-être MM. Aderer et Ephraïm, en assemblant les formules chères aux fournisseurs de bonne matière théâtrale, sans y rien renouveler, sans y rien innover, sans y rien introduire de plus aéré et de plus hardi, ont-ils simplement tenté, pour s'égaler à leurs tristes prédécesseurs, de se montrer eux-mêmes, fabricants plus ou moins habiles, *comme ils sont tous.* L'art n'existe qu'à partir du moment où enfin on est autre.

§

Aux Nouveautés, la pièce de MM. Jacques Lemaire et J.-P. Schontan, **l'Enlèvement des Sabines**, n'est pas d'une importance plus (ni moins) considérable. Sans doute les acteurs, M. Germain avant tout autre, y déploient à merveille les ressources inépuisables de leur talent comique et parfois ahurissant ; grâce à eux, on rit, on est loin de s'ennuyer ; mais ce sont des détails dans les jeux de scène qui intéressent et qui attachent, non la pièce elle-même, laquelle ne se compose que d'une succession de situations prévues, d'un tissu de plaisanteries lourdes et périmées.

§

Doit-on, pour trouver du nouveau au théâtre, se réfugier dans les reprises ? M. Antoine, à l'Odéon, a-t-il tenté de nous le faire croire ? Non, sans doute ; l'histoire du théâtre romantique, du théâtre réaliste, que ses samedis, l'an dernier, nous retracèrent à grands traits, ne pouvait prétendre à faire obstacle aux fruits les meilleurs de la production contemporaine. La liste des spectacles annoncés pour la présente saison fournit un témoignage suffisant : les noms les plus choyés du public ordinaire, les noms des dramaturges classés, des fabricants sur mesure, s'y rencontrent avec des noms inconnus, comme avec le nom vénéré d'un magnanime poète dont la foule commence à apprécier seulement l'âpre et harmonieux élan lyrique. M. Antoine, qui est sans doute, comme tout autre homme, sujet à l'erreur, est un directeur admirable : nul comme lui n'est

conscient de sa tâche artistique, nul ne cherche avec une ardeur aussi loyale à la réaliser de son mieux, et son esprit enthousiaste et fécond ne se dérobe à aucune recherche d'art, à aucune entreprise généreuse. Si les conditions du théâtre actuel le contraignent à ne pas négliger les succès d'argent qui lui permettent de vivre et de durer, il aime et il accueille ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est neuf, hardi, puissant. Je ne suis même pas sûr qu'il préfère l'esprit du boulevard ou la rosserie la plus féroce à l'entraînement des chaudes tirades tragiques ou à la grâce plus pondérée des études approfondies d'un caractère féminin. Il garde aux œuvres du passé son respect et son admiration émue ; il a même entrepris de nous les rendre, vivantes, fières et pures comme elles l'ont été, avant d'avoir été ossifiées, stérilisées par le double effort des pédants de collège et des cabotins prétentieux et imbéciles. On a vu naguère, par ses soins, *Georges Dandin* palpiter vraiment sur la scène de l'Odéon, et *Coriolan* frémir. Ce fut hier la farce étourdissante de *M. de Pourceaugnac*, l'héroïsme ingénu du *Cid*, comme ce sera *Roméo et Juliette* ou *l'Orestie*. Plus près de nous, il nous a enseigné, par des exemples excellemment choisis et mis en œuvre, ce que contiennent de flamme vive encore au milieu de cendres, telles pièces dont le titre seul survivait, peut-être, dans nos mémoires : *Lazare le Pâtre*, *le Candidat*, dont le grand Flaubert disait lui-même : « le sujet était bon, mais je l'ai raté (1)», *Manette Salomon*, etc.. De cet essai de restitution des succès anciens est sortie du moins la mise au répertoire, dans le rang qu'il mérite, de ce chef-d'œuvre absolu, digne de durer autant que le théâtre de Molière : **les Corbeaux**, d'Henry Becque.

Jamais avec une plus simple franchise, avec une rondeur aussi familière, avec une véracité aussi angoissante, pareil sujet n'avait été traité devant le public. L'argent, les intérêts d'argent dominent tous les actes, toutes les situations de la vie contemporaine ; les faibles, les inhabiles, les innocents, les naïfs sont livrés en proie aux appétits des plus retors, des plus infâmes et des plus lâches ; voilà ce que, dans sa pitié indignée et contenue, Becque nous a admirablement montré ! Il n'est pas un caractère de sa pièce qui ne soit douloureusement réel, pas un mot qui ne sonne juste, pas une péripétie qui ne soit nécessitée par le développement logique du point de départ ; pas une faiblesse, pas une couardise d'auteur qui tente de se rendre, au détriment de son sujet, agréable au public, pas une concession à la mode, pas un sourire vers les succès faciles. Aussi la plupart des spectateurs, qui jadis trouvaient exagérée la peinture que l'auteur a faite de milieux lamentables, trop véridiques et trop cons-

(1) Lettre à George Sand, avril 1874.

tants, ressentent-ils un malaise certain à la représentation d'un ouvrage aussi hautainement pur, aussi volontairement dépouillé, aussi sobrement désespéré et angoissant. On n'y peut rien ôter ou blâmer. Tout est vrai, senti, profond et sourdement tragique.

L'œuvre, montée avec le plus grand soin, était parfaitement interprétée par Mmes F. Mignot, Sylvie, Grumbach et Barjac, par MM. Numès, Bacqué, Desfontaines, Flateau, Denis d'Inès, Dubus et Stephen.

Ah ! pourquoi ne fut-il accordé, par le destin ou par les dieux, à M. Antoine de monter *les Polichinelles*, qui eussent ajouté à la gloire de Becque, s'il les avait achevés, un triomphe nouveau ! Mais *les Corbeaux* resteront au répertoire de l'Odéon, et la Comédie-Française doit maintenir au sien, pour l'orgueil de la littérature de France, *la Parisienne*.

Et pourquoi n'est-ce à l'Odéon, plutôt qu'à l'Ambigu, monsieur Antoine, qu'il ait été donné de faire enfin triompher, comme elle le mérite après tant de déboires, la comédie nette et vigoureuse de M. Georges Ancey, *Ces Messieurs*?

§

De **M'Amour**, où triomphe dans un rôle fait exprès pour elle Mme Réjane, qui ne l'avait pas joué encore, la reprise ne s'imposait peut-être pas impérieusement ; mais la comédie, construite sur une idée amusante, est menée de fort joyeuse façon ; les scènes se succèdent mouvementées et donnent prétexte à plusieurs revirements de situations ou de caractères tout à fait réjouissants. MM. Bilhaud et Hennequin font montre d'une finesse supérieure à l'esprit commun de vaudeville où ils se complaisent le plus souvent. Dommage qu'ils n'exploitent guère la veine de *M'Amour* ou n'écrivent pas plus souvent en songeant à Mme Réjane qui fut, en cette occurrence, admirablement secondée par MM. A. Dubosc et Signoret.

§

Je ne sais si M. E. Fabre, à qui l'on doit l'adaptation au théâtre de *la Rabouilleuse*, a déployé une habileté aussi grande, aussi prudente, cette fois, en transportant à la scène du théâtre Antoine le roman que Balzac intitulait : « Grandeur et Décadence de César Birotteau, marchand parfumeur, adjoint au maire du deuxième arrondissement de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, etc. », et dédiait, en témoignage d'admiration, à M. Alphonse de Lamartine. **César Birotteau**, pièce en 4 actes et 5 tableaux, situe l'action admirablement dans son décor, dans ses mœurs et ses costumes, dans son milieu, et respecte avec une fidélité constante la pensée et l'expression du grand romancier. Cependant quelque chose y choque et arrête l'intérêt. Tout ce qui dans l'abondance du discours écrit échappe,

se voile ou disparaît, grâce à la prodigieuse adresse de Balzac quand il veut s'en donner la peine, se traduit ici en invraisemblances, en conventions un peu puériles, en moyens artificiels. Balzac a approfondi avec soin l'étude du caractère de l'homme et de tous ceux qui l'entourent ; il montre en maître comment réagit sur l'esprit, les nerfs, la volonté de chacun l'afflux de la confiance en soi, du malheur immérité, de la passion, de la haine, de l'amour, mais il s'est peu soucié de combiner les circonstances qui déterminent tous ces élans, toutes ces angoisses, tous ces râles et ces sursauts de la volonté, de telle façon que nous en puissions admettre sans surprise ou sans révolte le développement, l'enchaînement qu'il nous en propose. Le théâtre se forme avant tout d'une succession plus ou moins logique de péripéties. Nous ne pouvons accepter que Birotteau soit niais au point de ne se méfier de rien, et nous ne pouvons accepter que, ruiné et mis en une faillite si grave, il parvienne, par l'assiduité d'un petit travail d'écriture et de comptabilité, à se refaire en deux ans, à obtenir sa réhabilitation, fût-ce au prix d'une machination ourdie par ses meilleurs amis qui obtiennent en sa faveur une restitution importante de la part de son plus terrible créancier. Si nous ne nous trouvons pas ici en présence d'un mélodrame de l'Ambigu, les moyens employés sont trop exceptionnels pour qu'ils puissent nous intéresser. Qu'importe ce que pense, ce que fait, ce que veut Birotteau? Les circonstances le servent à tel point, en mal, en bien, qu'il importe bien peu qu'il s'offre à elles, cible saignante, qu'il leur veuille faire obstacle, qu'il lutte, renonce ou meure. Le pathétique n'est pas dans le sujet traité.

M. Janvier (l'oncle Pillerault), M. Lluis (Anselme Popinot), Mlle J. Fusier (Césarine) ont excellemment composé leurs personnages pittoresques, animés et émouvants. M. Gémier, dont chaque geste, chaque attitude, chaque intonation est la vérité même, se complaît un peu trop, à mon gré, à analyser avec minutie, intention après intention, la moindre des phrases qu'il dit, le moindre mouvement de son rôle. Quand il est en scène, les autres disparaissent, et sa part empiète, empiète, insiste et se prolonge au détriment de l'intérêt général. C'est un fort grand, fort habile et fort bel acteur, mais il néglige de plus en plus de se fondre dans l'ensemble. Il est, toujours et assurément, parfait; souvent, lorsqu'on oublie d'être parfait, lorsqu'on se laisse aller, on trouve le cri spontané et déchirant qui enlève moins peut-être l'admiration et les applaudissements, mais qui remue et qui trouble.

§

Au *Danseur Inconnu* le théâtre de l'Athénée fait succéder **le Petit Dieu**, de M. Louis Artus : dans de frais décors, une fable ingénue et d'un charme bien frêle. Peu de mots d'esprit, et si

faciles ; peu de passion, et fort légère ; une langue banale, des situations qui ont servi. Avec *Cœur de Moineau*, M. Artus avait fait concevoir d'autres espérances. Il s'est trompé, souhaitons qu'il prenne un jour prochain une belle revanche. Sans doute alors trouvera-t-il dans ses interprètes aussi plus de chaleur convaincue, plus de verve et plus de vie.

§

M. le comte Albert du Bois est possédé des plus nobles ambitions, en même temps que d'un ardent désir de gloire. Il se propose de faire apparaître tour à tour sur la scène française les plus grandes figures dont l'humanité se puisse honorer, et de caractériser dans les grandes lignes le sens souverain de leur action. Qui plus que l'apôtre Paul exerça une longue et décisive influence sur les destinées spirituelles du monde ? Il était tentant de le montrer, déjà triomphant de terre en terre, entrer en conflit avec une forme évoluée de civilisation parfaite, et de dégager, dans la confusion de la mêlée, la forme spéciale de son effort, les causes latentes de son échec. M. du Bois s'est posé ce problème dans **la Conquête d'Athènes** : la société polie, accueillante, subtile, affinée d'Athènes, comment va-t-elle comprendre, discuter, combattre le juif volontaire et illuminé, comment va-t-elle le confondre et s'en débarrasser ? Quel effet ont pu produire ses prédications sur l'Aréopage en présence duquel il fut effectivement admis, sur l'esprit des lettrés, sur la sensibilité des femmes instruites et ardentes, sur l'ignorance légère et persifleuse de la populace ?

Aucune difficulté de réalisation n'a arrêté le courage de l'auteur ; tout ce qui, chez lui, provient de la volonté raisonnante est parfaitement établi ou plausible. Par malheur, la force de l'imagination, la spontanéité de l'invention lyrique ne répondent pas à de si grands desseins. Le vers, lorsqu'il n'est pas terne et plat, se forme d'un ramassis de tropes éculés ou se risque dans le dédale des images mal faites ; il ne vivifie pas, il est languissant et stérile. Il ne faut pas moins que l'art prodigieusement puissant, tour à tour âpre, attendri, familier, et toujours flamboyant de l'admirable M. de Max pour qu'on en puisse si longtemps supporter l'inlassable monotonie. Jamais M. de Max n'a été meilleur. A ses côtés, Mmes M. L. Derval, si belle, Jane Méa, A. Pascal, Jane Maylianes se sont montrées parfaites, MM. Krauss, Darsay, Damorès sont très bons ; et le spectacle est monté avec un souci évident d'éclat, de charme et de beauté.

§

Le Marchand de Bonheur, de M. Henry Kistemaeckers, au théâtre du Vaudeville, plaît et déconcerte. Il eût été intéressant de suivre la psychologie du jeune multi-millionnaire qui souffre parce qu'il sent que la présence de ses millions ne lui procure qu'en appa-

rence les dévouements, les amitiés, l'amour dont il a soif, et écartent loin de lui la possibilité d'un sentiment sincère et véritable. Il s'efforce, ne pouvant se procurer le bonheur, de le procurer à ceux qui l'environnent ; il ne le vend pas, quoiqu'on l'ait surnommé le *marchand* de bonheur, il le paye, et n'exige en retour rien, pas même l'ombre de la reconnaissance. Seulement il surprend chez ses obligés une lueur qui passe dans leurs yeux au moment où le bienfait qu'ils n'attendaient pas fond sur eux ; c'en est assez, ce muet sursaut des tréfonds de l'être le récompense et l'enivre. Par malheur, chaque fois qu'il crée chez autrui un peu de félicité, il en résulte une infortune à laquelle il n'aurait pu songer. L'aviateur qu'il soutient et qu'il encourage est entraîné, loin du foyer simple où il a vécu, aux côtés d'une femme loyale, aimante et craintive, dans le tourbillon de la vie la plus dissipée ; il risque une expédition téméraire. La gamine malheureuse dont il a relevé le courage et que, sans arrière-pensée de luxure ou de vanité, il a enrichie, vêtue, logée, qu'il a retirée de la boue pour en faire une artiste vraie et claire, s'éprend de lui à la folie et, sans considération pour l'amitié et confiance que lui a témoignées la belle Monique Méran, maîtresse du millionnaire, elle la calomnie, la trahit bassement dans un moment de jalousie.

Le thème était intéressant. Il semble que M. Kistemaeckers n'ait pas osé le traiter avec assez de netteté. D'abord son millionnaire est froid, faible plutôt que bon, dépourvu de toute générosité d'âme. Il ne songe même pas à choisir le lieu et l'occasion de ses bienfaits ; il les prodigue au hasard de la rencontre ; et puis, en vérité, l'aventure sentimentale d'une liaison prend dans la pièce une importance excessive. On ne sait plus où va l'auteur, ce qu'il a voulu étudier : est-ce l'âme tourmentée et indécise du *Petit chocolatier*, l'âme fière, un instant outragée, de l'actrice Monique, est-ce l'âme puérile, ardente, instinctive, sans cesse exaltée et sans cesse hésitante de l'adorable petite Ginette Dubreuilh ? Tout cela se mêle, se repousse, se fait obstacle : pour nous montrer le tout ensemble, il y eût fallu un dosage plus habilement calculé, ou peut-être y avait-il là matière à plus d'une action dramatique.

Que des scènes, la plupart des scènes, soient plus qu'heureusement venues sous la plume d'un auteur dont le dialogue se fait de plus en plus précis à la fois et simple, cela est incontestable, et, entre toutes, les deux scènes entre Monique et le jeune premier Barroy, la scène entre Monique et René Brizay au 1er acte, ainsi que les scènes du 3e acte. Par contre, certains rôles conventionnels, celui de Mourmelon surtout, entraînent à des disparates pénibles. Mais *le Marchand de Bonheur* est une œuvre de tous points, malgré des erreurs et des défaillances, estimable, et M. Kistemaeckers ne peut manquer de

conquérir le rang qu'il doit ambitionner parmi des plus audacieux et des plus chercheurs d'entre nos auteurs dramatiques.

Admirable troupe du Vaudeville, ensemble parfait. Nul n'est plus simple, plus réel que M. Lérand, plus fat à la fois et plus ingénu que M. Dax, plus sèchement vrai que M. Recman, plus rondement inconscient que l'excellent M. Joffre. Quant aux femmes, qui toutes sont jolies et élégantes, depuis le premier rôle jusqu'aux plus petites utilités, quelle grâce fière et finie chez Mme Terka Lyon (Monique), et quelle souplesse d'attitude, de geste, de mouvement, quelle fraîcheur neuve de diction ingénue chez la toute ravissante Mlle Lantelme, que de charme attirant !

§

Memento. — Palais-Royal : *L'Enfant du Mystère*, vaudeville en 3 actes, de MM. Alévy et Joullot (22 septembre). — Ambigu : *Ces Messieurs*, comédie en 5 actes, de M. Georges Ancey (12 octobre). — Folies-Dramatiques, *Les Mots sur le mur*, pièce en 5 actes, de M. Georges Darien (12 octobre). — Théâtre Michel : *Le Meilleur Moyen*, comédie en 3 actes, de MM. de Rion et de Buyzieulx; *Mensonges*, comédie en 1 acte, de M. Max Lafosse (15 octobre).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART MODERNE

Le Salon d'Automne. — Emmanuel Frémiet.

Le **Salon d'Automne** nous offre, cette année, une expression vraiment complète, aussi complète, du moins, que possible, de l'art contemporain. Diverses circonstances, dont la principale est l'abondante présence des artistes munichois, ont contraint le jury à se montrer plus sévère qu'il ne fut jamais ; la rareté des œuvres, en les rapprochant, fait saillir leurs différences, et c'est l'addition de ces réciproques démentis qui donne la somme des actuelles directions esthétiques ; elles voisinent, hostilement.

On peut, si je ne me trompe, les faire tenir toutes entre deux points extrêmes, les points en quelque sorte de retombée de la courbe que décrit l'art, et ces deux points se signalent par deux noms. Il n'est pas, en effet, d'effort vers *la droite* qui dépasse la borne marquée par M. Vallotton. Il n'est pas davantage d'effort vers *la gauche* qui dépasse la borne marqué par M. Henri Matisse. Entre ces deux messieurs évoluent tous leurs confrères. Evolution ascendante, bien entendu, car personne ne saurait disputer à MM. Vallotton et Matisse les postes extrêmement avancés où ils se sont établis, l'un au delà de l'académisme et l'autre au-delà de l'amorphisme, tous deux au bord intérieur du cercle où commence le néant. Ce qui est très intéressant à noter, c'est que, s'ils ont tous

les deux des partisans enflammés, on aurait pourtant tort de croire que les deux groupes soient en guerre; leurs théories ne sont pas si contraires l'une à l'autre; elles se font plutôt équilibre, harmonieusement; et il n'est pas difficile de percevoir, entre le faux classicisme et la fausse indépendance, d'étroites relations, ne fût-ce que dans leur également irréductible opposition au vrai sentiment classique et à l'indépendance légitime.

Mais il est encore plus précieux d'observer comment, entre ces deux erreurs, se développent les recherches vers la vérité, à quelles distances elles s'inscrivent sur la courbe, le demi-cercle dont je parlais. Ainsi, MM. Vallotton et Matisse fournissent à la critique des points de départ et comme un cadre qu'elle aurait bien tort de ne pas utiliser. — Mais elle doit d'abord préciser, au plus bref, la nature et la signification de ces « points de départ ».

On n'a pas dédaigné de parler d'Ingres à propos de M. Vallotton. Gratuite irrévérence, mal excusée par l'ignorance de ceux qui la commettent. La sécheresse, en quelque sorte, protestante de cette peinture — est-ce de la peinture ? — étrangère à toute plasticité, et la banalité du dessin tiennent M. Vallotton aussi éloigné d'Ingres qu'il l'est de, par exemple, Delacroix par la saleté répugnante de sa couleur. En réalité, il n'y a là que l'effort d'un esprit systématique et aride. L'énergie de la volonté et la constance de sa soumission à la méthode choisie ne sont pas niables. Malheureusement, cette méthode est la pire de toutes. C'est celle de l'Ecole, inspirée encore par des prétentions à l'austérité, qui la privent même de ces grâces négligeables où des critiques trop indulgents ont cru parfois trouver un prétexte à la louange. Mais cette austérité ne procède pas de la force. Cette *Andromède*, ce *Persée*, ce *Dragon*, sont mous, inconsistants, malgré l'apparente rigueur de leurs lignes. Ils ne vivent ni de la vie de la pensée ni de la vie des formes.

M. Vallotton nous offre donc la caricature de l'Ecole. C'est la caricature de la rébellion contre l'Ecole qu'on peut voir chez M. Henri Matisse. Son genre est plus gai; il est aussi plus dangereux. L'excitation au « sabotage » rencontre, par le temps qui court, plus de sympathie que l'invitation à l'obéissance. Par bonheur, cette excitation se produit sous des espèces si parfaitement, si évidemment absurdes, la gageure contre le bon sens est si excessive que cela devient tout à fait rassurant. Longtemps M. Matisse a mis au service des théories les plus folles une sorte de sagesse, qui était comme la protestation de l'instinct, resté sain, contre de faux calculs. Coloriste richement doué, il nous laissait souvent, dans ses pires égarements, cette consolation des belles harmonies colorées, savoureuses comme de rares et suggestives alliances de mots. Plus rien de tel, dans les deux panneaux, qu'il ose qualifier de « décoratifs », et qu'il intitule

la Danse et *la Musique*. Ce n'est pas même fou. Ce n'est vraiment plus rien d'appréciable, plus rien à propos de quoi on puisse parler ni de la Peinture, ni de la Musique non plus, ni de la Danse. Cinq hommes nus qui prétendent jouer de divers instruments, cinq femmes nues, dont les membres courent les uns après les autres dans un chahut furieux, et trois couleurs, par larges bandes, du bleu, du vert, du rouge, et c'est tout ; ce n'est rien.

Il n'y a donc pas lieu d'y insister, et il est temps de commencer l'ascension de la « courbe ».

En nommant M. Sert nous ne nous élèverons pas d'un considérable degré au-dessus du point de départ que nous a donné M. Vallotton. Naguère, on a fait, autour de cet étranger, beaucoup de bruit, et il a rencontré, même auprès d'esprits très fins et très informés, une faveur qui, je l'avoue, me déconcerte, car elle ne me paraît justifiée par rien. Je vois bien que M. Sert exécute des travaux matériellement considérables, je vois aussi qu'on ne lui ménage pas, au Salon d'Automne, les vastes emplacements que réclament ses grandes machines. Mais je ne puis éviter de dire qu'elles sont lourdes, vulgaires et vaines. Il n'y a ni simplicité vraie, ni invention heureuse dans ces vieilles allégories qu'il a composées pour la décoration d'une salle de bal.

Il y a toujours du charme dans les compositions décoratives de Mlle Dufau. On est, toutefois, un peu las de cette palette invariable, de ces tons de peintures sur porcelaine, et aussi de cette recherche même, par trop exclusive, du charme demandé à des moyens conventionnels ; il y a là plutôt un procédé qu'une personnelle vision. Et puis, cette *Zoologie* voluptueuse — un jeune homme nu, qui charme au son de sa flûte les animaux — et cette volupteuse *Géologie* — une jeune femme nue, assise au bord de la mer, qui tient dans sa droite levée une coquille — ont je ne sais quoi d'équivoque, naïvement, qui trahit d'étranges préoccupations.

D'intention, du moins, ces grandes compositions, tout comme celles de M. Vallotton lui-même, sont décoratives.

Ds ce même côté du demi-cercle — ou de ce côté du triangle isocèle qu'on pourrait y inscrire — on compte de notables peintures de chevalet. Entre celles qui témoignent d'une réelle conscience et aussi d'un talent certain, il faut indiquer les natures mortes de M. Henri Ottmann, les paysages de M. Briaudeu, *la Ferme aux cyprès* de M. Chénard-Huché, *l'Hiver* de M. de La Villéon, les paysages et les fleurs de M. Emile Roustan, *les Buttes Chaumont* de M. Grass-Mick.

M. Joachim von Bulow est un peintre savant, d'une intelligence singulièrement subtile, et son tableau, *Un Hommage*, est à retenir parmi les meilleurs de ce Salon. On peut attendre de cet artiste qu'il

rompe avec des habitudes d'expression un peu sombres, qu'il ose un art ou plus tragique ou plus joyeux : plus intense. L'exposition de Mme Agnès von Bulow dénonce un tempérament personnel, très nettement décidé, de qui l'on doit beaucoup espérer.

Les dessins et gravures de MM. Naudin, Dethomas, Ouvré, Vibert, bien diversement, sont autant de conscients et libres hommages à la grande Tradition.

M. Charles Guérin se contente de nous rappeler ses qualités de peintre épris de belles harmonies. Son exposition actuelle semble indiquer un parti de plus en plus décisivement pris d'exprimer la réalité objective en intervenant le moins possible dans cette expression par la pensée, et même par la sensibilité. A nul artiste le choix des sujets n'est plus indifférent qu'à celui-là. Parfois, cette indifférence va jusqu'à négliger le conseil du goût. Il est certain que cette femme nue, coiffée d'un grand chapeau, manque de distinction. C'est un motif d'atelier, un thème de rapin, que M. Guérin n'a pas sauvé de sa banalité assez choquante, bien qu'il y ait trouvé le prétexte de jolies ombres colorées.

Le paysage marin de M. Maxime Maufra est certainement parmi les meilleures œuvres de ce peintre épris des vastes étendues, des grands jeux de lumière, et qui associe la recherche de la composition au respect de la vérité. On respire, dans ce *Port de Bordeaux*, le grand souffle de la vie des éléments, et la volonté de l'artiste impose au paysage la beauté de l'unité. Dans ses aquarelles, *le Pont du Bono*, *le Bassin du Palais à Belle-Ile-en-Mer*, on retrouve cette vision personnelle, si intuitive, si synthétique, qu'on nota dès les premières manifestations de son talent.

M. Pierre Laprade excelle à donner la signification décorative au tableau de chevalet. Il manqua parfois de solidité et, bien que par les directions de ses lignes il prétendît nous inviter à chercher dans les fonds du tableau l'intention maîtresse de la composition, c'est la profondeur même qui semblait surtout lui faire défaut. Son *Vieux Port de Marseille*, sa *Villa d'Este* atteignent à cette consistance, à cette résistance qu'il lui restait à acquérir et gardent la délicatesse nuancée qui distingua dès ses débuts cet artiste.

La prétendue froideur de M. Charles Lacoste n'est que de l'ardeur contenue. Cela ne fut jamais plus sensible qu'en cette très belle peinture, *Printemps*, où la sensibilité d'une âme exquise s'avoue et se dérobe à la fois dans un sourire lumineux et réticent.

MM. Gaudissart, Parthénis, Le Petit...

La « courbe » s'élève, et c'est à son sommet que nous parvenons.— Il y a beaucoup de compositions décoratives, dans cette exposition, et nous en avons déjà indiqué quelques-unes. Une fois de plus, notons, dans ce goût presque unanime des artistes actuels pour la grande

décoration, le signe le plus caractéristique de l'art contemporain, comme le meilleur motif d'espérance qu'il nous donne. Il témoigne que tous ces peintres ont pris conscience de la seule légitime destination de leur talent. Si l'architecte, sans le concours de qui toutes ces œuvres restent comme des cartons d'attente, tarde à bâtir le mur qu'elles devraient illustrer, il faudra tout de même bien qu'il finisse par surgir, évoqué, suscité par tant de désirs qui l'appellent, — qui l'exigent. (Un lecteur, doué d'une bonne mémoire, trouvera peut-être, ici, que nous nous répétons, nous rappellera que nous avons, à peu près, dit cela l'an dernier déjà, et déjà l'autre année : qu'il nous pardonne; c'est bien sciemment que nous nous répétons, en insistant sur ce point qui nous semble, qui est entre tous vital. Sans doute, la découverte d'un style ne dépend de la volonté de personne, et pas plus de la volonté de l'architecte que de la volonté du poète ou du philosophe. Mais il faut que chacun, et, je pense, l'architecte d'abord, ait toujours présente à l'esprit la nécessité absolue de cette découverte, puisqu'elle sera l'œuvre de tous.)

Il serait juste de dire des exquises compositions de M. Vuillard qu'elles sont essentiellement décoratives. Il a même, en les réduisant aux proportions de l'habitation moderne, pris le seul parti actuellement et immédiatement pratique. Mais, par un point, cet art charmant, qui consent aux fatalités de l'heure, conclut une époque plutôt qu'il n'ouvre dans l'art une voie nouvelle, plutôt, devrais-je dire, qu'il ne r'ouvre la voie très ancienne et à jamais neuve d'où l'art a dû s'écarter en raison d'erreurs et de malheurs dont il est la première victime. Nous disions dans un tout autre sens, à propos de M. Laprade, qu'il donne une signification décorative au tableau de chevalet. Cette signification, de la part de M. Laprade, est l'expression d'un désir que les conditions matérielles de réalisations présentes ne satisfont pas pleinement; c'est sa candidature posée à de plus vastes entreprises. *La Porte du jardin*, de M. Edouard Vuillard, son *Intérieur*, et je ne sais laquelle je préfère à l'autre de ces deux œuvres délicieuses, n'ont pas ce caractère d'échantillons et de promesses; ce sont de pleins accomplissements, parfaits dans les limites acceptées.

D'autres artistes, dans le mouvement où je surprends M. Laprade, n'écoutent que le conseil de leur ambition, prudemment les uns après s'être assuré les murs nécessaires, témérairement les autres en supposant qu'ils les ont obtenus.

Personne n'est plus catégorique, dans ces deux attitudes, que M. Maurice Denis et M. Pierre Girieud.

Les murs ne manquent pas à M. Maurice Denis. Il a composé, « pour la décoration d'une coupole octogonale », dans un hôtel, huit panneaux « inspirés », dit-il, « des *Crépuscules du Décaméron* de Boccace ». Ces compositions obtiennent un grand succès, ce qui n'est

pas pour nous surprendre. Elles sont habilement conçues. Elles ont beaucoup de grâce. L'artiste se souvient des audaces d'hier, sans négliger d'entendre les critiques, les regrets qu'elles ont suscités. A personne mieux qu'à lui ne s'applique le mot de Dolent : « Dire les choses en second : la gloire. » Du reste, ces choses qu'il dit en second, M. Maurice Denis les dit bien, avec goût, avec adresse, et il ne laisse pas de mêler un accent personnel à

L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Des mécontents objectent que cet accent personnel altère et diminue ces grandes voix, dissone avec elles et, s'affirmant d'année en année toujours plus nettement, finit par nous distraire de symphonies grandioses au bénéfice d'une romance exagérée. Ces figures rondes et roses sont des variations trop aimables sur des thèmes austères ; elle viennent trop, presque toutes, au premier plan, et l'artiste voit, ou regarde trop peu dans les fonds. L'art décoratif s'efféminé sous le pinceau de M. Maurice Denis, et c'est pourquoi, disent ces critiques, les murs ne lui manquent pas.

C'est pour la raison contraire que les murs manquent — manquent encore — à M. Pierre Girieud. Les qualités positives et négatives de M. Girieud sont précisément les vertus dont est privé M. Denis et les défauts dont il est exempt. M. Denis cherche le style classique du côté de Pompéi, après avoir, un temps, étudié l'art chez Gauguin. C'est chez Gauguin aussi que M. Girieud a étudié. Mais les conseils du maître, en se personnalisant chez l'élève, l'ont mis sur la voie de la grande tradition, pure austèrement, magnifiquement puissante, et ses préoccupations cheminent des grandes fresques de Sienne aux grandes figures de la Grèce archaïque et de l'Egypte. Son art est surtout cérébral ; plusieurs diront « littéraire », qui voudront le blâmer et, réellemment, le loueront, car qu'est-ce que l'art littéraire, pourvu qu'il ne brusque pas ses limites providentielles, sinon le grand art, celui qui suscite la pensée en la rejoignant par les moyens plastiques? Il fut une heure, dans la carrière de M. Girieud, où des préoccupations spirituelles trop exclusives menaçaient de le gêner, de le réduire, plastiquement ; le désir du style l'amenait à la monotonie des formes, à la pauvreté des couleurs. Il a éludé ce danger. Sans que sa vie intérieure perdît rien de sa personnelle intensité, il est revenu à l'étude directe de la nature, et les lignes synthétiques de ses grandes figures ont repris la consistance et le ton de la vie. Si, du moins, on retrouve dans ses *Baigneuses* quelques traces encore d'une erreur où il eût pu sombrer, ce n'est plus qu'un souvenir ; il ira toujours s'effaçant. L'œuvre nouvelle a la grâce de la force. Décorative, absolument, elle brise son cadre, elle sollicite le pan de muraille, comme ces vitraux, — ces projets de vitraux, *l'Eau*, *la*

Terre et l'Air, appellent bien réellement la destination qu'ils formulent et ne sont pas des faux semblants de vitraux, des prétextes à peinture.

Jamais artiste décorateur ne fut plus expressément désigné par ses dons, comme par la joie studieuse qu'il goûte, on le sent, à les mettre en œuvre.

Tout près de lui par cette intensité du désir et par cette faveur de l'exécution, nous rencontrons ici M. Alexandre Blanchet, qui toutefois se recommande d'un autre maître. *La Plage* de M. Blanchet, par les harmonies des gestes, par le choix des tons, par la composition, proclame un pieux souvenir de Puvis de Chavannes. Noble référence et, l'artiste est fort jeune, heureux présage.

M. Dufrénoy, solide, abondant, pur, ne marque certes pas une déclinaison de la courbe. Nous n'avons pas de meilleur peintre que M. Dufrénoy. Voilà des années que j'ai plaisir à le redire, et sa *Fontaine au Palais Podestat de Gênes*, sa *Perspective sur le Palais Morosini de Venise*, ne sont pas pour me faire changer d'avis.

Et voici, de ce côté du triangle, nombre d'artistes auxquels vont l'estime, l'admiration, l'espérance, logiquement, sûrement, pour des motifs très divers qui toutefois se rejoignent tous en cette solide certitude, que tous ces artistes sont doués et qu'ils ont tous conscience des obligations que leur imposent les conditions présentes de la production artistique et de la destination immuable de l'œuvre d'art. Voici M. Edvard Diricks, peintre du ciel, avec un *Jeu des Nuages*, l'une des œuvres les plus accomplies que nous connaissions de ce bel artiste; M. Pierre Bonnard, qu'on dit capricieux, qu'on prétend inégal, mais de qui nul n'oserait contester la personnalité haute : ses quatre grands panneaux décoratifs constituent vraiment — selon le mot inscrit au catalogue, et ce mot transcrit ici prend le sens d'un rare éloge — « un ensemble »; M. Raoul Dufy, avec des envois décoratifs aussi, des gravures, *la Danse*, *l'Amour*, *la Chasse*, *la Pêche*, qui sont, dans leurs proportions réduites, de grands tableaux; M. Dusouchet, observateur si vrai, traducteur si habile de la vie de la nature; M. Alcide Le Beau, qui tire si habilement parti de toutes les matières, mais qui ferait bien de se défier de son habileté même; M. O' Conor, librement fidèle aux leçons de Gauguin.

Cette année, M. Van Dongen réservait à ses admirateurs et à ses détracteurs une surprise. Ce peintre, dont tout récemment encore les audaces firent scandale, s'est tout à coup calmé et voilà qu'il devient classique, on dirait mieux mondain, « portraitiste mondain », sollicitant la faveur « des dames ».

M. Manzana-Pissarro nous montre Mme Lucie Delarue-Mardrus, nue dans l'or et le platine, métaux précieux.

Très sensible, en ce Salon, la décroissance de l'influence de

Cézanne. Comme la plupart des jeunes peintres qui s'étaient naguère abandonnés à la conduite de ce maître dangereux ne le suivaient guère que dans ses égarements, on peut se féliciter de l'évolution qui les détourne de lui. Le maître d'Aix garde pourtant des fidèles, parmi lesquels le plus conscient, le plus intéressant nous paraît être M. Othon Friesz. Il poursuit avec une belle bravoure ses recherches d'équilibres de volumes, sans se soucier des critiques qui déclarent ces recherches vaines, et qui sont bien trompés. Peut-être y a-t-il, toutefois, dans ce parti pris, une exagération ; il est trop exclusif. M. Friesz voudrait s'exprimer uniquement par ces relations de volumes, et il ne tient presque aucun compte des différents états de la matière. Un arbre, une femme, dans la grande composition qu'il intitule *Indolence*, semblent faits du même bois, si j'ose dire, et je ne dirai pas de la même chair.

M. Metzinger, par son *Paysage* et son *Nu* « cubiques », nous ménagerait une transition, si nous avions l'intention de revenir à M. Henri Matisse ; nous n'avons pas cette intention, et la courbe se conclura là, — non toutefois sans que nous ayons dit et l'admiration que nous inspire et le regret que nous cause le *Jésus flagellé* de M. Desvallières. Nous ne connaissons pas de figure plus émouvante. Très humaine, elle est vraiment divine par ce qu'il y a de surhumain dans son immense douleur. Mais pourquoi cette tache blanc-cru, pourquoi cette lourde auréole jaunâtre, qui attristent, qui offensent l'œil ? Comment peuvent se mêler cette sorte d'insensibilité physique et cette extraordinaire sensibilité morale ?

Il y a trois expositions rétrospectives, dont une seule intéressante. — Celles de Lempereur et de Trigoulet, artistes tous les deux récemment disparus, ne laisseront pas de durables souvenirs. Lempereur était adroit, sans plus, et d'une adresse des doigts, seulement. Il quêtait le succès et le demandait au goût du jour. Toutefois, ses recherches témoignent d'une fort honorable unité de direction. Il avait le sens du paysage des environs de Paris et exploitait agréablement les recettes impressionnistes. — L'œuvre de Trigoulet est incohérente. Elle témoigne de beaucoup d'ambition. Ce peintre s'attaquait à tous les sujets, un peu vainement toujours. — Mais le nom de Frédéric Bazille est le titre d'un chapitre, trop court, dans l'histoire de l'art français au XIXe siècle. On sait que Bazille, ami et émule de Monet et de Renoir, trouva la mort, en 1870, au combat de Beaune-la-Rolande. Il avait vingt-neuf ans. Son œuvre porte une date, sans doute ; cette date est belle et précieuse. C'est celle où les peintres impressionnistes, exaltés de jeunesse, d'espérance et de foi, en butte aux railleries du public et de la critique, indifférents à tout ce qui n'était pas leur art et leur pensée, commençaient à faire la nécessaire révolution qui a libéré et renouvelé la peinture. Bazille fut de ceux

qui découvrirent la nature, cachée ou travestie sous les oripeaux de l'Ecole d'alors et de l'éternelle académie. A l'instant où furent peints les tableaux que le Salon d'Automne a eu l'heureuse pensée de réunir, l'Impressionnisme n'avait pas encore osé ses plus grandes audaces. On s'étonne, même, à considérer ces peintures si calmes, si sages, qu'elles aient pu exciter tant de fureurs. C'est que, depuis, nous en avons vu d'autres ! C'était beaucoup, en 1868, que de se révolter contre le dogme des « sites nobles » et de prétendre voir, dans les lignes simples du costume moderne, toute la gamme et toute la beauté des couleurs.

C'est à M. Bourdelle qu'on a donné, dans la sculpture, la place d'honneur. Il l'occupe avec sa statue de *Carpeaux au travail*, exécutée en bronze. Je ne saurais dire que je sois tout à fait séduit par cette œuvre. Elle est à la fois d'un réalisme et d'un romantisme qui se contrarient et nous fatiguent. On ne sait sous quel profil la considérer; le vêtement, qu'agite un courant d'air injustifiable à l'atelier, tient trop de place, rompt partout la ligne ; et la tête, si petite, perd le meilleur de son intérêt dans ce tumulte où rien d'essentiel ne s'exprime. Il est sans doute dans la destinée de M. Bourdelle qu'il fasse beaucoup de gestes excessifs avant de se réduire, ce sera s'élever, à l'état statique, qui est l'état nécessaire de l'œuvre d'art, qui est l'art même. Quoiqu'il ne soit pas, peut-être, juste d'opposer les œuvres d'artistes les unes aux autres, nous ne pouvons nous empêcher de nous souvenir, devant cette œuvre vainement tourmentée, de *l'Héraclès* de l'an dernier, qui n'était pas calme, mais dont l'agitation trouvait dans l'acte même une éloquente explication.

M. Maillol expose une grande figure féminine, aux lignes amples, synthétiques.

MM. Francisco Durio, statuaire en ses grès et ses argents repoussés, comme en cette plaque de cheminée, qui est un chef-d'œuvre, *le Cabaret basque ;* MM. Lehmbruck, Marque, Duchamp-Villon, Rodo, Pimienta, Masseul.

Les artistes décorateurs de Munich ont fait un grand effort. Il faut rendre justice à leur sincérité. Comme l'écrit le baron de Pechmann dans la préface du catalogue, ils « suivent le progrès ». Quel progrès ? me demanderez-vous. Mais le progrès des mœurs, je pense, le progrès universel du confort, du bien-être, ce progrès matériel qui s'achète, comme on sait, au prix d'un considérable et incontestable « regrès » moral. Sinon consciemment à ce regrès, les artistes munichois, et en général les artistes allemands, consentent à ce progrès. Ils montrent beaucoup d'adresse à se servir des ressources que la science appliquée offre à la vie moderne, et l'une de leurs prétentions les plus acceptables est d'amener au style les engins divers et nouveaux dont nous disposons depuis hier pour nous éclairer et nous

chauffer. Rien de plus légitime, en soi, que ce désir. Ses réalisations même imparfaites méritent l'attention et la sympathie. Ce n'est sans doute pas la faute des artistes munichois si, devant leurs œuvres, notre sympathie ne peut atteindre à l'admiration. M. de Pechmann le dit fort bien : « C'est dans l'art appliqué surtout que se manifeste la différence des races. » C'est sans doute cette différence que, Français, nous vérifions devant les produits bavarois. Nous y trouvons je ne sais quelle froideur qui choque nos naturels instincts. Sans contester le mérite de MM. Niemeyer, Riemerschmid, Berndl, Otto Baud, Veil, Venz, Troost, et en général de tous les membres du groupe, nous gardons le sentiment que, dans cette « salle à manger », il faut boire du vin du Rhin, et, dans cette « bibliothèque », lire les poètes allemands. Est-ce là une critique, ou bien plutôt, peut-être, la meilleure des louanges ? Pense-t-on que je reproche aux Allemands d'être Allemands ? N'y a-t-il pas même lieu de se réjouir à constater qu'en dépit de la dispersion des races, de la confusion des idées, de ces « communications rapides et actives entre les nations » dont on s'enorgueillit et dont on pourrait se désoler, il existe encore des unités collectives, bien vivantes et absolument irréductibles ? Le *concert des peuples*, comme on dit, suppose leurs différences, car ce n'est pas en répétant indéfiniment la même note qu'on peut composer une symphonie. La plus heureuse caractéristique de notre instant est dans ce retour sur soi, à soi, de chacune de ces unités. Cultivons nos ressemblances en deçà des frontières ; au delà, nos différences. Il n'y aura jamais de langue universelle viable, il n'y aura jamais d'art international. Nous pouvons comprendre, objectivement, la conception d'art appliqué des Bavarois ; ils peuvent comprendre la nôtre. Mais nous ne nous assiérons jamais qu'en voyage à leur table aux formes logiques pour eux, arbitraires à notre sens, et, eux aussi, ils sont de passage chez nous.

§

Emmanuel Frémiet était un exécutant adroit et savant. Il avait toutes les qualités secondes de l'artiste. Elles donnent à son œuvre, numériquement très considérable, un réel charme. Hélas ! elles ne la sauveront pas.

Il manquait à ce producteur inépuisable cette puissance de la concentration dont l'absence rend vains tous les autres dons. Il eut de l'ingéniosité, de la finesse, de l'imagination, de la sensibilité ; il n'eut pas la grâce, la vraie, celle qui procède de la force ; il désira la grandeur et n'y atteignit jamais.

Et pourtant, ce neveu de Rude naquit, peut-on dire, à bonne école. Si le génie pouvait se communiquer par l'enseignement et par l'exemple, Frémiet eût été un grand artiste. Il ne vit pas la lumière

qui, pourtant, brillait si près de lui ; la révélation de la nature lui fut vainement faite.

Bien qu'il ait très assidument étudié les animaux, on peut, en effet, dire que Frémiet ignora la nature. On ne saurait comparer ses animaux à ceux de Barye, et il suffit d'évoquer ce nom et la moindre des œuvres signées de lui pour apprécier la distance qui sépare d'un véritable artiste un exécutant ingénieux. Barye cherchait, sans pensée préconçue, la vérité des formes et des mouvements, le caractère essentiellement significatif de ses modèles. Frémiet demandait aux siens des éléments d'expression pittoresque ou dramatique.

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

Ernst Heillborn : *Die steile Stufe;* Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 3.— Hans Hart : *Das Heilige Feuer* ; Leipzig, L. Staakmann, M. 4,50. — Hans Hart : *Liebesmusik* ; Leipzig, ibid., M. 4. — Heinrich Seeholzer : *Die letzten Tage des Ministeriums Emil Ollivier,* Juli-August 1870, Zurich, Orell-Füssli, fr. 2,40. — Memento.

Die steile Stufe. — M. E. Heilborn est connu en Allemagne surtout par ses intéressantes critiques dramatiques. Ses débuts dans le roman furent très remarqués il y a quelques années et nous avons dit ici même tout le bien qu'il fallait penser de son *Josua Kersten.* Voici encore une œuvre d'imagination où le jeune auteur a pu affirmer ses précieuses qualités d'analyse. Il s'est attaqué résolument au problème délicat du dernier amour chez un homme âgé.

Le conseiller de justice Joachim est un des avoués les plus réputés de Berlin. Les bénéfices de son étude lui assurent une large aisance et sa maison compterait certainement parmi celles de la capitale, s'il n'était resté veuf avec une fillette à élever.

Tout au souvenir de sa femme, dont il a conservé le culte, au point qu'il s'enferme tous les jours dans la chambre de la défunte dont lui seul à la clef, il est bien décidé à finir ses jours en alternant les joies de la table avec celles de la procédure, quand il reconnaît parmi ses clientes une passionnette de son jeune âge. Mme Doris Ehlert vient lui demander d' « occuper » pour elle dans un procès qu'elle veut engager avec l'héritier de feu son mari. Cette charmante veuve aux cheveux blonds, dont il s'était à peine rappelé les traits, ne l'ayant plus vue depuis près de vingt ans, l'intéresse plus qu'il n'ose se l'avouer à lui-même. Il l'introduit dans sa demeure, la met en face de sa fille qui allonge déjà ses robes et va remonter ses nattes en chignon, d'une gouvernante un peu revêche, la conduit au théâtre et au cabaret, et finit par lui demander le mariage.

Mme Doris hésite, non point que le spirituel conseiller de justice ne lui plaise, mais elle éprouve une vague appréhension de l'ennui

et de la vieillesse. Une idylle de quelques jours à la campagne, où ils sont tout à fait l'un à l'autre, les laissent tous deux sans illusions, et l'aventure se dénoue sans heurt, par le départ brusque de la sémillante veuve.

Le conseiller Joachim se décide enfin, non sans amertume, à monter la « marche abrupte » de la vieillesse. Il s'aperçoit qu'il fait bon vivre, qu'il fait peut-être mieux vivre auprès d'une jeune fille qu'on aime d'amour paternel. C'est « le meilleur amour », ainsi que le montrait dernièrement, avec un art si parfait, en présentant des situations différentes, notre Louis Delzons.

M. Hans Hart publia l'année dernière un roman sur la vie universitaire à Vienne qui fut très remarqué. Avec un talent singulièrement vigoureux, il s'était appliqué à faire vivre, devant nos yeux, les types les plus marquants du cléricalisme autrichien. Personnages importants, dévorés d'une ambition sans bornes qui s'appliquent à mettre l'enseignement supérieur sous la coupe de l'Eglise romaine, tout en ne dédaignant pas d'aller promener leurs soutanes et leurs habits noirs dans les salons de quelques nobles dévotes, hongroises, tchèques ou polonaises. Mais le juif allemand Sinzheim, épris d'un idéal de progrès, se dresse en face de ces représentants d'une époque passée et il triomphe, car il parvient à épouser Alice York, la jeune aristocrate qui se donne à lui parce qu'il incarne la « science libre ». **Das Heilige Feuer**, c'est le symbole sacré de cette ascension à la libération définitive.

Après avoir analysé les conflits du présent, M. Hans Hart s'est penché sur le passé. Son nouveau roman **Liebesmusik** nous dépeint sa joyeuse vie viennoise d'après 1815. C'est une reconstitution exacte d'une époque dont quelques-uns se souviennent avec regret. Les chaudes idylles, le printemps, les fêtes champêtres, les rendez-vous nocturnes, tout cela nous conduit en plein romantisme. On chante des lieds de Schubert et finalement la grande figure de Beethoven vient en personne assister aux tragédies finales. Livre touffu, où les intrigues se mêlent et s'entrecroisent, et dont l'auteur s'est appliqué, non sans bonheur, à pasticher, même dans ses parties descriptives, le langage parlé de la société autrichienne au début du siècle dernier.

§

Die letzten Tage des Ministeriums Emil Ollivier. — M. Heinrisch Seeholzer publie à Zurich une brochure consacrée à la défense et à l'apologie de M. Emile Ollivier. Le principal intéressé s'y était déjà appliqué lui-même en France, avec une opiniâtreté qui a fait l'admiration du monde entier. Mais il peut paraître intéressant d'entendre dire, en langue allemande, que c'est Bismarck

seul qui voulut la guerre franco-allemande, et qui parvint, par les artifices que l'on connaît, à la faire déclarer par l'empereur. Le ministre prussien fut l'instigateur de la candidature Hohenzollern parce qu'il y voyait l'objet du conflit qu'il espérait.

La rouerie du grand flibustier a été percée à jour quand il avoua lui-même, dans la *Nouvelle Presse libre* du 20 novembre 1892, avoir falsifié de ses propres mains la dépêche d'Ems. Liebknecht, en publiant son fameux pamphlet *Die Emserdepesche*, stigmatisa, alors, comme il convenait, le procédé de l'homme d'Etat. Bismarck, si l'on se place au point de vue strictement national, semblera excusable à certains esprits, parce que la défaite de la France était une condition indispensable à la création de l'unité allemande. Si son plan diabolique avait échoué, il n'avait plus d'autre ressource que le suicide. Cela encore, il l'a avoué, non point pour 1870, mais pour 1866, où la situation était déjà la même.

Mais ceux-là sont d'autant plus coupables qui, ayant entre les mains les destinées de la France, n'ont pas su démêler à temps le jeu de Bismarck, et qui, dans un coupable aveuglement, s'imaginaient que l'unité de l'Allemagne se ferait dans la paix. Mieux encore, cette unité de l'Allemagne qui équivalait à l'amoindrissement de la France, ils l'appelaient de tous leurs vœux. « Napoléon III, écrit M. Emile Ollivier dans l'un de ses premiers volumes, a encouragé, soutenu constamment Bismarck... il a, de sa propre volonté, contribué à sa fortune. » Et, avec son désir de paix à tout prix, le ministre du 2 janvier n'apparaît, lui aussi, que comme un instrument de la Prusse. Les relations que lui avait créées son premier mariage auraient dû lui permettre de connaître l'état d'esprit en Allemagne et le rendre plus clairvoyant. D'étranges chimères hantaient son cerveau. Pacifiste à outrance, comme presque tous ceux de sa génération, il ne connaissait rien des réalités de l'heure présente. Quand il accepta de former un ministère libéral, il ne songea même pas que l'on pût avoir des préoccupations d'ordre militaire. Les événements qui se déroulaient depuis quatre ans en Europe ne lui avaient rien appris.

Certes, la France tout entière a ses responsabilités dans le désastre de 1870. Mais, quoi que l'on puisse penser de l'attitude des républicains, qui, après avoir repoussé un an plus tôt les crédits pour la réforme du maréchal Niel, furent les plus enragés à crier « A Berlin ! », il y a pourtant deux principaux coupables, qui, jusqu'à la fin des jours, resteront chargés des fautes de la nation : l'empereur et son premier ministre. Ceux-là devaient savoir que les arsenaux étaient vides, qu'aucun plan de mobilisation n'avait été dressé, qu'il n'y avait à la tête de l'armée française que des généraux ignorant l'art de la stratégie et qu'enfin rien n'avait été fait pour s'assurer, en cas de conflit, le concours et l'appui des nations voisines. Etait-il

admissible aussi qu'ils pussent ignorer les formidables armements de la Prusse, le plan de campagne auquel Moltke avait mis la dernière main l'année précédente et enfin les traités qui liaient à la Prusse les Etats du Sud ?

Mais l'empereur avait la pierre et M. Emile Ollivier était « libéral ».

Il est de mode, aujourd'hui, de charger l'impératrice. Si l'empereur malade était incapable de régner, M. Ollivier avait-il donc accepté d'être ministre responsable devant Eugénie de Montijo? M. Seeholzer, l'historien suisse auquel nous revenons après ce long détour, écrit plusieurs pages pour mettre en lumière le talent oratoire d'Emile Ollivier. Cette éloquence, dont il fit preuve si souvent, pourquoi lui fit-elle précisément défaut quand elle parut le plus nécessaire? Le 14 juillet 1870, à 11 heures 1/2 du soir, lorsque le ministre arriva à Saint-Cloud, rien n'avait encore été décidé qui fût irréparable.

Les dispositions prises en son absence, en vue de la guerre, n'étaient que de simples projets qu'il lui appartenait de défaire s'il s'y était appliqué tout entier. M. Ollivier a raconté lui-même, dans ses moindres détails, les incidents de cette tragique soirée (*l'Empire libéral*, tome XIV, page 607). « L'impératrice allait devenir régente, écrit-il... A cette nouvelle je fus stupéfait et ne pus prononcer aucune parole. La séance fut levée. »

A ce moment même, M. Emile Ollivier aurait pu empêcher la déclaration de la guerre. Il ne l'a pas fait. Il a préféré se taire. Et le lendemain, il prononçait au Corps législatif la phrase malheureuse du « cœur léger ». C'est le point important de tout ce débat.

Le talent de M. Emile Ollivier n'est pas ici en cause. Cet homme néfaste a trouvé depuis quarante ans bien des bonnes volontés pour le défendre. La tentative de M. Heinrich Seeholzer apparaît comme une des plus malheureuses.

§

La *Nouvelle Presse libre* de Vienne publie depuis quelque temps des **Lettres inédites de Henri Heine** adressées à son frère Gustave, à sa mère, à sa femme et à Ferdinand Friedland. Le n° du 19 octobre de ce journal contient trois lettres à Gustave Heine-Geldern, datées respectivement des 7 février, 21 mars et 15 juillet 1851. Elle porte comme adresse « Bureau du *Fremdenblatt* » à Vienne. Bien qu'elles traitent surtout d'affaires d'argent, elles sont amusantes, comme tout ce qu'écrit le poète, pour les boutades qu'elles contiennent.

Le 21 mars 1831, le poète écrit au sujet d'une remise d'argent :

...Ne me l'envoie pas en ce moment, car je suis suffisamment muni d'argent et je ne veux même pas avoir dans mon secrétaire quelques centaines de francs dont je n'ai pas l'emploi. Cette somme est plus en sécurité

chez toi que chez moi, à un moment où je ne suis pas capable de remuer un membre et où par conséquent je ne puis pas faire ma caisse moi-même, étant forcé de la mettre entre les mains de personnes qui moins elles ont d'argent à leur disposition, moins elles en dépensent. On peut avouer la vérité à un frère et je crois t'avoir montré avec quelle franchise je découvre devant toi mes faiblesses. J'ai été très tranquillisé, en apprenant que, dans les moments de besoin, je puis compter sur tói...

Et il ajoute : « Quoi qu'il en soit, il vaut mieux avoir un ange dépensier qu'un démon parcimonieux. »

Voici, du 15 juillet, quelques détails sur sa maladie :

Je passe tout mon temps recoquillé dans mon lit ; on me transporte tous les jours pendant quelques instants sur une chaise, tandis qu'on arrange ma couche ; il n'a pas été possible, cet été, de me conduire, ne fût-ce que durant une heure, en plein air. Je n'ai même pas essayé de changer de logement, bien que la vue sur un arbre vert m'eût été infiniment salutaire. Je m'effraye à l'idée de nouvelles dépenses, car je sais combien le moindre changement en provoque, quand des femmes sont en jeu, surtout quand elles ont en vue les choses extérieures, plus que mes propres besoins. Ma femme s'occupe de moi et me soigne comme un ange ; mais, malgré cela, elle ne cesse pas d'appartenir à un sexe que le Bon Dieu n'a pas créé avec de la raison, ce qui veut dire tout à la fois que les femmes n'ont pas de raison et que le Bon Dieu les a créées à une heure déraisonnable. Ne dis pas cela à notre bonne mère...

§

Memento. — Le n° de novembre des *Süddeutsche Monatshefte* publie en tête un beau poème de Richard Dehmel qui s'intitule « *Der Bildner* » et qui est un hommage à Rodin, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Les Souvenirs du peintre Clairin, sur la guerre de 1870, recueillis par André Beaunier, sont traduits par M. E. Müller-Roeder.

Dans *Das literarische Echo* (15 octobre), M. Léon Greiner étudie la personnalité du conteur autrichien J.-J. David, à propos de la publication de ses œuvres complètes (avec portrait).

M. Henri Bischoff, professeur à l'Université de Liège, communique à la *Oesterreichische Rundschau* (15 octobre) un poème inédit de Lenau, qu'il a retrouvé dans les papiers de Mme Anna Mack, à Hohenheim, près de Stuttgard.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Albert Feuillerat : *John Lyly, contribution à l'Etude de la Renaissance en Angleterre*, 12 s. 6 d., Cambridge University Press. — Paul Chauvet : *La Religion de Milton*, 5 fr., H. Didier. — Lewis Melville : *The Life and Letters of William Beckford of Fonthill* (author of *Vathek*), 15 s., Heinemann. — John H. Ingram : *The True Chatterton, a new Study from original Documents*, 10 s. 6 d., Fisher Unwin. — Francis Grierson : *The Valley of Shadows*, 6 s., Constable. — William Stone Booth : *Some Acrostic Signatures of Francis Bacon*, Houghton and Mifflin Boston ; du même : *The Hidden Signatures of Francesco*

Colonna and Francis Bacon, 2 s. 6 d., Gay and Hancock.— Raymond Laurent : *Etudes Anglaises*, 3 fr. 50, Bernard Grasset. — Yvette Guilbert : *Struggles and Victories*, 10 s. 6 d., Mills and Boon. — Memento.

Lorsqu'au printemps de 1579 parut la première partie du fameux roman de John Lyly, *Euphues, the Anatomy of Wit*, les récits en prose consistaient uniquement en romans de chevalerie et en fabliaux. C'est à Lyly qu'appartient la gloire d'avoir été l'initiateur d'un genre nouveau. La seconde partie de son œuvre, *Euphues and his England*, parut en 1580; en six ans, cinq éditions en furent publiées et ce devint le livre de chevet des gens à la mode et des dames de la cour, qui eurent tôt fait de pratiquer, dans la conversation, son style orné à l'excès, ses comparaisons curieuses, et ses incessants jeux de mots. L'Euphuisme triompha. « Notre nation, écrivait Edward Blount, l'éditeur, est endettée envers lui d'un anglais nouveau.... Toutes nos Dames furent alors ses élèves ; et la Beauté de Cour qui ne pouvait parler Euphuisme fut aussi peu regardée que celle qui à présent ne parle pas français... » Bien que l'œuvre n'eût, somme toute, rien de génial, l'auteur eut un succès considérable et il exerça une influence énorme. Dans le très complet ouvrage qu'il consacre à **John Lyly**, M. Albert Feuillerat, professeur à l'Université de Rennes, porte sur l'auteur de l'*Anatomy of Wit* ce jugement :

On ne peut lui refuser le mérite d'avoir su donner aux formules qu'il s'appropriait une expression définitive et frappante qui les a fixées et imposées. Par là, il est devenu aux yeux de ses contemporains l'auteur en qui se liait le faisceau de toutes les tendances du moment. Il leur est surtout apparu comme l'homme qui avait su capter le succès avec une habileté incomparable et dans l'œuvre duquel on pouvait apprendre l'art de réussir. Il a été la cynosure de tous les débutants; et par suite, il a exercé, sur la littérature qui a suivi la publication de l'*Anatomy of Wit*, une influence considérable.

Il fut, pourrait-on dire, le premier arriviste qui écrivit pour les femmes.

M. Feuillerat déclare modestement qu'avec sa *Contribution à l'Etude de la Renaissance en Angleterre*, il a « voulu, avant tout, fournir un instrument de travail aux étudiants d'université, aux professeurs, aux érudits, à tous ceux, en un mot, qui font de la littérature une étude en quelque sorte professionnelle », mais comme il a su ne pas surcharger son ouvrage de détails et de minuties rebutants, comme il a fait revivre historiquement toute l'époque d'Elizabeth et ses personnages, son livre mérite d'être goûté par le lecteur qui, sans se piquer d'une compétence spécialisée, est curieux de connaître les hommes et les mœurs d'un passé particulièrement attirant.

§

Les études que nos professeurs et nos érudits français consacrent à des auteurs anglais, ou à des périodes de la littérature anglaise, constituent généralement des ouvrages remarquables par leur clarté, par l'exactitude de la documentation et par leur valeur littéraire. Le livre de M. Paul Chauvet sur **la Religion de Milton** est de ce nombre. Il n'est pas une étude sur Milton ou son œuvre qui n'accorde quelques pages à la religion du poète, mais il n'en était pas jusqu'à présent qui traitât uniquement, d'un point de vue critique et scientifique, du puritanisme de l'auteur du *Paradis perdu*. On ne peut pas apprécier justement l'œuvre littéraire de Milton sans connaître bien ses opinions religieuses, et, grâce au livre de M. Chauvet, il est aisé de comprendre le dogmatisme puritain de ce petit-fils de catholique. Nous devons aussi un gré tout particulier à l'érudit qui a choisi cette tâche aride et s'en est acquitté avec une réelle maîtrise. Certes, toutes ces ratiocinations théologiques n'ont qu'un attrait relatif, et elles eussent pu devenir, sous une autre plume, suprêmement ennuyeuses. M. Chauvet, tout en traitant son sujet avec tout le sérieux nécessaire, le fait avec lucidité, limpidité et concision, et ne rebute jamais le lecteur.

Mr Lewis Melville a récemment publié **The Life and Letters of William Beckford of Fonthill** (author of *Vathek*), et il a su rendre captivante la vie de ce curieux homme, encore que le nombre des lettres dont il fait suivre sa biographie soit quelque peu excessif, étant donné le peu d'intérêt qu'elles présentent. Beckford, nous dit Mr Melville, « possédant du génie et vingt-cinq millions, vécut sa vie comme il lui plut ». Né l'année même de l'avènement de George III, en 1760, l'auteur de *Vathek* vécut jusqu'en 1844, atteignant l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et se rendant ce témoignage de n'avoir jamais connu un seul moment d'ennui. Il parla cinq langues, voyagea beaucoup, connut Voltaire et Madame de Staël, se trouva à Paris lors de la prise de la Bastille, acheta en bloc la bibliothèque de l'historien Gibbon, « afin d'avoir quelque chose à lire quand il passerait par Lausanne », accumula des livres rares, des tableaux et des objets d'art, se livra à certaines excentricités qui furent la cause de rumeurs fâcheuses sur son compte et qu'il dédaigna superbement, et il écrivit divers petits ouvrages, dont le fameux *Vathek*. Le portrait très complet qu'en a fait Mr Lewis Melville nous le montre, somme toute, comme le type de l'égoïste uniquement préoccupé de sa personne, et n'ayant d'autre but que de satisfaire toutes ses fantaisies, tous ses besoins, tous ses caprices ; cette singulière personnalité valait la peine qu'a prise le biographe pour la présenter sous son vrai jour.

Il est probable que si le père de William Beckford n'était pas mort inopinément, en 1770, Thomas Chatterton n'eût pas été contraint de s'empoisonner à dix-huit ans, laissant un nom qui, s'il n'est pas universellement glorieux, est assuré au moins de l'immortalité. Pourtant le champ des hypothèses est trop vaste pour qu'on s'aventure dans cette voie. Certes, la résistance du lord-maire permit à Chatterton de placer aisément sa « copie » et de gagner onze guinées en deux mois, mais le précoce poète était sans doute trop impatient. Pendant sa courte existence, il sut s'arranger pour qu'on s'occupât de lui, et il eut le malheur d'employer des moyens quelque peu frauduleux qui éloignèrent les sympathies qu'il voulait se concilier. Depuis bientôt un siècle et demi qu'il est mort, des critiques et des lettrés lui ont consacré de nombreux ouvrages et ont donné diverses éditions de ses œuvres complètes. Voici qu'à son tour Mr John H. Ingram publie sur l'infortuné pasticheur un important volume : **The True Chatterton, a new Study from original Documents**, dans lequel, avec une érudition scrupuleuse, il retrace l'existence du poète, commente son œuvre et donne certains fragments inédits de ses premiers poèmes.

§

Au début de sa préface, Mr. Francis Grierson déclare que son ouvrage: **The Valley of Shadows** fut, pour lui, *a labour of love*, une œuvre d'amour, et on n'en saurait douter aussitôt qu'on a parcouru les premières pages du premier chapitre. Arrivé au bout du livre, le lecteur y a pris infiniment plus de plaisir qu'à un roman. C'est du reste de la vie romanesque vécue, une série de tableaux de la vie dans l'Illinois et le Missouri à l'époque d'Abraham Lincoln, avant qu'éclate la guerre de Sécession. L'auteur s'est servi de ses souvenirs personnels pour reconstituer cette période, et l'on ne sait s'il faut davantage admirer l'extraordinaire vivacité de sa mémoire ou l'incomparable talent avec lequel il a su mettre en œuvre cette précieuse documentation. Nous commençons, en France, à prendre quelque intérêt aux choses de l'Amérique, à l'activité des Etats-Unis ; mais les idées que nous nous faisons de cette immense contrée et de sa population sont trop souvent difformes, absurdes ou caricaturales. On ignore à peu près tout de l'histoire et du développement des idées et des mœurs en Amérique. A ce point de vue, le livre de Mr. Grierson éclaire singulièrement un bon nombre d'obscurités et il révèle sous un jour inattendu des aspects de la vie américaine, du puritanisme en particulier, donnant une impression vivante de l'atmosphère intellectuelle et religieuse de l'Amérique d'il y a cinquante ans. C'est un livre qui restera, pour sa valeur historique comme aussi

pour ses admirables descriptions des paysages, des gens et des mœurs ; de plus, il offre au lecteur le charme d'un style remarquable du stylé qu'on apprécia déjà dans de précédents ouvrages : *Modern Mysticism* et *The Celtic Temperament,* où, comme l'a dit Maurice Maeterlinck, l'auteur a ce don très rare de jeter certains coups d'une lumière simple et décisive sur les points les plus obscurs, les plus difficiles, les plus imprévus, de l'Art, de la Morale, de la Psychologie. Et ailleurs, Maeterlinck dit que, trop exclusivement artiste d'abord, Mr. Francis Grierson, « semble avoir curieusement et admirablement évolué vers la vie, vers les grandes profondeurs simples, humaines et générales de la conscience ». Et maintenant nous attendons avec impatience le volume dans lequel Mr. Grierson nous promet de relater ses souvenirs des derniers moments de l'Empire et de la chute de Napoléon III, puisqu'après avoir vu la fin de l'esclavagisme, il eut la chance d'assister, un peu plus tard, au renversement d'un ordre social différent.

§

On n'en aura pas fini de sitôt avec la question Bacon-Shakespeare. Les Baconiens déploient une activité inlassable, une ingéniosité inépuisable pour prouver la vérité de leur doctrine. Leurs adversaires, il faut le reconnaître, s'obstinent à tort à ne leur opposer que des railleries et des persiflages, à part quelques réfutations sérieuses. Il s'ensuit que, si vous étudiez la question, les arguments des Baconiens vous paraissent singulièrement convaincants et ébranlent la foi que vous avez en Shakespeare, auteur de ses pièces. Nous n'avons pas ici le loisir et la place d'exposer les arguments des deux parties et de les discuter pour en tirer une conclusion péremptoire. Nous signalerons seulement les remarquables travaux d'un baconien impénitent, Mr William Stone Booth qui, dans **Some Acrostic Signatures of Francis Bacon**, accumule des découvertes qu'il nous donne comme des preuves indiscutables. Le voici revenu à la charge dans un second travail : **The Hidden Signatures of Francesco Colonna and Francis Bacon**, où il compare les méthodes employées par ces mystérieux personnages pour révéler leur anonymat à des érudits perspicaces, tout en laissant, de leur vivant, attribuer leurs œuvres à d'autres. En vérité, la question paraît insoluble et nous en serons réduits à un schisme quasi-religieux : les uns rendant leur culte à Shakespeare et les autres à Bacon. Signalons encore, dans ce genre d'ouvrages, le **Bacon is Shakespeare**, de Sir Edwin Durwing-Laurence Bart, où les arguments sont tout aussi probants et impénétrables.

§

« La mort de Raymond Laurent à l'âge de vingt et un ans, dit le

professeur R. J. E. Tiddy, de l'Université d'Oxford, a enlevé à la critique française — je dirai même, d'une façon plus générale, aux lettres françaises, — une personnalité dont les débuts semblaient du plus heureux présage pour l'avenir. » En effet, le disparu paraît avoir été un esprit remarquablement précoce si l'on en juge par son recueil posthume d'**Etudes Anglaises**. Ces études sont au nombre de cinq et traitent tour à tour de Coleridge, du préraphaélisme en Angleterre, d'une introduction à l'Etude du Préraphaélisme anglais, de Walter Pater et d'Oscar Wilde. Ces essais forment un ensemble habilement relié. Coleridge serait un précurseur de qui pouvait se réclamer le préraphaélisme, et dans l'œuvre de Walter Pater et d'Oscar Wilde, l'auteur voit la suite du mouvement préraphaélite. La thèse est ingénieuse, et soutenue avec une abondance d'arguments qui ne sont jamais agressifs. Sans doute, parfois, on regrette un peu de confusion, d'imprécision dans l'exposé et la discussion, mais ce sont là de légers défauts qui eussent disparu. Il est fâcheux aussi qu'une surabondance de fautes d'impression, — il n'est pas de page qui n'en offre,— vienne choquer l'œil attentif du lecteur.

§

Madame Yvette Guilbert publie en Angleterre une sorte d'autobiographie qu'elle intitule **Yvette Guilbert : Struggles and Victories** ; du moins la première partie du volume est écrite par elle, en un style alerte, courant, simple et émouvant comme l'interprétation de ses chansons. Le livre débute par une préface autographiée ; puis, vient, par l'artiste elle-même,le récit de son enfance et de ses luttes pour imposer son genre, « sa personnalité ». Le texte français est imprimé en face de la version anglaise qui est parfois singulièrement défectueuse ; dans une seconde partie Mr Harold Simpson retrace les succès de l'artiste, cite les opinions d'illustres critiques, des lettres d'écrivains fameux, relate ses tournées à Londres, ses heureux essais dramatiques, etc ; et tout cela est vivant, plein d'anecdoctes et de faits, d'une lecture très captivante L'exquise artiste y apparaît dans toute sa vibrante personnalité, qu'elle sait révéler dans des phrases comme celles-ci : « Si je vivais cinq cents ans, j'aurais de quoi remplir ma vie. Car la chanson est une mine si ancienne et si riche ! J'aime la chanson que je chante, mais j'adore celle que je chanterai ! »

Memento. — Messrs Constable and C° vont prochainement publier un troisième volume de la correspondance de Lafcadio Hearn. Ces lettres,réunies par Mrs Elizabeth Bisland, l'amie de Hearn, ont toutes été écrites pendant le séjour de l'auteur au Japon et les fragments qui en ont paru déjà dans *l'Atlantic Monthly* permettent d'espérer un des plus curieux volumes du grand esprit dont Marc Logé a entrepris de faire enfin connaître

l'œuvre en français. Les mêmes éditeurs ont aussi en préparation deux nouveaux volumes des *Emerson Journals*, qui contiennent une quantité de fragments inédits écrits de 1833 à 1837. On y trouvera les notes rédigées par Emerson au cours de son voyage dans la Méditerranée, en 1833, lorsqu'il visita Malte, la Sicile, Naples, Rome, et vit Landor à Florence. Il narre l'impression produite sur lui par les grandes œuvres d'art de l'antiquité et de la Renaissance; son court arrêt à Venise, qui ne le séduisit pas; ses pérégrinations dans l'Italie du Nord, et, par le Simplon, jusqu'à Paris, et ses visites en Angleterre à Carlyle, à Coleridge et à Wordsworth.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le Camonisme. — Antonio Cid : *A Belleza e a Vida;* « Instituto » de Coïmbre. — Antonio de Mattos Cid : *A Gente portugueza;* Imprensa da Universidade, Coïmbre. — Justino de Montalvão : *Italia coroada de rosas ;* H. Garnier, Paris et Rio de Janeiro. — Antonio Patricio : *Serão inquieto, contos ;* Magalhães e Moniz, Porto. — Memento.

L'effort méthodique soutenu par Theophilo Braga, pour rendre au peuple portugais la conscience de ses origines, s'est particulièrement appliqué à restaurer le culte de Camoens. Certes, Garrett, en célébrant la mémoire du grand épique en l'un de ses plus purs poèmes, avait ouvert la voie; mais c'est à partir du centenaire et de l'ultimatum que le **Camonisme** en est arrivé à faire indissolublement partie de la mentalité portugaise. Cette intégration devait porter ses fruits en littérature, aussi bien qu'en politique. Le camonisme, en effet, a fait germer la République. Tous ceux qui, après João de Deus, après Junqueiro, ont essayé tout à la fois de rentrer en eux-mêmes et de retrouver le secret oublié de l'inspiration populaire, tous ceux que la flagrante imitation de l'étranger blessa dans leur individualité propre, tous ceux que tourmentait le conflit de la Raison classique et du lyrisme passionné ont interrogé Camoens. Ils se sont penchés sur son œuvre, qui n'est pas seulement épique et impersonnelle, mais élégiaque aussi et, comme on s'assied au bord du fleuve pour y suivre les remous d'un confluent, quand des eaux différentes parviennent à se marier, après avoir cheminé un instant côte à côte sans se confondre, ils ont voulu renouer leur art inquiet à ces vieux modèles.

L'amour de la patrie portugaise et l'angoisse du présent obscur les y poussaient autant que la sincérité de leur admiration. Il s'agissait de faire revivre la vieille tradition, l'amour de tous ces poèmes ingénûment passionnés et chevaleresques : *redondilhas, cançoès, eclogas*, etc., dont l'éclat depuis Bernardin Ribeiro demeurait insurpassable. Inauguré par *Sylva* d'Eugenio de Castro au début du symbolisme, affirmé par *Constança* du même poète, le mouvement continue. Il s'est agrégé certains éléments de religiosité pure, exaspérés un ins-

tant jusqu'à l'angoisse par Anthero de Quental; il a puisé dans une sorte d'émotion panthéistique le charme indéfinissablement bucolique dont l'athmosphère lusitanienne est séculairement imprégnée. Portés par lui, des poètes comme Augusto Gil, Teixeira de Paschoaes et surtout Antonio Corrêa d'Oliveira ont réussi à dégager, sur des modes d'ailleurs essentiellement différents, leur originalité propre. Ceux que la perfection d'une forme pure, olympienne, séduisait davantage encore que la profondeur expressive du sentiment sont, avec Eugenio de Castro, plus proches du Camoens que nous connaissons, et auquel un certain italianisme de surface à fait tort, mais qui reste bien la plus complète expression du génie moderne étreignant le génie du moyen-âge.

La Beauté et la Vie, ce titre évocateur, par lequel Antonio de Mattos Cid introduit un lien de pensée entre les divers épisodes ou *jornadas* de son grandiose poème mythique, voilà bien la double face du tempérament camonéen. En disciple averti des moindres secrets d'une technique oubliée, Antonio Cid a probablement pensé que le trouble introduit dans les âmes par les grandes découvertes du XVIe siècle n'était pas sans analogie avec notre angoisse moderne et notre souci permanent de réalités voluptueuses.

Ebloui comme Camoens par le mirage de la beauté hellénique, il prétend s'exprimer en dehors des modes contemporaines et reprend à l'auteur des *Lusiades* sa langue, ses figures, sa prosodie. L'usage que fait le poète du vieux vers hendécasyllabe (notre vers de dix pieds sans césure) réalise d'admirables effets. Le rythme est souple et varié, la cadence souvent impaire donne aux syllabes une valeur imprévue. Antonio Cid a réalisé là un véritable tour de force, d'autant que ce vieux vers était totalement oublié des poètes portugais modernes. C'était une éducation de l'ouïe à refaire.

L'intention du poète fut de célébrer la beauté de la vie. Selon les diverses matières d'art empruntées par l'homme pour donner corps à ses créations et entraîner la sensibilité de ses semblables, Antonio Cid nous signifie le dessein de Zeus. La leçon du Poète suit celle du Potier, du Peintre et du Musicien. De quels prestiges l'artiste doit s'emparer et quels trésors multiples enferme la nature pour exprimer la beauté des déesses, l'héroïsme des guerriers ou le songe des amants, voilà l'argument du poème. Un souffle à la fois bucolique et panthéistique emplit certains passages. On sent que le poète a profondément goûté, non seulement les maîtres lyriques de son pays, mais sa terre elle-même. La 2e et la 3e *jornada*, consacrées l'une à la couleur, l'autre à la musique, dégagent une volupté verbale qu'on ne retrouve que chez Virgile, Chénier ou Keats.

La pensée est sœur de celle de Maurice de Guérin dans *le Centaure*. Antonio Cid nous promet de prochaines poésies lyriques

dont il se déclare plus satisfait. S'il réussit à se dépasser, c'est qu'il aura pu, selon son dessein, se débarrasser de toute rhétorique, pour n'utiliser plus que l'émotion pure et son très délicat sens plastique. Les passages que nous invoquions tout à l'heure nous le montrent déjà tel, c'est-à-dire en possession de toutes les qualités d'un véritable poète.

Il n'est d'ailleurs pas que cela. Derrière le poète, il y a le savant et le penseur, que tout ce qui touche à l'organisation de la nationalité lusitanienne intéresse. Une étude approfondie et judicieuse, **La Nation portugaise**, nous montre l'ethnologue et l'anthropologiste aux prises avec les plus ardus problèmes. A la suite de Théophile Braga, dont il discute par endroits les inductions, notamment en ce qui concerne l'existence d'une antique civilisation ligurique, il envisage historiquement les diverses variétés humaines, qui ont pu successivement se rencontrer et se fondre sur le sol lusitanien, pour constituer la race portugaise. Antonio Cid parvient à mettre assez facilement d'accord les hypothèses modernes d'invasion celtique et germanique chez les primitifs Ibères avec les assertions des géographes anciens. Quant aux Ligures, il faudrait sans doute les prendre, comme le veut Theophilo Braga, pour une variété celtique, et peut-être est-ce une erreur que de les confondre avec les Lusitaniens primitifs.

Il est plus sûr d'accepter simplement les conclusions formulées par Fonseca Cardoso à la suite de son beau travail d'*Anthropologie portugaise*.

En dépit des métissages successifs, les mensurations crâniennes ont révélé en Portugal la présence de quatre races différentes : 1° une race dolichocéphale de petite taille, directe descendante de la race préhistorique de Baumes-Chaudes et constituant le fonds autochtone de la population portugaise ; 2° une race brachycéphale, brune, de taille au-dessous de la moyenne, d'origine asiatique et mongoloïde, que les palethnologues ont dénommée race de Grenelle et que Deniker désigne sous le nom de race cévenole ; 3° une race blonde venue du Nord, dolichocépale et de haute stature ; 4° une race sémitique venue d'Afrique et d'abord avec les Phéniciens. Ces quatre espèces furent successivement aux prises, à diverses époques, sur le sol portugais. C'est la domination romaine qui prépara leur unification définitive, en éliminant les traditions de race, en établissant la propriété individuelle, en imposant son droit et sa langue.

Antonio Cid ne pense pas que le croisement des races modifie essentiellememt le caractère d'un peuple. Ce qui altère principalement celui-ci, c'est le milieu physique et l'atmosphère morale.

« Il n'y a pas, dit-il, que l'action ethnique pour transformer le « type social : l'éducation fait l'homme, et ce fut l'éducation qui fit

« des Celtibères presque barbares de la Lusitanie de parfaits citoyens « romains. »

Il n'y a donc pas à proprement parler de races latines; mais une culture latine, une éducation latine, laquelle s'est agrégée, à partir du moyen âge, toutes sortes d'efforts germaniques et celtiques, au point que la Renaissance en fit reconnaître une fois de plus l'universalité.

On voit que le *camonisme* d'Antonio Cid s'appuie sur de très scientifiques fondements. Après en avoir ainsi vérifié les raisons, on s'explique mieux les affinités indéniables qui rattachent entre eux tous les peuples méditerranéens.

Un vieux fonds de paganisme est demeuré vivace dans leurs âmes, et c'est peut-être d'avoir su s'y abandonner si voluptueusement devant les spectacles merveilleux de l'**Italie couronnée de roses** que Justino de Montalvâo imprégna ses notes de voyage d'une si intense et vibrante poésie. En ce livre, dont tout le sujet repose dans une excursion à travers l'Italie du Nord jusqu'à Venise, sans péripéties pathétiques ni heurts imprévus, tout est musique, lumière, couleur et mouvement; tout est prétexte de songe. Un art sensuel très proche de celui de d'Annunzio ourdit, autour de menues impressions, des symphonies de phrases lyriques, où revit tout le charme des villes traversées, avec l'éclat de leurs chefs-d'œuvre, le va et vient de leurs rues modernes, leur particularisme historique.

Le paysage helvétique où s'évoque en passant le souvenir d'Antonio Nobre, auteur d'une ballade dédiée à la Suisse (un baiser de convalescent au front d'une sœur de charité, dit Montalvâo), la pureté parfumée du ciel d'Italie, la suavité du Lac Majeur et des îles Borromées, Milan la laborieuse, Venise la féerique, Vérone la taciturne, Gênes la superbe inspirent tour à tour le songeur errant, qui vient de quitter Paris et qui se retrouve tout à coup sous un ciel mieux conforme à sa sensibilité native. De là quelques traits décochés, non sans justesse, à l'adresse de notre blague française, trop souvent ignorante en son impertinence perpétuelle. Amoureux éperdu de sensations neuves et qui pourtant s'harmonisent selon l'idéal latin, Justino de Montalvâo excelle aussi à les traduire. Il a d'Edmond Pilon la grâce claire et nette sans la minutie des détails et, après Barrès, qu'il n'imite pas, il se laisse agréablement lire.

C'est un musicien virtuose qui s'écoute bien jouer.

L'étrange et visionnaire poète qui écrivit *la Fin*, cette histoire dramatique en deux tableaux dont nous rendîmes compte, Antonio Patricio, a quelque chose de plus nerveux, de plus âpre et de plus véhément.

Le ton mineur n'est pas le sien.

Par l'outrance d'un détail de réalité matérielle ou psychologique,

ses personnages atteignent souvent le symbole. Il y a en lui du Nietzsche, du Maupassant et du Poë.

C'est un païen convaincu, un païen par tempérament. On l'admire de s'exprimer totalement, même quand on se refuse à le suivre, et tout ce qu'il écrit jaillit fiévreusement de sa ferveur. Le poète d'*Oceano* nous donne aujourd'hui, sous le titre de **Veillée inquiète**, une gerbe de contes. Le premier : *Dialogue avec un aigle*, n'est peut-être pas le meilleur; mais c'est à coup sûr le plus puissant. Il atteste ingénieusement la renonciation du Christ à ses derniers moments et son remords panique de n'avoir pas vécu. Quelles belles pages il y a là sur l'irrémédiable lâcheté de l'homme !

L'*Homme des Fontaines* pourrait être signé Villiers, si les éclats de passion sensuelle n'y dénotaient un compatriote du poète Gomes Leal et du merveilleux prosateur Teixeira Gomes; *Suze*, *le Précoce*, *Veiga* dégagent une émotion vécue, dont les maîtres réalistes ont seuls connu le secret, mais peut-être sont-ils moins personnels. Paradoxalement le livre conclut sur des variations à la Zarathustra, dont la lecture ne saurait convenir aux masses. Antonio Patricio ne saurait en morale avoir que des opinions d'artiste. Partageons-les, sans les propager, car, en morale pure, il faut aller toujours du côté où l'on a le plus à vaincre, soit contre la Règle, soit pour s'y soumettre, selon l'occurrence.

Et c'est ce que la multitude ignore.

Memento. — L'*Instituto* de Coïmbre publie une remarquable adaptation scénique de la tragi-comédie de Gil Vicente : *Amadis de Gaule*, que le génial précurseur avait composée en castillan.

D'Antonio Corrêa d'Oliveira, de très beaux poèmes portugais viennent de paraître sous le titre d'*Alma Religiosa*. Il s'y est surpassé.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES POLONAISES

Marja Konopnicka : *Pan Balcer w Brazylji* (*Monsieur Balcer au Brésil*), Gebethner i Wolff. — Kazimierz Przerwa-Tetmajer : *Poezye* (*Poésies*), VIe série, ibid. — Waclaw Wolski : *Powiesc tajemna* (*le Roman secret*). poésies, IIe série, ibid.—Le même : *Ballady Tatrzanskie* (*Ballades de Tatry*), poésies, IIIe série, ibid. — Stanislaw Korab Brzozowski : *Nim serce ucichlo* (*Avant que le cœur ne se tût*), J. Mortkowicz. — Wincenty Korab Brzozowski (Vincent de Korab) : *Dusza mowiaca* (*l'Ame qui parle*), ibid. — Bronislawa Ostrowska : *Chusty ofiarne* (*les Linges d'offrandes*), ibid. — Marya Marskowska : *Melodye mierci* (*Mélodies de la mort*, Société d'édition «Ksiazka». — Kornel Makuszynski : *Polow Gwiazd* (*la Pêche aux étoiles*), H. Altenberg. — Memento.

Avant les années mémorables de 1905-1906, la production poétique abondait en Pologne. Entre les années 1890-1905, on comptait presque par centaines les volumes de poètes qui paraissaient annuellement. Si, vers 1880, « derrière le dernier poète les portes se fer-

mèrent » (Konopnicka), elles se rouvraient à la fin du siècle toutes grandes, en laissant passer une pléiade nouvelle. Des talents robustes se révélèrent ; des noms inconnus parvinrent du coup à la gloire. En 1897, Zenon Przesmycki groupa autour de sa *Chimera* tout un essaim de poètes pleins de talent et d'ardeur. Malgré quelques faux pas et quelques défaillances — (personne n'est infaillible ici-bas) — ce fut une belle période du lyrisme polonais. Devant les tendances nouvelles, l'idéal romantique lui-même pâlissait. Le parnassisme des Leconte de Lisle et des Heredia, le lyrisme musical des Verlaine, le symbolisme des Baudelaire, des Maeterlinck, des Verhaeren, le vers libre faisaient leur entrée triomphale dans la poésie polonaise. Le fait parut d'autant plus insolite aux yeux du public et de la critique littéraire qu'on s'était habitué, depuis l'époque glorieuse du romantisme, à considérer la poésie comme une mission sacrée et les poètes comme messies et éducateurs de la nation. La bataille s'engagea entre les partisans des idéals nouveaux et anciens. Ce fut la période des manifestes et des luttes littéraires. Mais, en attendant, les signes se multipliaient qui faisaient prévoir l'approche des événements graves. Un sourd grondement se fit entendre, partant des souterrains profonds, où se cachaient les forces secrètes de la révolution. La prose douloureuse de Zeromski l'annonçait, Sieroszewski fit entendre du fond des *taïgas* sibériennes la voix de ses martyrs, et l'âme du peuple paysan qu'elle devait remuer profondément se révélait déjà dans les contes colorés et robustes de Reymont. Et lorsque, le 13 novembre 1904, à Varsovie, et le 22 janvier 1905, à Saint-Pétersbourg, le sang du peuple coula sous les balles du tsar, la muse effrayée s'est tue. Pendant deux ans, elle resta aux écoutes, haletante et meurtrie. Mais les horreurs dont elle avait été témoin furent plutôt pour elle une source d'effroi que d'inspiration. Certes, Tetmajer paya à l'orage son tribut poétique en *Révolution*, tel jeune poète, comme Savitri, par exemple, chantait le martyrologe d'un peuple, mais leurs voix n'atteignirent pas les hautes cimes du sublime et de la parfaite Beauté.

Le temps apporte l'oubli. La Muse polonaise se réveille peu à peu de son mauvais songe. Les recueils nouveaux de poètes se multiplient. Mais — hélas — nous n'avons à signaler aucun effort vraiment remarquable, aucune révélation annonciatrice d'un idéal nouveau. Les deux derniers recueils de Léopold Staff ne nouent aucune corde inconnue à sa belle lyre nietzchéenne. Quant à Tetmajer, poète de la vie sensuelle et du lyrisme mélancolique, sa sixième série de **Poésies** apporte une seule note inattendue — la résignation. Ce sentiment n'est pas exempt chez lui d'une certaine noblesse. Le poète comprend qu'il ne peut accuser personne d'indifférence, « ayant toujours vécu dans le désert » et étant « resté étranger à la douleur humaine ».

Waclaw Wolski, aussi bien dans son **Roman secret** que dans ses **Ballades de Tatry**, continue à ciseler, avec un art qui est presque de l'artifice, ses strophes dont la froideur n'est pas rachetée par une suffisante beauté. Et s'il se permet parfois dans quelques-unes de ses ballades (« le Bal ») certaines audaces d'imagination et de langage, il n'arrive qu'à frôler le vulgaire, sans atteindre pour cela le *summum* rêvé d'ironie ou de sarcasme.

Parmi les œuvres de poètes qui se multiplient sur les rayons de librairie, la critique polonaise salua, comme un chef-d'œuvre, l'épopée de Mme Marie Konopnicka **Monsieur Balcer au Brésil.** On n'a pas même hésité de prononcer, à propos de ce vaste poème, le nom de cet autre chef-d'œuvre de la poésie universelle qu'est *Pan Tadeusz* de Mickiewicz. Certes, depuis la période romantique, *Monsieur Balcer* représente le plus grand effort qu'ait tenté un poète polonais. Quinze cents octaves dont il est composé donnent la mesure de labeur et d'inspiration que l'œuvre exigea du poète. Mais il serait oiseux d'apprécier la valeur du poème par le nombre de ses strophes... Konopnicka occupe dans la poésie polonaise contemporaine une place d'honneur. Son lyrisme puissant, auquel *nil humani alienum est*, la chaleur communicative de son émotion, la parfaite beauté de certains de ses poèmes (du cycle *Italia*, par exemple) ont posé de fermes assises à sa gloire. Mais, par cela même, elle oblige la critique à une entière franchise envers elle et son œuvre. Eh bien — disons-le, puisqu'il le faut — le lyrisme tout d'émotion et de sensibilité de Konopnicka n'a pas pu s'accommoder à l'objectivisme de la forme épique. « Homère s'endort » trop souvent pendant la longue narration de *Monsieur Balcer*. Le choix du sujet lui-même ne paraît pas très heureux : laisser raconter par un forgeron de campagne les tristes aventures des paysans polonais émigrés au Brésil, leur voyage, leurs souffrances et leurs luttes, leurs nostalgie et désespoirs, n'ayant pas vécu soi-même parmi eux, n'ayant pas vu de ses propres yeux toutes ces souffrances et tout ce martyrologe, — non, vraiment, une pareille tâche pouvait surpasser la puissance créatrice même d'un talent d'une Konopnicka. Il est vrai qu'on trouve dans ce grand poème des octaves dont la beauté fait l'ornement de la poésie polonaise, des pages dont la puissance atteint le sublime d'une tragédie antique (tel « le Retour » des émigrés à travers le désert brésilien), mais le poème en entier ne supporte pas la comparaison avec ce monument de marbre pur qu'est *Pan Tadeusz* de Mickiewicz.

L'éditeur Jacques Mortkowicz a eu la bonne idée de réunir en un volume de sa collection de poètes les poésies de Stanislaw Korab Brzozowki, qu'une mort tragique a enlevé prématurément à l'art. Le poète n'a pas eu le temps de révéler la plénitude de son talent **Avant que le cœur ne se tût**. Il appartenait au groupe de

la *Chimera*. C'est à cette revue qu'il donnait ses poèmes délicats, empreints d'une tristesse infinie et d'une sensibilité presque douloureuse. Ses traductions de Baudelaire, de Verlaine, de Maeterlinck sont parmi les meilleures dont s'honore notre littérature. Mais il restera pour nous surtout l'auteur de *l'Angelus*, cette perle fine du collier de la Muse lyrique polonaise. Hélas ! la traduction que je joins ci-dessous ne peut donner qu'une très vague idée de la haute beauté et du lyrisme musical de ce poème.

ANGELUS

Elles sanglotent longuement les cloches du soir,
Implorant le silence pour les mortes contrées ;
Dans ma solitude, comme des encensoirs
Montent lentement les ténèbres de vesprée.
Implorant le silence pour les mortes contrées,
Un étrange ennui sanglote dans mon sein.
Dans ma solitude, comme des encensoirs
Des fleurs évanouies montent les parfums.
Un étrange ennui sanglote dans mon sein ;
Des psaumes funèbres j'entends les adieux,
Des fleurs évanouies montent les parfums :
Les palmes bénies se meurent sur la bière.
Des psaumes funèbres j'entends les adieux,
Un voile nébuleux couvre mes yeux,
Les palmes bénies se meurent sur la bière :
« Que l'éclaire toujours l'éternelle lumière »,
Un voile nébuleux couvre mes yeux ;
Tout seuls mes genoux se plient humblement —
« Que l'éclaire toujours l'éternelle lumière. » —
Sanglotent longuement les cloches du soir.

Fils du poète Karol Brzozowski, dernier et non le moindre représentant du romantisme polonais, traducteur admirable des *Livres de Job*, Stanislaw Korab Brzozowski est en même temps frère d'un autre poète, Wincenty Korab Brzozowski, qui signe ses poèmes français du nom de Vincent de Korab. Dans son **Ame qui parle**, ce dernier a réuni ses poèmes en deux langues. Nous sommes loin ici de la sensibilité délicate de Stanislaw. Dans les strophes ardentes et presque trop ciselées de Vincent, les échos orientaux (les deux frères naquirent en Syrie) retentissent avec éclat — dans ses poèmes polonais, tandis que dans ses vers français le poète se soumet avec trop d'abnégation à la formule symboliste du temps, où l'hermétisme fut considéré comme la *conditio sine qua non* de la poésie. Parmi les pièces françaises nous trouvons aussi cette fameuse *Affinité d'ombres et de fleurs en le soir* dont le symbolisme exagéré a fait couler en son temps à flots l'encre des polémiques en Pologne.

Les Linges d'offrandes, de Mme Bronislawa Ostrowska, pu-

bliés dans la même série, nous révèlent un poète d'une sensibilité exquise et mélancolique. Ostrowska manie le vers libre avec un grand sens musical (« Dans la brume », « la Litanie des ondes »). Mais j'aime surtout ces petits poèmes (ne sont-ils pas tels les échos des « Stances » dont le poète nous prépare la traduction ?), où elle renferme précieusement ses rêves et sa pitié (« les Songes »).

Le vers libre a conquis définitivement ses droits littéraires en poésie polonaise.

Dans ses **Mélodies de la Mort**, Mme Marya Markowska le manie avec habileté. Mais, malgré les qualités indiscutables de la forme, sa poésie pèche par un manque de personnalité. Je crois que Mme Markowska pourrait nous donner de bonnes traductions de poètes étrangers. La critique a loué ses traductions de Verhaeren. Le fait ne me surprend nullement.

La Pêche aux étoiles, de Kornel Makuszynski, nous prouve que ce jeune écrivain, doué d'un talent plein de tempérament et d'habileté, ne perd rien de ses qualités essentielles lorsqu'il aborde le genre lyrique. Mais je ne crois pas que ce soit là sa véritable vocation. L'auteur des *Choses gaies*, nouvelles-feuilletons, débordantes d'esprit gouailleur et méchant, manque décidément de lyrisme et de sens musical sans lesquels on ne peut concevoir un poète.

Ce sens musical est possédé par contre à un haut degré par Henryk Zbierzchowski. Son « verre » n'est pas grand, mais il « boit dans son verre ». Ses strophes délicates ont quelque chose de la douceur des feuilles d'automne qu'un vent éparpille. Je regrette de ne pas avoir sous la main le recueil de ses poésies, pour pouvoir les analyser plus longuement.

Memento. — Volumes reçus : Henryk Sienkiewicz : *Wiry*, 2 vol., Gebethner i Wolff. — Jozef Weyssenhoff : *Unia*, ibid. — Gabryela Zapolska : *O czem sie nie mowi*, ibid. Tadeusz Micinski : *Nietota*, ibid. — Szymon Askenazy : *Nowe Wczasy*, ibid. — A. Nowaczynski : *Wielki Fryderyk*, ibid. — Ignacy Grabowski : *Sokol*, ibid. — Tadeusz Szymberski : *Atessa*, ibid. — Stefan Zeromski : *Sulkowski*, Société d'édition « Ksiazka ». — Boleslaw Limanowski : *Stanislaw Worcel*, ibid. — Res : *Dzieje ruchu socialistycznego w zaborze rosyjskim*, t. I, ibid. — Waclaw Sieroszewski : *z fali na fale*, ibid. — Kazimierz Chledowski : *Dwor w Ferrarze*, H. Altenberg. — Le même : *Rzym. Ludzie Odrodzenia*, ibid

MICHEL MUTERMILCH.

VARIÉTÉS

Villiers de l'Isle-Adam sous la Commune,

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans l'ouvrage que M. de Rougemont vient de publier au

Mercure sur Villiers de l'Isle-Adam, que la période du siège et de la Commune est une des plus mal connues de son existence. Je me trouve avoir entre les mains un document qui jette sur un coin au moins de cette période un peu de lumière. Peut-être jugerez-vous qu'il peut intéresser les lecteurs du *Mercure*.

C'est une lettre autographe de Villiers, adressée par lui, à la fin de mai 1871, à un M. Langeron, sur lequel je n'ai aucune donnée, mais dont le nom pourrait mettre les biographes sur une piste encore inexplorée. La lettre, dont je ne possède pas l'enveloppe, et qui du reste n'a pas été confiée à la poste, est écrite sur une feuille de papier à l'entête de la *Revue des Lettres et des Arts*, gardée par Villiers du temps de sa rédaction éphémère. En voici le texte :

REVUE DES LETTRES ET DES ARTS
hebdomadaire
ARMAND GOUZIEN
directeur.
AUGUSTE VILLIERS DE LISLE-ADAM
rédacteur en chef.
Bureau : rue de Choiseul, 5.
Paris.
—

Paris, le 25 mai 1871.

Cher monsieur Langeron,

J'ai l'honneur de vous adresser mon père, le marquis de Villiers de l'Isle-Adam, qui me transmettra vos instructions.

Nous sommes enfin délivrés ! Remercions Dieu. C'était comme si on étouffait !

Inutile de vous dire, je pense, qu'il m'a été impossible de vous rejoindre l'autre soir; les rues étaient cernées par les insurgés ; seul, sans armes (car on avait désarmé tous les réfractaires), j'aurais été pris certainement et fusillé par ces monstres.

— Nous avons passé la nuit en prières, avec ma famille, et quelle nuit, mon Dieu !...

— J'ai en vain attendu M. Girard, qui devait aller vous revoir et me porter un mot, ou un ordre quelconque, de votre part. Je ne pouvais aller moi-même chez vous : *j'étais suivi*, car on savait que j'étais allé à Versailles, et j'aurais peut-être attiré l'attention sur votre maison ; ma famille était dans les transes continuelles ; — j'avais été conduit à l'Hôtel de Ville le jour où j'avais voulu retourner à Versailles, et sans M. Marras (dont je vous avais parlé et que je regrette d'avoir connu autrefois comme littérateur), j'aurais été écroué. Mais on m'avait menacé, à cause de mon nom, d'arrêter mes parents comme otages, si je tentais encore de m'en aller à Versailles.

De sorte que nous avons souffert indiciblement. Les fermiers ne payant plus, le notaire ne répondant pas en Bretagne, la guerre et la commune nous ayant momentanément ruinés, tous mes amis étant à Versailles, nous étions à nos dernières ressources pour vivre, et si cela avait continué nous allions littéralement mourir de faim.

Je vous avais parlé d'une trentaine d'hommes possibles dans mon ancienne compagnie : mais ils m'avaient dénoncé comme réfractaire, tout

d'abord, et ça marchait, pour quelques sous, avec les autres (1). J'y ai renoncé ; je ne pouvais que *ne pas les rencontrer* (2), ce que j'ai fait d'ailleurs avec plaisir.

Pendant que mon père vous porte cette lettre, je vais écrire à Versailles et en Bretagne, car nous n'avons plus du tout d'argent. Après cette correspondance, je serai tout à vos ordres, s'il reste quelque chose à faire avec les nôtres.

J'ai l'honneur d'être, avec une cordiale sympathie,

Votre tout dévoué serviteur,

C[te] DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Dans la lettre de Villiers se trouve, sur un bout de papier, évidemment le brouillon de la réponse qui lui fut faite. Elle complète quelque peu les indications qu'on peut tirer de la lettre elle-même :

2 juin 1871.

M.

Vous êtes trop aimable pour que je veuille attendre, avant de vous remercier de l'envoi de votre ouvrage, que j'aie pu en achever la lecture. Il m'a suffi d'en parcourir quelques pages pour reconnaître les qualités brillantes de votre style et les qualités sérieuses de votre esprit.

Je vous remercie également du concours que m'avait procuré votre courage pour faciliter à nos libérateurs la tâche assez ardue qu'ils avaient à remplir. L'imprévu de l'entrée des troupes à Paris a fait que nos (vos ?) efforts n'ont pas pu être utilisés. Je ne vous en suis pas moins reconnaissant de votre offre, qui, à elle seule, n'était pas sans péril dans les moments difficiles où nous nous trouvions, et je vous prie de me croire.

Votre (mots illisibles).

De ces deux lettres il ressort, ce semble, que Villiers, pendant le siège, a servi dans quelque corps,— régulier sans doute, le mot « mon ancienne compagnie », qu'il emploie, semble l'indiquer — ; que, pendant la Commune, soumis par son âge à l'enrôlement, mais réfractaire, il a été suspect et dénoncé, surveillé ; qu'il a été au moins une fois à Versailles, a tenté d'y retourner, et qu'il a trouvé dans son ancien ami Marras une protection utile contre le danger auquel il s'était ainsi exposé. Pourquoi allait-il à Versailles ? Pour y voir quelques amis, puisque « tous ses amis » y étaient, peut-être pour s'y procurer auprès d'eux, dans la situation difficile où ses parents et lui se trouvaient, quelques ressources ? N'était-ce pas aussi pour y nouer quelque entente entre l'autorité légale et des Parisiens désireux de lui faciliter la reprise de la ville ? Sa lettre, complétée par celle de son correspondant, indique clairement que celui-ci s'occupait de quelque projet de ce genre, qui n'a pas eu, par suite de l'entrée des troupes, à être réalisé, et que Villiers s'était mis

(1) En surcharge sur : incendiaires.
(2) En surcharge sur : me cacher moi-même.

à sa disposition, avait songé à recruter des hommes de bonne volonté, et, le 25 mai encore, attendait des ordres possibles à ce sujet.

Quant à l'ouvrage dont il est question dans la réponse, une phrase biffée du brouillon en donne le titre : c'était *Isis*, dont, évidemment, quoique la lettre de Villiers n'en dise rien, le marquis portait à M. Langeron, avec la lettre de son fils, un exemplaire en hommage. Sur cet exemplaire, que j'ai sous les yeux, se trouve la dédicace suivante :

à Monsieur Langeron,
Souvenir et hommage bien sympathiques de son allié,
Cte DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ce mot « allié » fait-il allusion à la coopération dont je viens de parler, ou à une alliance de famille ? C'est ce que je n'ai pas le moyen de préciser.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

HENRI BERNÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme.

H.-C. Agrippa : *La Philosophie occulte, tome Ier* ; Chacornac. 7 50

Louis Ménard : *Hermès Trismégiste, trad. complète, précédée d'une étude sur l'Origine des Livres hermétiques* ; Perrin. 3 50

Sédir : *Histoire des Rose-Croix* ; Libr. du xxe siècle. 4 »

Histoire

Louis Boutié : *Paris au temps de Saint-Louis* ; Perrin. 5 »

Lord Broughton : *Napoléon, Byron et leurs contemporains, souvenirs d'une longue vie, I, 1809-1816* ; Juven. 7 50

Arthur Chuquet : *Episodes et récits*, 3e série ; Champion. 3 50

Dr Lucien Lagriffe : *Un délire d'interprétation dans l'histoire. Maria Stella Chiappini, Lady Newborough, 1773-1843* ; Masson. » »

Comte de Rilly : *Une Page de l'Histoire d'Alsace au VIIIe siècle : le Baron d'Oysonville* ; Champion. 5 »

Georges Weill : *Histoire du Mouvement social en France, 1852-1910* ; Alcan. » »

Général Zurlinden : *Napoléon et ses maréchaux* ; Hachette. 3 50

Littérature

Raymond Laurent : *Etudes Anglaises* ; B. Grasset. 3 50

Mario Schif : *La Fille d'Alliance de Montaigne. Marie de Gournay* ; Champion. 5 »

Philosophie

R. Eucken : *Les Grands Courants de la Pensée contemporaine* ; Alcan. 10 »

Frédéric Queyrat : *La Curiosité* ; Alcan. 2 50

Poésie

Emilie Arnal : *La Maison de Granit* ; Plon. 3 50

D. Corbier : *Le Roman du Renard, renouvelé des Trouvères* ; Messein. 2 50

Georges Duhamel : *Selon ma loi* ; Figuière. 3 50

Paul Fort : *La Tristesse de l'Homme* ; Figuière. 3 50

Edouard Gazanion : *Chansons pour celle qui n'est pas venue* ; « Vers et Prose ». » »

Raymond Gillet : *Primevère* ; « Revue Mauve ». 2 »
Pierre-Jean Jouve : *Les Muses romaines et florentines* ; Messein. 3 50
Claudius Perrouse : *Vétilles;* Lyon, Impr. Nouv. Lyonnaise. » »
Ernest Raynaud : *Apothéose de Jean Moréas, poète français;* « Mercure de France ». » »
Eli de Wissocq : *Les Mains tendues ;* Messein. 3 50

Publications d'Art

Jean Bayet : *Les Edifices religieux, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles ;* Laurens. 10 »
Eugène Hoffmann : *Le Livre d'Or des peintres exposants vivant au 1er janvier 1910 ;* publicat. périodique. Paris, Bureaux du Livre d'Or des Peintres, 325, rue de Vaugirard. 12 »
Stanislas Lami : *Dictionnaire des sculpteurs de l'Ecole française au 18e siècle, II* ; Champion. » »
G. Mourey : *D.-G. Rossetti et les Préraphaélites Anglais ;* Laurens. 2 50
Louis Réau : *Les Primitifs allemands;* Laurens. 2 50

Questions coloniales

A.-L. de Almada Negreiros : *Colonies portugaises. Les Organismes politiques Indigènes ;* Challamel. » »

Questions morales et religieuses

Han Ryner : *Le Cinquième Evangile;* Figuière. 3 50
Paul Vulliaud : *La Crise Organique de l'Eglise en France ;* B. Grasset. 3 »

Questions juridiques

Alessandro Levi : *La Société et l'ordre juridique;* Doin. » »

Roman

Henri Bachelin : *La Bancale ;* Nouv. Revue Française. » »
Albert Bailly : *Contes;* Liège, Soc. d'éd. belge. 1 »
Henry Bordeaux : *La Robe de laine;* Plon. 3 50
André Corthis : *Le Pauvre Amour de Dona Balbine*; Fasquelles. 3 50
Sylvain Déglantine : *Le Calvaire d'une Hypnotisée ;* Ed. de la « Vie Mystérieuse ». 2 50
Jean-Paul Desmoulin : *L'Œillade posthume ;* Flammarion. 3 50
Dominique Durandy : *L'Ane de Gorbio ;* B. Grasset. 3 50
Georges d'Esparbès : *Le Roi ;* Flammarion. » 95
M. Georges : *Les Affres ;* Daragon. 2 »
Léon Lafage : *Par Aventure;* B. Grasset. 3 50
Lafcadio Hearn : *Feuilles éparses de littératures étranges ;* trad. et précédées d'une préface par Marc Logé; « Mercure de France ». 3 50
Jean Madeline : *L'Erreur Conjugale;* Méricant. 1 50
Jacques Morian : *L'Epreuve du Feu;* B. Grasset. 3 50
G. Réval : *La Bachelière;* Ed. de Mirasol. 3 50

Sciences

Albert Colson : *L'Essor de la chimie appliquée;* Flammarion. 3 50
Henri Coupin : *Les Sciences physiques et naturelles ;* Flammarion. 3 50

Sociologie

René de Chavagnes : *La Vérité sur la Russie ;* Messein. 3 50
Vte Combes de Lestrade : *La Vie Internationale ;* Lecoffre. 2 »
Louis de Meurville : *La Cité Future;* Plon. 3 50
E. Pouget : *Le Sabotage;* Rivière. » 60

Théâtre

Alfred Capus : *Théâtre complet, III*, Fayard. 3 50
Salvator Delaville : *Théâtre d'un Inconnu ;* Leymarie. » »
Alfred Mortier : *Marius vaincu;* tragédie en 3 actes et en vers. « Mercure de France». 2 »

Voyages

Capitaine Aymard : *Les Touaregs ;* Hachette. 4 »
Lucien Morel-Payen : *Troyes et Provins ;* Laurens. 3 50
P. Walle : *Au Brésil. De l'Uruguay au Rio São Francisco ;* Guilmoto 8 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Un remède à la dépopulation : le gynécée national. — Procès-verbal. — Lettre ouverte à M. Henri Malo. — Rome à la mer. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Un Remède à la dépopulation : le gynécée national. — M. Remy de Gourmont a reçu et nous communique la lettre suivante :

Buenos Aires, 12 septembre 1910.

Monsieur et illustre maître,

Quoique l'espagnol me soit beaucoup plus facile à écrire, je me permets d'employer le français, en vous priant d'excuser mes fautes.

Il s'agit du problème de la population en France.

Je crois que si votre pays était seul au monde, il faudrait ne pas l'encourager à avoir plus d'habitants. Moins il y a de parties prenantes, plus prend chacune d'elles dans la richesse générale. Mais il n'est pas seul. Et comme la force d'un pays se mesure généralement, c'est-à-dire à civilisation égale, par le nombre de ses habitants, il en résulte que moins il en a, plus il est faible par rapport aux autres. Il est bien clair que la France, avec 39 millions d'habitants, ne peut guère se parangonner avec l'Allemagne qui en a 65. Quand 39 soldats doivent en combattre 65, ils sont peu disposés à la lutte. Et alors ils subissent la volonté des autres. Il n'y a plus de politique internationale qui ait de la fermeté. Et quand ces 39 seront vite 38,37,36,35, tandis que les 65 seront vite aussi 66,68,70, c'est désespérant.

Vous savez, Monsieur, tout ce qu'on a proposé pour remédier à la dépopulation, pour que, par exemple, un couple de deux fasse trois enfants, ce qui est le minimum indispensable pour qu'il y ait excès des naissances sur les décès. Rien ne sert, si la mentalité française, à cet égard ne change pas.

Il n'y a qu'un remède. C'est le mien.

Est-il applicable ? S'il ne l'était pas, il faut que la France ose se résoudre à passer définitivement, comme puissance politique, après l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et bientôt l'Italie, qui a déjà 36 millions d'habitants. Je ne parle que de l'Europe, dans laquelle, il n'y a pas 50 ans, elle était la monarchie la plus peuplée. Elle sera toujours le premier pays du monde, sauf en politique internationale : une Espagne plus riche, plus intellectuelle, plus artiste, etc...

Mais voici mon remède.

Il lui faut augmenter sa population *industriellement*. Il lui faut faire des enfants en dehors des familles, comme nous faisons ici, par l'élevage, des bœufs et des moutons.

Il suffirait, pour commencer, de réunir dans des gynécées — je ne sais si le mot convient à mon idée — 100.000 filles (progressivement) pour arriver au demi-million, puis au million. De 18 à 38 ans, elles n'auraient pour mission que de faire des enfants, un par an. Ces jeunes filles, ces jeunes femmes, entretenues par l'Etat, pourraient sortir, une fois qu'elles seraient enceintes, travailler pour augmenter leurs économies. A 38 ans, elles pourraient avoir une bonne dot. Elles pourraient d'ailleurs se retirer

de leur mission de reproductrices quand elles voudraient. On pourrait aussi les remercier quand elles auraient tardé plus de six mois à être enceintes après leur accouchement. Il va sans dire qu'elles pourraient, quoique enceintes, continuer à voir des hommes, sauf le dernier mois. Il ne faudrait pas les tyranniser. Tout cela est bien facile.

Mais quels seraient les reproducteurs ?

C'est encore bien simple. Et ces reproducteurs ne coûteraient rien, ou plutôt ils rapporteraient, puisqu'on pourrait établir un droit de dix ou vingt francs à l'entrée, droit que les principes démocratiques exigent uniforme. Je me hâte d'ajouter que les meilleurs reproducteurs étant les jeunes gens, tous les soldats de l'armée active et sa réserve, qui je crois ont en France de 21 à 30 ans, auraient entrée libre et permanente sur la seule présentation de leur livret militaire.

Ajoutez à cela, Monsieur, que la visite des reproducteurs serait une formalité préliminaire indispensable. Vous en voyez l'heureuse conséquence au point de vue de l'hygiène.

Il serait tout indiqué d'établir les gynécées dans les villes de garnison.

Comment recruter les jeunes filles reproductrices ?

Il faudrait d'abord que l'opinion publique considère leur profession comme très honorable.

Je ne sais pas s'il y a en France autant de couvents qu'ici et qu'en Espagne, mais il y en a, et peut-être pourrait-on en tirer quelques milliers de religieuses (de 18 à 38 et 40 ans).

Coûterait-il cher, cet établissement? Non ! Car, réunies, les jeunes femmes vivraient parfaitement bien au prix d'un soldat, qui ne coûte pas à l'Etat (logement, vivres, vêtements) plus de 300 francs par tête. Ajoutez 200 francs par an pour la formation d'une dot (ce qui, en 20 ans, avec les intérêts composés, donnerait plus de 6.000 francs), et vous aurez donc : 500 fr. × 100.000 femmes, soit une dépense annuelle de 50 millions. Ainsi, on aurait, chaque année, un enfant pour 500 francs, et, donc, une augmentation annuelle de 100.000 habitants, qui serait de 200.000, 500.000, 1.000.000 à mesure que s'étendrait le système sauveur ! ! !

C'est très simple.

On pourra demander où l'on prendra ces millions. Mais par l'impôt, comme pour tous les services publics. Et en peut-on voir un plus patriotique, plus vraiment saint ?

La bonté de mon idée ne peut pas se discuter. Mais elle a le tort d'être neuve. Il faut donc la prestigier. Avec du prestige, que lui donneraient de grands noms, elle donnera ce qu'on a cherché avec d'autres idées vraiment illusoires. Ces grands noms, je ne puis vous les indiquer. Ce seraient ceux de hauts, de très hauts fonctionnaires : ex-présidents de la République, maréchaux et généraux, cardinaux et archevêques, députés et sénateurs, grands écrivains, comme Paul Bourget et autres, pasteurs protestants, riches banquiers, dames de la haute société, rabbins, grands propriétaires, membres de grands clubs, journalistes, etc... Toutes ces personnes, les dames surtout, habituées à l'organisation de sociétés religieuses ou de bienfaisance, feraient de fréquentes visites aux gynécées, etc... Enfin, je ne puis donner que des lignes générales. D'ailleurs, c'est très simple.

- Et j'ajoute, Monsieur, *qu'il n'y a que ce moyen-là*. Les autres, c'est de l'illusion.

Si la France veut se repeupler, qu'elle l'adopte. Sinon, qu'elle se résigne, sans plus chercher midi à quatorze heures. Vous voulez vous repeupler : donc faites des enfants. Et vous n'en pouvez faire que comme cela. Et on le fera, mais je serai mort.

Quant à la discipline des gynécées, elle doit être non pas sévère, mais sereine. Les jeunes femmes ne doivent pas être obligées à accepter tout reproducteur qui les sollicite. D'ailleurs, on ne laissera entrer que des jeunes gens. Ceux-ci pourront leur faire des cadeaux, mais seulement en argent. De plus, la présence (dans les salles d'attente) de dames de la haute société, de religieuses (car on devra respecter la liberté des cultes), de personnages respectables par leur âge et leur position sociale, donnera aux entrevues d'entente l'air de convenance qu'il faut. Dans les logements (qui, autant que possible, ne seront pas communs), il sera laissé une aimable liberté aux reproductrices et reproducteurs, car un air de contrainte irait contre ce qu'on se propose : des enfants sains et forts.

Cette lettre est bien longue, Monsieur, mais vous en pourrez extraire la moelle.

Veuillez croire, Monsieur, aux sentiments de respect et de considération de votre très obéissant serviteur.

ALBERTO MENDEZ.

P. S. — Nous avons eu ici d'illustres conférenciers. Le dernier de ceux-ci est Monsieur l'abbé Gaffre, à qui j'ai parlé à mots couverts de mon idée. Il a fait semblant de douter de son efficacité. C'est qu'il appartient à une école arriérée. Mais il n'a pu que me fortifier, par son indifférence jouée, dans sa valeur. Je ne serais pas surpris qu'il voulût l'exploiter. *Tomele usted la delantera* (1).

§

Procès-verbal. — A la suite d'une polémique de presse entre MM. Marnold et Vuillermoz, M. Marnold, se jugeant offensé par une lettre datée du 5 octobre et insérée dans le *Mercure de France*, a prié MM. Robert Mortier et Lippmann de demander réparation à M. Vuillermoz, lequel les a aussitôt mis en rapport avec MM. B. de Casa-Massimi et Fernand de Brinon.

Ces Messieurs se sont réunis le 18 octobre 1910 et, après examen des faits, il est résulté que :

Les témoins de M. Vuillermoz déclarent que leur client retire les termes offensants de sa lettre, MM. R. Mortier et Lippmann, au nom de leur client, ayant déclaré que M. Marnold, en écrivant son article du 1er octobre 1910, n'avait eu d'autre but que de répondre à la protestation du Comité de la S. M. I. et n'avait cru en aucune façon abuser des confidences reçues au cours d'une ancienne amitié.

Les quatre témoins estimant qu'il n'y avait plus matière à rencontre con-

(1) Prenez vous-même les devants.

sidèrent leur mission comme terminée et dressèrent le présent procès-verbal.

Fait en double à Paris, le 19 octobre 1910.

Pour M. Marnold,
ROBERT MORTIER
A. LIPPMANN

Pour M. Vaillermoz,
B. DE CASA-MASSIMI
F. DE BRINON

§

Lettre ouverte à M. Henri Malo.

Il y a quelques semaines, mon cher Malo, vous vouliez bien, avec toute l'amitié que vous me portez, présenter aux lecteurs du *Mercure* un livre presque inconnu et leur faire parcourir les étapes diverses de ce long travail que furent les *Tableaux valaisans*. A côté du mien, vous inscriviez les noms de mes dévoués collaborateurs : MM. Sauberlin et Pfeiffer, de Vevey. Parmi les documents en votre possession, s'est trouvé, au hasard, un fragment d'une lettre écrite en pleine fièvre, au moment où nous luttions, mes imprimeurs et moi, contre des difficultés de toute nature, difficultés résultant de la gravure des bois, de l'encrage, de la distribution des tons sur un papier déjà foncé, de la mise en pages où les nuances des chapitres divers se heurtaient tout à coup d'une façon impossible à prévoir, puisque c'était le pliage des feuilles qui amenait les illustrations face à face.

Cette page, qui vous est apparue comme une note intéressante touchant un travail d'art, permettez-moi d'en indiquer brièvement la suite, car elle a besoin d'être complétée par quelques mots, afin que vos lecteurs sachent à quel point je suis reconnaissante à ceux qui furent si intelligemment actifs, si entièrement désintéressés dans l'aride exécution de mon œuvre. C'était là une simple escarmouche durant la bataille, un incident au milieu de tous ceux que peut faire naître un labeur commun de plusieurs mois, auquel on se donne tout entier dans la même ardeur à faire aussi bien que l'on peut.

Mon ami Pfeiffer (je suis heureuse de donner ce nom à celui qui s'est penché avec moi, jour par jour, sur ces feuilles où nous avons mis tant de nous-mêmes), mon ami Pfeiffer, dis-je, a tenu sa parole. Comme tout travailleur soucieux d'attacher son nom à une œuvre digne de conservation, il a cherché, défait, refait, arraché, recommencé, suivant la loi de peine qui régit toutes choses, mais il l'a fait avec une persévérance, un entrain, un vouloir et un sens esthétique qui justifient bien le nom d'artiste que vous lui donnez.

De tout temps, et avant même de me réjouir du résultat si dur à atteindre, je n'ai eu qu'à me louer de l'effort. Il voulait arriver au but, il y est arrivé, sa patience ne s'est jamais démentie. C'est pourquoi, à la suite des lignes écrites dans le « coup de feu », comme on dit, je regrette de ne pouvoir publier d'autres témoignages à la louange de mon fidèle ami. Je reste convaincue que, dans aucun pays, je n'eusse trouvé meilleure interprétation de mon travail et, pour le mener à bien, compagnon plus fraternellement pénétré du désir de laisser une preuve durable de notre labeur, de la tension de nos volontés réunies dans un même but d'art.

Voilà, mon cher Malo, simplement ce que je voulais dire, en m'arrêtant au « finis coronat opus » qui est l'important à considérer, comme vous l'avez bien exprimé.

Je souhaiterais à chaque écrivain, à chaque illustrateur, de trouver sur sa route un « ami Pfeiffer », si c'était possible, car son zèle pour le premier volume, je l'ai retrouvé pour *les Fleurs d'Automne, les Chansons rustiques, le Chant du Verdier*, etc., et bien souvent, de loin, j'évoque la figure sympathique qui se profile sur le lac... Car les machines roulaient devant la grande baie vitrée qui encadrait un magnifique paysage...

Bien vôtre,

M. BURNAT-PROVINS.

§

Rome à la Mer. — L'Italie reste le « commun réservoir » de beauté. L'orner, c'est embellir le genre humain. La nature et l'art y semblent deux frères jumeaux, également doux à contempler, dont la vue épanche une félicité alternée: l'un plus robuste, l'autre plus pensif, tous deux montrent un front héroïque et charmant.

Aussi, l'entreprise des financiers belges qui voulurent conduire Rome à la mer par un chemin de fer électrique nous touche. Croirait-on que la Ville Eternelle n'est qu'à un quart d'heure de la plage d'Ostie (vingt kilomètres en terrain plat) et qu'aucun véhicule à traction mécanique ne relie jusqu'ici ces deux points ? Le projet belge, approuvé par la municipalité romaine contre versement d'une première caution de cent mille francs, avait suscité, au même titre que la « systématisation » de la place Colonne, un certain enthousiame en faveur des hôtes politiques du Campidoglio, et l'on vit même à ce propos un cortège populaire parcourir la capitale au cri de : « *Viva il Blocco !* »

La compagnie belge devait, pour garder ses droits, verser à la Ville de Rome, au printemps de cette année, une somme de 10 millions, destinée à couvrir les frais de construction, de matériel, etc. Faute de ce versement, la caution de cent mille francs déposée quelques mois auparavant fut acquise de plein droit à la Ville.

Pourquoi a-t-on abandonné l'affaire? Les uns parlent de discordes entre les actionnaires, les autres de difficultés sérieuses que les ingénieurs firent prévoir dans l'exécution des derniers kilomètres de la ligne.

Quoiqu'il en soit, je ne crois pas, pour ma part, que le rendement du chemin de fer, dans les conditions actuelles d'Ostie, eût été considérable. Ces rivages aux courbes harmonieuses sont infestés par la malaria, toxémie parasitaire dont les beaux travaux du Français Laveran ont permis d'attribuer la véhiculation à un moustique des eaux stagnantes, et dans laquelle l'historien anglais W. Jones voyait récemment le facteur principal de la ruine de la civilisation antique en Grèce. Il faudrait, pour que l'affaire fût utile, détruire la malaria, ce qui nécessiterait la canalisation du bas Tibre. L'entreprise, on le voit, n'est pas petite. Séduira-t-elle un jour quelque moderne Amphion constructeur de cités ? On ne risque rien à l'augurer.

MM. Empain, par exemple, qui montrèrent du talent en édifiant en Egypte une ville nouvelle, Héliopolis, créée *ex nihilo* pour le plaisir du touriste, eussent peut-être révélé du génie s'ils avaient consacré leur ploutocratisme plus ou moins épique, voire pauladamesque, à faire mettre des écluses et quelques tronçons de digue au bas Tibre, deux ou trois Palaces monstrueux à Ostie, et un chemin de fer en queue pour verser chaque jour sur

la plage crépusculaire, parmi le fracas des violons, le coucher du soleil et l'horreur des Casinos, partie des myriades d'Anglais, Allemands, Russes et autres Barbares qu'attirent à Rome le Colisée, le Saint-Père et la Vénus capitoline.

Etre à Rome, et aller prendre son sorbet au bord de la mer, qui, du million de snobs que nous fûmes un peu partout, pourrait résister à cette « attraction » ? Pour ma part, je m'en déclare incapable. C. F.

§

Publications du « Mercure de France » :

FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES, par Lafcadio Hearn, traduites et précédées d'une préface par Marc Logé. Vol. in-18, 3.50.

MARIUS VAINCU, tragédie en trois actes et en vers, par Alfred Mortier. Vol. in-18, 2 fr.

APOTHÉOSE DE JEAN MORÉAS, POÈTE FRANÇAIS, par Ernest Raynaud. Vol in-18, 1 fr.

§

Le Sottisier universel.

Un siège est à pourvoir à l'Académie Goncourt... Il serait question d'un des Rosny, etc. — *La Semaine Littéraire*, Genève, 1er octobre.

Les quatre jeunes gens, rangés en ligne, essayèrent d'imiter les mousmés qui s'étaient agenouillées sur les talons. — GABRIEL HAUTEMER. *Petite Mousmé*, p. 228.

L'engin, éclatant, tua l'auteur de l'attentat... A trois reprises, il aurait déposé des bombes dans les mêmes circonstances. — *Le Matin*, 28 août.

Les chapons du Mans, dont la gloire est bien assise puisque Molière leur fit une place dans son théâtre. Ne dit-on pas dans *les Plaideurs :*

Monsieur, ils sont du Maine !
Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine.

ARDOUIN-DUMAZET, *Revue Mensuelle du Touring-club de France*, septembre 1910.

Lundi et mardi 23 août 1910. — *La Justice*.

Coquilles.

Ne sont versés dans cette section que les mutilés et les incorrigibles. — *Paris-Journal*, 11 août.

Bien mieux, le législateur, témoin de nos revers devant l'ennemi et de la guerre intestine qui les a suivis, instruit par ces cruelles leçons, vous a invertis, par une disposition expresse de la loi, etc. — *La Dépêche de Versailles et de Seine-et-Oise*, 28 septembre.

M. Roger de Jarnac, 2 ans, avocat à Bordeaux. Enflure au bras droit. — *Paris-Journal*, 19 septembre.

Celui-ci, en somme, était prisonnier, comme Ulysse dans la caserne de Polyphème. — *L'Eclair*, 5 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La situation, voici quinze jours, laissait plutôt à désirer. Bientôt, pour tourner complètement le tableau au noir, les fortes têtes des syndicats proclamaient la grève générale des cheminots. Et ainsi, sans l'énergie de M. Briand, nous faillîmes l'échapper belle ! On peut dire que c'est grâce à cette énergie que les choses rentrèrent promptement dans l'ordre. Sans doute serons-nous tranquilles pour quelque temps. Espérons-le, du moins !

La Bourse avait subi, naturellement, le contre-coup de la grève des employés de chemins de fer. Mais elle reprend assez bonne mine. Notre 3 o/o français perd 0,25 centimes sur la dernière quinzaine à 96,85 ; L'Extérieure espagnole, sur les déclarations rassurantes de M. Canalejas, progresse à 93,70 ; Le Portugais reste faible à 65,20, ce qui semble indiquer que la proclamation de la République n'enthousiasme pas tout le monde. Les Russes, pour la plupart, sont en hausse : le Consolidé 4 o/o à 95,85, le 5 o/o 1906 à 106,65, le 4 1/2 o/o 1909 à 101,35.

Les établissements financiers offrent une tenue satisfaisante. Le Comptoir d'Escompte qui doit procéder incessamment à l'émission d'un emprunt grec, s'avance à 855. Le Crédit Mobilier offre une bonne tenue à 717,50. Le bilan présenté à l'assemblée générale du 25 octobre établit l'incessant et vigoureux développement de ses affaires. M. de Lapisse, au nom de cette banque, vient précisément de signer avec le ministre de Bolivie un contrat pour un emprunt extérieur de 1.500.000 livres sterling. Le Crédit Lyonnais s'inscrit à 1445, le Crédit Foncier à 793, la Banque de Paris et des Pays-Bas à 1843. Quant à la Banque ottomane, elle remonte un peu à 694. Cependant, son influence en Orient paraît bien compromise. L'emprunt Turc demeure toujours en question. Si la France refuse son crédit, il y a lieu de croire que le gouvernement de Constantinople s'adressera à un groupe de financiers allemands. En attendant, l'argent continue à abonder chez nous. L'emprunt de 235 millions, émis le 15 octobre par la Ville de Paris, a été couvert exactement 39 fois !

Nos Chemins de fer sont en meilleure posture. La mobilisation des cheminots et l'énergique répression des sabotages ont eu pour effet de rassurer un peu les partisans de ces valeurs. Nous trouvons le Paris-Lyon à 1292, l'Est à 915, l'Orléans à 1372, le Nord à 1669, et le Midi à 1159.

Souhaitons que MM. les grévistes nous laissent un peu la paix !

LE MASQUE D'OR

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.